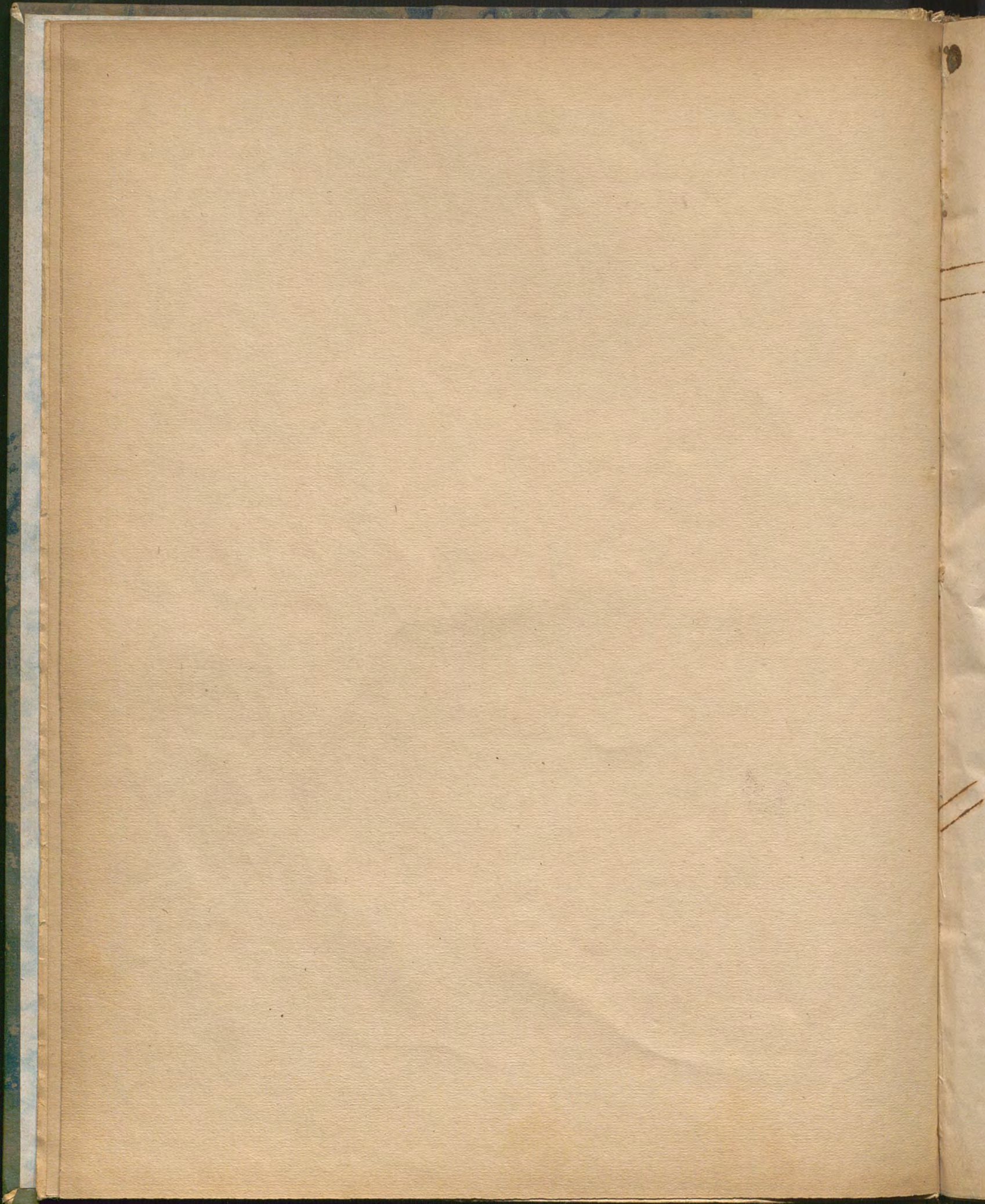


revischub



- L ' H O M M E N U -

Mr René SCHWOB

150, rue de la Pompe, 150

PARIS

- ESQUISSE D'UN PORTRAIT
EN
GUISE DE PREAMBULE

" Tu ne te feras aucune figure de ce
qui est en haut dans le ciel ou de ce qui
est en bas sur la terre ou de ce qui est
dans les eaux au dessous de la terre "

EX. 20-1 .

- L'HEUREUSE SOLITUDE -

REPRODUCED FROM THE ORIGINAL MANUSCRIPT

CHAPITRE PREMIER

" Pouvait-on même le dire humain ? "

ANDRE (I) vivait seul en province, dans une chambre garnie. Deux chaises, la table noire d'un côté de la cheminée, la toilette de l'autre, le lit et l'armoire à glace apparaissaient lamentables dans l'immensité de cette chambre sans charme dont l'unique ornement consistait au centre du plafond en un cercle doré coupé de deux diamètres également dorés. A boucler du regard cette figure de géométrie, sans passer deux fois par le même point, il s'essaya souvent. Il ne s'offrait d'ailleurs qu'une autre fantaisie. Emportant toujours dans ses déplacements des photographies de tableaux pour reconstituer où qu'il fut un aspect familier, il en modifiait de temps à autre la disposition sur les murs. De sorte qu'en renouvelant l'équilibre de leurs valeurs il modifiait la qualité de ses plaisirs sans en changer l'essence. Etrange monotonie, volupté singulière qui, pareille à sa vie, tirait de soi les motifs de ses variations.

ANDRE aimait cette chambre spacieuse et misérable. Y trouvant ce qu'il faut pour vivre, il négligeait de lui demander ce dont s'entretient la chaleur d'une âme.

Pareil aux êtres qui n'eussent connu l'amour s'ils n'en avaient d'abord entendu parler, ce n'était pas vertu que sa simplicité plutôt il menait, sans regrets, cette existence dénuée, trop mêlé encore au destin pour se révolter contre lui, inlassable à tirer d'une vie sans offrande des raisons de s'y confier. Courage si l'on veut

(I) - A quoi bon dire qu'il s'appelait André DANIEL.

" Pouvez-vous même le dire demain ? "

ANDRÉ (I) vivait seul en province, dans une chambre garnie. Deux chaises, la table noire d'un côté de la cheminée, la toilette de l'autre, le lit et l'armoire à glace apparaissaient lamentables dans l'immanité de cette chambre sans charme dont l'unique ornement consistait au centre du plafond en un cercle doré couré de deux diamètres également dorés. A boucler du regard cette figure de géométrie, sans passer deux fois par le même point, il s'essaya souvent. Il ne s'effrayait d'ailleurs d'aucune autre fantaisie. Emportant toujours dans ses déplacements des photographies de tableaux pour reconnaître en qu'il fut un aspect familier, il se modifiait de temps à autre la disposition sur les murs. De sorte qu'en renouvelant l'équilibre de leurs valeurs il modifiait la qualité de ses plaisirs sans en changer l'essence. Strange monotonie, volupté singulière qui, pareille à sa vie, trait de soi les motifs de ses variations.

ANDRÉ aimait cette chambre spacieuse et misérable. Y trouvant ce qu'il faut pour vivre, il négligeait de lui demander ce dont s'entretenait le charme d'une âme.

Pareil aux êtres qui n'essent connus l'amour s'ils n'en avaient d'abord entendu parler ce n'était pas vertu que sa simplicité plutôt il menait, sans regrets, cette existence dénuée, trop mêlée encore au destin pour se révolter contre lui, insaisissable à tirer d'une vie sans offrande des raisons de s'y confier. Courage si l'on veut.

(I) - A quel bon dire qu'il s'appelait André DANIEL.

puisque l'insouciance et la foi y dominaient : mais qui, ne se traduisant par ~~aucune~~ aucune activité extérieure, passe pour lâcheté.

Le moins souple des êtres et le plus jaloux de sa rigidité, ne sachant pas ruser avec les circonstances afin d'en jouir, ne croyant même pas qu'il fallut en jouir, et s'accommodant des plus défavorables Il les ignorait : c'était sa manière de s'y adapter.

Fort à force de faiblesse - et, parce que reclus en lui, insoucieux du monde - il héritait d'une longue insensibilité pour laquelle un obstacle n'est qu'accident dont on attend qu'il ait passé. Il entretenait la certitude de voir un jour cette existence pure de contre - temps et exactement telle que son exigence la désirait. Rien ne justifiait ce rêve, sinon la jeunesse tenace de celui qui le faisait. Et si, jusqu'à présent, tout, au contraire, s'y était opposé, ce ne pouvait être ~~l'effet~~ l'effet que d'un malheureux concours d'événements qui ne se représenterait plus. Enfin une si inconsciente foi dans la complaisance de l'avenir qu'il pouvait, sans souffrir, supporter le présent comme une erreur passagère.

Dégagé des occupations quotidiennes il avait mis dans sa vie sa propre fin, ne concevant pas que l'existence fût à la fois donnée et retenue, coupée de toutes sortes de difficultés et que ce fût justement un art et le plus émouvant et le seul qui comptât, de se mesurer à elles. Il manquait d'aisance intérieure : il croyait indigne de consentir à un compromis.

Vivant à l'écart des êtres il n'avait donc jamais songé qu'à une certaine rigueur sans grâces dans un devoir indéterminé qui n'était que besoin d'harmonie. Ne connaissant pas les mille chemins intérieurs par où il est si délicat d'aller, il s'en détournait. Il ignorait la douceur de pencher sa tête vers des mains amicales et

... l'insolence et la loi y dominaient : mais qui, ne se tra-
... l'activité extérieure, passe pour l'absence.
Le moins souple des êtres et le plus jaloux de sa rigidité, ne
sachant pas passer avec les circonstances afin d'en tenir, ne croyant
même pas qu'il faille en tenir, et s'accommodant des plus défavorables
Il les lançait : c'était sa manière de s'y abstenir.
Fort à force de l'absence - et, parce que restés en lui, inco-
... il parlait d'une lèvre insensibilisée par l'absence
un obstacle qu'est l'absence dont on attend qu'il ait cessé. Il
entretenait la certitude de voir un jour cette existence pure de
... temps et exactement telle que son existence la désirait. Rien
ne justifiait ce rêve, ainsi la jeunesse tenace de celui qui le faisait
Et si, jusqu'à présent, tout, au contraire, s'y était opposé, comme
pouvait être l'effet d'un malheureux concours d'évène-
ments qui ne se représenterait plus. Enfin une si inconsciente foi
dans la complaisance de l'avenir qu'il pouvait, sans souffrir, sup-
porter le présent comme une épreuve passagère.
Déjà des occupations professionnelles il avait mis dans sa vie
sa propre fin, ne concevant pas que l'existence fut à la fois éternelle
et retienne, courue de toutes sortes de difficultés et que ce fut
justement un art et le plus étonnant et le seul qui consistât à se
mesurer à elles. Il manquait d'aisance intérieure : il croyait insti-
... à un compromis.
Vivant à l'écart des êtres il n'avait donc jamais songé qu'à
une certaine rigueur sans grâce dans un devoir indéterminé qui n'a-
fait que besoin d'harmonie. Ne connaissant pas les mille chemins in-
férieurs par où il est si difficile d'aller, il s'en défendait. Il
favorait la hauteur de son nez sa tête vers des mains emboîtées et

l'ivresse de se perdre dans un regard. Il ignorait toute douceur. Ame curieuse et sans racines, coeur étrange et sans besoins, à la fois le plus tendre et le plus dur des êtres, pouvait-on même le dire humain ? Et quand il s'était, par hasard, engagé, craignant bientôt un esclavage, à moins qu'il ne lui répugnât de perpétuer un état si contraire à tout ce que son instinct lui suggérait il n'avait de cesse, dans sa critique, et sa propre défense, qu'il fut parvenu à s'arracher à cela même qu'il avait désiré de presser contre lui.

Ainsi allait-il, à peine conscient - combinaison de multiples principes que des occasions complices avaient concurremment libérés, plutôt réagissant qu'actif et plutôt prisonnier que libre : il ne se sentait pas même respirer - un peu pareil à quelque automate évadé. Sur quel rêve intérieur ses yeux se tournaient-ils et comment pouvait-il entretenir cette contemplation où jamais aucune forme ne se dessinait, cette perte incessante, cette mobilité imperfectible ? Nourritures d'autant plus incroyables qu'elles ne se renouvelaient que de sa propre substance - d'autant moins nourrissantes qu'il était plus ardent à en soupçonner d'autres ?

Ame faite pour ne participer ni de la tristesse ni de la joie durables était-elle versatile comme un enfant, capricieuse et vite lasse ? Mais plutôt ayant goûté à l'absolu de la joie divine comment se fût-elle arrêtée à l'imperfection des offrandes humaines. La joie divine ! Et c'est-à-dire cette certitude intérieure. Ainsi c'est sa propre richesse qui l'empêchait de goûter à la richesse du monde - c'est l'habitude des joies vagues, des attentes jamais définies qui le détournaient de prendre part à la douleur ou à la joie précises des événements ? Richesse détestable et vraiment pauvreté .

l'ivresse de se perdre dans un regard. Il lançait toute sa force
 une curieuse et sans racines, cour étrange et sans besoins,
 à la fois le plus tendre et le plus dur des êtres, pouvait-on même
 le dire humain ? Et quand il était, par hasard, engagé, craignant
 bientôt un esclavage, à moins qu'il ne lui répondait de retourner au
 état si contraire à tout ce que son instinct lui suggérait il n'avait
 de cesse, dans sa orgueilleuse, et sa propre défense, qu'il fut parvenu
 à s'arracher à cela même qu'il avait désiré de presser contre lui.
 Ainsi allait-il, à peine conscient - combinaison de mille
 plus principes que des occasions compliquées avaient couramment
 libérés, bientôt réalisant qu'actif et plutôt réalisant de l'être,
 il ne se sentait pas même respirer - un peu d'air à quelques mètres
 rate évadé. Sur quel rêve intérieur ses yeux se tournaient-ils et
 comment pouvait-il entretenir cette contemplation de l'âme humaine
 forme ne se décollait, cette partie sans cette, cette merveilleuse
 parfaite ? Nourritures d'autant plus précieuses qu'elles ne se
 renouvelaient que de sa propre substance - l'autant mieux nourri -
 sentes qu'il était plus ardent à en supporter l'absence ?
 une fois pour ne partager ni de la tristesse ni de la
 joie d'ailleurs était-elle versée comme un enfant, couronnée et
 vite lassé ? Mais plutôt ayant goûté à l'absence de la joie d'être
 comment se fut-elle arrêtée à l'imperfection des attitudes humaines,
 la joie divine ! Et c'est-à-dire cette certitude intérieure, celle
 c'est sa propre richesse qui l'empêchait de goûter à la tristesse
 du monde - c'est l'habitude des joies vaines, des attitudes humaines
 épuisées qui la détournaient de goûter tout à la fois et à la
 joie et à la tristesse des événements ? Richesse délectable et délicate
 pauvre.

Il souffrait pourtant d'être mobile, car autant il se fixait dans sa rigueur, autant il était infidèle et sans mémoire affective. Et peut-être se trompait-il encore lui le plus vrai, le plus sincère mais le plus mensonger des êtres, et ne souffrait-il que de la conscience de ne pouvoir se découvrir malgré l'interrogation perpétuelle de ses actes, de toujours s'échapper malgré ses efforts pour se retenir.

Ainsi parvint-il à vingt cinq ans incapable d'agir et désireux de l'action - tant il faut pour le plaisir même que l'énergie ne se relâche pas - qu'elle ait un but fixe une raison d'être et une mémoire pour l'entretenir. La volonté d'ANDRE n'avait pas de raison d'être. Il se regardait vivre. Il regardait passer le monde. Rien ne s'épanchait de lui. Il ne s'enrichissait de rien. Il lui manquait le sens de l'individuel, du défini. Rien que de précaire n'arrivait dans sa vie, et ses bras ne se fermaient sur rien.

Préfiguration de la mort ou caractère large de la vie ? Cela naissent les regrets, d'une décadence de l'être quand celui-ci n'est plus en soi.

Mais qu'étaient les regrets que nourrissait ANDRE dont l'âme n'était nullement attachée au passé ? Si, parfois, il déplorait d'avoir mal agi, ce regret ne résonnait pas en lui. Tandis que, lorsque il revenait dans les lieux qu'autrefois il avait traversés, il se prenait à pleurer sur le fût des ossements. Il se trouvait étranger à lui-même et se laissait remporter par ce qu'il ne se souvenait pas d'avoir vu. Les mouvements de son corps vers ce qui avait disparu étaient comme l'effet de son absence.

Il souffrait pourtant à être mobile, car autant il se fixait
dans sa rigueur, autant il était indifférent et sans mémoire affective
Et peut-être se trompait-il encore lui le plus sage, le plus sage
mais le plus méconnaître des êtres, et ne souffrait-il que de la
conscience de ne pouvoir se découvrir malgré l'interrogation perpé-
tuelle de ses actes, de toujours s'échapper malgré ses efforts pour
se retenir.
Ainsi parvint-il à vingt ans sans être capable d'aimer et de haïr
de l'action - tant il faut pour le plaisir même que l'énergie ne se
relâche pas - qu'elle ait un but fixe une raison d'être et une mé-
moire pour l'entretenir. La volonté d'ANDRÉ n'avait pas de raison
d'être. Il se regardait vivre. Il regardait passer le monde. Rien ne
s'épanchait de lui. Il ne s'attachait à rien. Il lui manquait le
sens de l'individuel, de défini. Rien que de précieuse n'arrivait
dans sa vie, et ses bras ne se fermaient sur rien.
Il se regardait vivre. Il regardait passer le monde. Rien ne
s'épanchait de lui. Il ne s'attachait à rien. Il lui manquait le
sens de l'individuel, de défini. Rien que de précieuse n'arrivait
dans sa vie, et ses bras ne se fermaient sur rien.

CHAPITRE II

Combien ne peuvent se détacher de leur passé portant l'existence comme un fardeau qui augmente à peine mais ne change jamais. Ceux-là dessinent dans la vie une préfiguration de la mort. Leurs possibilités sont réduites, non qu'ils soient plus pauvres que d'autres, mais la proie d'une mémoire qui cherche à s'exprimer sans cesse. N'augmentant que lentement les trésors intérieurs tous leurs progrès se font dans un même sens et s'ajoutent les uns aux autres, si bien qu'ils ne sont rien qu'en fonction de ce qu'ils ont été et que nulle curiosité ne leur vaut la répétition d'un geste antérieur. Adorables souvenirs qui avez choisi ces corps pour ne les pas quitter, fidélité du passé bien plus que constance envers lui, c'est vous qui faites les âmes faire les lents progrès grâce auquel^x ce qui fut demeure et ce qui s'est fondé se développe. Ainsi des hommes ne sont qu'à peine différents des plantes.

Préfiguration de la mort ou concrète image de la vie ? Tels naissent les regrets, d'une désadaptation de l'être quand celui-ci n'est plus ^a/~~qu~~ pas.

Mais qu'étaient les regrets que nourrissait ANDRE dont l'âme n'était nullement attachée au passé ? Si, parfois, il déplorait d'avoir mal agi, ce regret ne retentissait pas en lui. Tandis que, lorsqu'il revenait dans les lieux qu'autrefois il avait traversés, il se prenait à pleurer sur la fuite des choses. Il se trouvait étranger à lui-même et se laissait reprendre par ce qu'il ne se souvenait pas d'avoir assez aimé. Les vifs mouvements de son âme vers ce qui avait disparu étaient encore l'effet de son absence

CHAPITRE II

Combien ne devons nous détacher de leur passé portant l'existence
 comme un fardeau qui augmente à peine mais ne change jamais. Ceux-
 là passent dans la vie une existence de la mort. Leur passé
 dilués sont réduites, non qu'ils soient plus pauvres que d'autres,
 mais la proie d'une mémoire qui cherche à s'exotisme sans cesse.
 L'augmentent que lentement les trésors intérieurs tous leurs progrès
 se font dans un même sens et s'ajoutent les uns aux autres, si bien
 qu'ils ne sont rien qu'en fonction de ce qu'ils ont été et que nul
 existence ne leur vult la rébellion d'un geste antérieur. Abandonnés
 souvenirs qui avec choisis ces corps pour ne les pas quitter, fidèles
 té du passé bien plus que conscience envers lui, c'est vous qui
 faites les âmes faire les lente progrès grâce auquel ce qui fut
 gemme et ce qui s'est fondé se développe. Ainsi des hommes ne
 sont qu'à peine différents des plantes.

Existence de la mort ou complète image de la vie ? Tels
 naissent les regrets, d'une désadaptation de l'être quand celui-
 ci n'est plus en pas.

Mais qu'étaient les regrets que nourrissent ANDRÉ sont l'âme
 n'était nullement attachée au passé ? Si, parfois, il débattait
 à l'aveir mal agit, ce regret ne retentissait pas en lui. Tandis que
 lorsqu'il revenait dans les lieux qu'autrefois il avait traversés,
 il se prenait à pleurer sur la fuite des choses. Il se trouvait
 étranger à lui-même et se laissait remporter par ce qu'il ne se
 souvenait pas d'avoir assez aimé. Les vifs mouvements de son être
 vers ce qui avait disparu étaient encore l'effet de son absence

de mémoire sensible.

Voyant le visage changeant de sa vie, celui dont l'âme est aussi rapide que ce changement même, comment retournerait-il en arrière ? Et s'il y revient par ce que l'y reportent ses déplacements, il mettra dans ses regrets une intensité d'autant plus forte qu'ils ne peuvent que plus rarement se produire. Et il donnera alors l'impression d'un homme passionnément penché sur son passé et incapable de s'arracher à lui, quand il est au contraire le plus Vagabond et pour cela seulement, le mieux capable d'intensité dans ses repos.

Il était heureux à part ces rares périodes de tristesse. Était-il heureux ? Sentant en lui le rythme même de la vie extérieure à laquelle pourtant il ne savait prendre part, il n'avait pas besoin de bonheur. Il était indifférent à tout, passant comme l'image du monde. Et n'y avait-il pas plutôt en lui une inconscience désorientée ? Bien qu'il n'eut aucune imagination pour anticiper, son existence s'organisait sans qu'il y tâchât, en fonction même de celle à laquelle il ne songeait pas. Il était optimiste et cela suffisait pour que, du même coup, il se projetât dans l'avenir et le négligeât, eût des desseins qui déterminaient tous ses actes et dont il oubliait de favoriser la chance. Il avait donc une insouciante vie, en apparence incohérente et constante secrètement - Les regrets et le bonheur l'évitaient car ni les uns ni l'autre n'échoient qu'à ceux qui mettent dans leurs actes la même ténacité que dans leurs pensées implicites ou formulées.

Enfermé dans ce rêve sans forme ou venaient se balancer et se succéder les reflets, l'ombre seulement des images extérieures

de mémoire sensible.

Voyant le visage épanoui de sa vie, celui dont l'âme est
aussi rapide que ce changement même, comment retournerait-il en
arrière ? Et s'il y revient par ce que l'âme rapporte ses délices
sensibles, il mettra dans ses regards une intensité d'attente plus forte
qu'elle ne peut que puiser dans sa production. Et il donnera
alors l'impression d'un homme passionnément penché sur son passé
et incapable de s'arracher à lui, quand il est en contradiction le plus
vibrant et pour cela seulement, le plus capable d'intensité dans
ses rêves.

Il était heureux à part ces rares périodes de tristesse.
Est-il heureux ? Sentez en lui le rythme même de la vie exté-
rieure à laquelle pourtant il ne savait rendre part. Il n'avait
pas besoin de bonheur. Il était indifférent à tout, passant comme
l'image du monde. Et n'y avait-il pas plutôt en lui une inconscience
désorientée ? Bien qu'il n'eût aucune imagination pour anticiper son
existence s'organisant sans qu'il y réfléchît, en fonction même de
celle à laquelle il ne songeait pas. Il était optimiste et cela
suffisait pour que, du même coup, il se projetât dans l'avenir et
la négation, fut des besoins qui déterminaient tous ses actes et
dont il oubliait de favoriser la chance. Il était donc une grande
vie, en apparence incohérente et constante par son rythme - les re-
crets et le bonheur l'évitaient car ni l'un ni l'autre n'étaient
qu'à ceux qui mettent dans leurs actes la même félicité que dans
leurs pensées implicites ou formulées.

Enfin dans ce rêve sans forme ou venant se relâcher et
se succéder les rêves, l'ombre seulement des images extérieures

sa mémoire était trop insensibilisée pour qu'il put s'éprendre de ce qu'il saisissait, son coeur était trop délié pour qu'il put imaginer le désir d'une durable possession.

Et n'est-ce pas lui plutôt, doué de cette extrême mobilité, qui préfigurait l'image de la mort ?

signes de son amour et de son...
Cependant telle une étoile...
il se faisait de lui...
lectrices dans les salles...
que, se se contentait...
is une par...
sux (et...
révéler, et...
the maison...
partie...
il est...
infinité...
alpiques...
désolé...
travaux...
relative...
tout...
l'été...
l'été...
l'été...
l'été...

se mémoire était trop insensibilisée pour qu'il put s'élever
de ce qu'il réalisait, son cœur était trop béni pour qu'il
put imaginer le désir d'une durable possession.
Et n'est-ce pas lui qui fut l'âme de cette extrême noblesse
qui préférait l'image de la mort ?

yeux de CHAPITRE III pour paraître regarder

Je voudrais en tête de chaque chapitre redépeindre la chambre dont il lui plaisait qu'elle fut vaste et nue, puisque, s'il était sensuel il en doutait jusqu'à penser n'avoir aucun besoin de volupté, regardant les figures presque désincarnées, les paysages de Cézanne qui, seuls, étaient épinglés à ses murs, comme les vrais signes de son manque de passion.

Cependant tous ses traits témoignaient encontre la vague idée qu'il se faisait de lui. Sur l'épaisseur de ses monts de Vénus les lectrices dans les mains s'étaient - chaque fois - ébahies. Tandis que, ne se sentant qu'à peine de désirs charnels, n'ayant jusqu'à 18 ans pas soupçonné les plaisirs qu'il pouvait tirer de son sexe (et quelle timidité il dut vaincre alors pour se les faire révéler, si bien que s'il ne se fut pas contraint à aller dans une maison faite exprès - il n'aurait su se découvrir l'usage d'une partie pourtant si nettement excentrique de son propre corps dont il eut au contraire continué de craindre qu'elle constituât une infirmité le séparant du reste des humains -) à l'étonnement des sibylles il opposait une justification métaphysique. " Ma sensualité disait-il, loin de se localiser se diffuse en élans combinés vers toutes les joies de la création et non vers les seuls amoureux plaisirs dont il m'étonne qu'on ait si grand souci. "

Non pas encore vertu puisqu'il n'y a de vertu que dans l'effort pour étouffer un instinct. La raison en était plutôt que loin de s'enrichir des sensations de sa peau ou de ce que ses mains prenaient il ne vivait que par les yeux. Calmes et fixes ses

CHAPITRE III

Le ventral en tête de chaque chapitre redoublant la chambre
 dont il lui plaisait qu'elle fut vaine et que, puisque, s'il était
 convenu il en doutait, j'ose à penser n'avoir aucun besoin de voir
 te, regardant les figures propres décolorées, les pages de
 Cézanne qui, seule, était écartée à ses yeux, comme les vides
 saines de son manne de passion.

Cependant tous ces traits s'élevaient entre la vaine tête et
 il se faisait de lui. Sur l'indicateur de son geste de Vénus les
 lectures dans les mains n'étaient - change les-chaînes, Tactis
 que, ne se contentant qu'à peine de décrire certains, n'ayant jamais
 Is que pas soupçonné les plaisirs qu'il pouvait tirer de son
 sexe (et quelle tristesse il fut vaincre alors pour se les faire
 révéler, si bien que s'il ne se fut pas contenté à effort dans
 une maison faite exorbite - il n'aurait pu se dérober à l'usage d'une
 partie pourtant si nettement exorbitante de son propre corps tout
 il est au contraire contenté de s'arrêter qu'elle consistait que
 infirmité se séparant de reste des hommes -) à l'étonnement des
 sibyllas il cessait une justification métaphysique, " la connaissance
 était-il, loin de se localiser ne différait en aucun sens des autres
 toutes les fois de la création et non vers les sens seuls
 plaisirs dont il n'importe qu'on ait si grand besoin. "

Non pas encore vers l'union il n'y a de vertu que dans
 l'effort pour élever un instant, la raison en était si forte que
 loin de s'arrêter des sensations de se nourrir de ce que les sens
 prenaient il ne vivait que par les yeux, Cézanne et l'ivoire des

yeux ne se posaient sur les êtres que pour paraître regarder au-delà et plonger dans des profondeurs que pourtant ils ne soupçonnaient pas. Ses yeux mentaient, qu'il avait comme un scrupule de discrétion à ne pas arrêter sur des formes pensives à ~~l'humain~~. Les paupières ovales et régulières encadrant un large globe rien d'humain ne se fixait entre elles. Et comme il semblait né pour regarder, il promenait ses regards sur les aspects du monde mais pour les en détacher aussitôt.

Comment dès lors s'étonner de la nudité de sa chambre. Rien ne s'y offrait à la volupté parce qu'il ignorait celle-ci - nulle fantaisie ne dérangeait la morne vacuité de sa cellule, ne sachant point, en effet, prendre garde au charme des ornements. Et s'il se plaisait tant dans cette chambre sans tendresse était-ce que vraiment il avait trouvé hors de lui sa propre image ?

Que signifiaient alors ses lèvres saines et gourmandes, sa graphologie sensuelle, ses mains faites pour prendre, pour retenir longuement, pour jouir avec minutie ? Qui se trompait sur lui, de ses formes ou de lui-même ? Comment avait-il pu ignorer si longtemps ses propres appétits ? Comment pouvait-il - en connaissant la douceur - ne pas désirer des plaisirs qui sont, sinon le but de toute ambition, des moyens si agréables que nul homme ne peut se dérober à leur attrait ?

Il faisait du train de ses jours une ~~simple~~ sorte de schéma. Et tout de même le langage de son corps ne mentait pas : car s'il se laissait aller à toutes les impressions de ses sens, s'il se laissait envahir par toutes les sollicitations il était incapable, au contraire, de désirer quoique ce fut.

yeux ne se posaient sur les choses que pour saisir leur
sens et pointer dans des profondeurs que pourtant ils ne
suggéraient pas. Ses yeux mentaient qu'il avait comme un
souvenir de distraction à ne pas s'arrêter sur des formes perçues
éparses. Les pensées vagues et vagues enroulant au large
rien d'humain ne se fixait entre elles. Et comme il sou-
haitait ne pour regarder, il promenait ses regards sur les aspects
du monde mais pour les en détacher aussitôt.

Comment dès lors s'expliquer de la nuit de sa chambre. Rien
ne s'y était à la vitesse parce qu'il ignorait celle-ci - celle
fantasme ne dérangeait la norme venue de sa cellule, ne sachant
point, en effet, prendre garde au charme des ornements. Et s'il
se plaisait tant dans cette chambre sans tendresse était-ce que
vraiment il avait trouvé chez lui sa propre image ?

Que signifiaient alors ses lèvres sèches et courbées, sa
graphologie convulsive, ses mains torses pour prendre, pour re-
tirer longuement, pour jouer avec minutie ? Qui se trouvait sur lui,
de ses formes ou de lui-même ? Comment avait-il pu ignorer de l'ou-
verture de sa propre existence ? Comment pouvait-il - en connaissant
la douleur - ne pas déceler les dangers qui menaient, sinon le but
de toute ambition, des moyens et des obstacles que nul homme ne peut
détourner à son avantage ?

Il faisait du train de ses jours une existence sorte de cadavre
Et tout de même le langage de son corps ne mentait pas : car s'il
se laissait aller à toutes les impressions de ses sens, s'il se
laisait envahir par toutes les sollicitations il était insensible
au contraire, de sentir quelque chose.

Ainsi pouvait-il jouir avec plénitude des biens du monde et ne point souffrir de leur absence ni même s'en apercevoir. Et je ne dirai pas : corps en friche, coeur inculte prenant son inexpérience pour un état de pureté plus primitive et plus parfaite, mais il ne trouvait de plaisir qu'aux choses qui se présentaient à ses yeux tandis qu'il lui suffisait de baisser les paupières pour éteindre ses désirs. Il lui manquait en effet le souvenir ému des formes que son imagination ne nourrissait pas plus que celle-ci, ses regards intérieurs. Il était aussi extrême dans la passion que dans l'indifférence, aussi prompt à se délecter dans une mollesse voluptueuse qu'à se passer d'elle et de l'enivrement des liqueurs, des parfums

La morne sévérité de sa chambre ne reflétait pas une inaptitude à la joie de laquelle-trop vite convaincu - il se désolait, jusqu'à dire artificiel^{les} toutes ses joies (car tout de même il ne pouvait nier qu'il en éprouvât d'un certain ordre). Mais dans sa chambre vide et triste et où il se plaisait éclatait, au contraire, l'étrange dédoublement de cet être excessif. Vie toujours intérieure et qui ne s'épanchait qu'à l'occasion d'une forme immobile - vie purement imaginative mais à qui la réalité était indispensable pour se poursuivre

Ah ! je me rapelle avoir saisi entre mes mains cette tête au front bombé, à double bosse, où les sourcils traçaient leur large majesté. Et, penché sur ce visage aux yeux ouverts qui ne me voyaient pas, j'ai appelé de toute mon ardente terreur un mot humain et qui n'est pas monté; tête harmonieuse, tête déjà de pierre dorée et telle qu'elle pourrait immuable méditer au portail d'une église romane, tête si fervemment expressive, bouche mobile, beaux regards d'au-delà sur quel rêve informe étiez-vous arrêtés ?

Ainsi pouvait-il tenir avec sérénité les biens du monde et ne
 point souffrir de leur absence ni même s'en apercevoir. Et je ne
 dirai pas : corps en friche, cœur inutile prenant son expérience
 pour un état de pureté plus primitive et plus certaine, mais il ne
 trouvait de plaisir qu'aux choses qui se présentaient à ses yeux
 tandis qu'il lui suffisait de laisser les passions pour satisfaire
 ses désirs. Il lui manquait en effet le souvenir des forces que
 son imagination ne nourrissait pas plus que celle-ci ses regards
 intérieurs. Il était assés extrême dans la passion que dans l'indif-
 férence, aussi prompt à se délasser dans une mollesse voluptueuse
 qu'à se passer d'elle et de l'enivrement des liqueurs, des parfums
 La mort s'élevait de sa chambre ne relâchait pas une habitude
 à la fois de laquelle trop vite convalescent - il se délassait quand à
 dire artificielles toutes ses joies (car tout de même il ne pouvait
 nier qu'il en éprouvât d'un certain ordre). Mais dans sa chambre
 vide et triste et où il se plaisait à délasser, au contraire, l'extrême
 déboulement de cet être exalté. Vie toujours intérieure et qui ne
 s'épanchait qu'à l'occasion d'une forme immobile - vie purement ins-
 tinctive mais à qui la réalité était indispensable pour se percevoir
 Ah ! je me rappelle avoir senti entre mes mains cette tête au
 front bombé, à double bosse, où les courbes précèdent leur large ma-
 jesté. Et, penché sur ce visage aux yeux ouverts qui ne me voyaient
 pas, j'ai appelé de toute mon ardente terreur, un mot humain et qui
 n'est pas mortel; tête harmonieuse, tête déjà de terre dorée et
 telle qu'elle pourrait immuable habiter au portail d'une église
 romane, tête si fermement expressive, bouche molle, beaux regards
 d'au-delà sur quel rêve infirme étiez-vous arrêtés ?

CHAPITRE IV

Et vous beau corps à la démarche orientale irez-vous toujours par les foules vivantes avec ce détachement d'exilé ?

Jamais il ne s'était senti de pareille différence de ce qu'il se sentait être. Aussi percevait-il si vivement les moindres exigences que nul corps ne lui semblait figurer d'une manière assez adéquate les impuisions qu'il aurait dû traduire.

Effet de cette étrange rencontre d'une rigueur inflexible et d'une mobilité infinie, d'un esprit abstrait et de sens passionné dans la contemplation, la fantaisie changeante de la vie le démontait incessamment, et lui montrait le monde à une distance de signes trop souvent étendus.

Dépourvu de religion, sans parole, il était toute l'âme. Cependant sa conscience se le faisait sans cesse à l'instar de leur leur duplicité il confiait sa pensée plus volontiers à ses étrangers qu'à ceux qu'il connaissait et même qu'il aimait le mieux ; car n'ayant encore fixé de centre à ses tendances essentielles son optimisme s'accroissait de leur aspect pour le croire d'accord à leur réalité. Tandis qu'à l'écart de ses familiers, un décalage entre l'impression générale qu'ils lui donnaient et l'acte de la vie avait assez vite cristallisé, lui présentant leur caractère comme une substance, l'empêchait de les prendre au sérieux. En conséquence, retardant, il ne voyait qu'un monde à connaître sans les effets d'une noble liberté qui démentait ses prévisions.

Il ne fallait donc pas voir qu'une chose l'ayant vu elle fut schématisée comme l'homme qu'il était. Elle n'était pas susceptible de se déformer.

Et vous beau corps à la démarche orientale flexueux toujours
par les foules vivantes avec ce détachement d'exilé ?

CHAPITRE IV

Jamais il ne s'était soucié de paraître différent de ce qu'il se sentait être. Aussi percevait-il si vivement les moindres discordances que nul corps ne lui semblait figurer d'une manière assez adéquate les impulsions qu'il aurait dû traduire.

Effet de cette étrange rencontre d'une rigueur inflexible et d'une mobilité indéfinie, d'un esprit abstrait et de sens passionné dans la contemplation, la fantaisie changeante de la vie le déroutait incessamment, et lui montrait le monde : une farandole de signes trop souvent erronés.

Dépourvu de religion, sans morale, il était toute franchise. Cependant sa conscience de la dualité des êtres l'inclinant à croire en leur duplicité il confiait sa pensée plus volontiers à des étrangers qu'à ceux qu'il connaissait et même qu'il estimait le mieux ; car n'ayant encore fixé de ceux-là les tendances essentielles - son optimisme s'accommodait de leur aspect pour le croire d'accord à leur réalité. Tandis qu'à l'égard de ses familiers, un décalage entre l'impression concrète qu'ils lui donnaient et l'idée où il les avait assez vite cristallisés, lui présentant leur mouvement comme une inharmonie, l'empêchait de les prendre au sérieux. Sa conception retardant, il ne voyait qu'un mensonge à soi-même dans les effets d'une mobile liberté qui démentait ses prévisions.

Il ne fallait donc pas pour qu'une chose l'émût qu'elle fut éphémère puisque l'idée qu'il s'en était faite n'était pas susceptible - elle - de se modifier.

CHAPITRE IV

Mais il ne s'agit pas de parler de ce qu'il
 se sentait être. Aussi percevait-il et vivement les nombreux discor-
 dances que lui-même ne lui semblait trouver d'une manière assez
 adéquate les implications qu'il avait de traduire.
 Effet de cette étrange rencontre d'une rigueur inflexible
 et d'une mobilité indéfinie, d'un esprit abstrait et de sens pas-
 sionné dans la contemplation, la tentation éternelle de la vie
 le dévorait incessamment et lui montrait le monde : une farandole
 de signes trop souvent erronés.
 Dépourvu de religion, sans morale, il était toute franchise
 cependant sa conscience de la qualité des êtres l'amenait à croire
 en leur dignité et il sentait sa pensée plus volontiers à des étran-
 gers qu'à ceux qu'il connaissait et même qu'il estimait le mieux ;
 car n'ayant encore fixé de ceux-là les tendances essentielles -
 son optimisme s'accroissait de leur aspect pour le croire d'accord à
 leur réalité. Tandis qu'à l'égard de ses familiers, un déséquilibre entre
 l'impression concrète qu'ils lui donnaient et l'idée qu'il les
 avait assez vite cristallisés, lui présentait leur mouvement comme
 une inharmonie, l'empêchant de les prendre au sérieux. Sa conception
 retardant, il ne voyait qu'un mensonge à se-même dans les effets
 d'une mobilité libérée qui démentait ses prévisions.
 Il ne fallait donc pas pour qu'une chose l'ébranle qu'elle
 fut déshonorée puisque l'idée qu'il en était faite n'était pas
 susceptible - elle - de se modifier.

l'impossibilité de s'abandonner simplement au plaisir le forçait donc à ne jamais posséder plus fortement qu'au premier jour et peut être à s'attacher moins à cette possession qu'à la lutte pour y parvenir, aux désirs en somme dont ne cessait de se nourrir sa vie.

Son détachement se ramenait, en fin de compte, à ce dédoublement en lui de toute image humaine si opposé à son inconscient à son implacable tourment de l'unité.

Et les instants d'affection où il avait atteint à une sorte d'absolu, c'étaient ceux où la forme vivante qui s'approchait de lui et l'idée qu'il en portait s'étaient par hasard superposées. Moment unique et d'un équilibre irremplaçable.

La complexité des êtres était trop fuyante et trop contradictoire pour qu'il put, comme de leur innocence, s'en laisser toucher. Aussi rien ne remuait en lui une terre si profonde que le bond d'un animal et que le geste d'un enfant. Il y voyait affleurer dans sa spontanéité confiante le langage intérieur. Ardent à le chercher, prompt aussi à ne le trouver point, il ne songeait qu'à se pencher sur lui pour mieux se détourner de l'autre.

L'impossibilité de s'abandonner simplement au plaisir le forçait
à ne jamais posséder plus fortement qu'un premier jour et peut
être à s'attacher moins à cette possession qu'à la lutte pour y
parvenir, aux désirs en somme dont ne cessait de se nourrir sa vie.

Son détachement se ramenait, en fin de compte, à ce débordement
en lui de toute image humaine et opposé à son insouciance à son
impassable tourment de l'unité.

Et les instants d'effusion où il avait atteint à une sorte
d'absolu s'étaient ceux où la forme vivante qui s'approchait de lui
et l'idée qu'il en portait s'étaient par hasard superposées. Moment
unique et d'un équilibre irremplaçable.

La complexité des êtres était trop grande et trop contradicto-
toire pour qu'il put, comme de leur innocence, s'en laisser toucher.
Aussi rien ne restait en lui une terre si profonde que le fond d'un
animal et que le geste d'un enfant. Il y voyait affluer dans sa
spontanéité confiante le langage intérieur. Argant à le chercher,
prompt aussi à ne le trouver point, il ne songeait qu'à se renfermer
sur lui pour mieux se détacher de l'autre.

CHAPITRE V

Les seules formes du monde dont il se fut épris étaient les arbres à l'hiver. La précision des branches, leurs arabesques décharnées, l'esprit de ses ancêtres qui revivait en lui peut être s'y reprenait comme à ce que ce monde offrait de plus semblable à la sévère nudité des paysages désertiques. Car comment expliquer autrement cette incroyable préférence quand lui-même ne parvenait à s'exprimer qu'avec une proximité confuse.

Il y avait en lui ces deux tendances irréductibles qui le rendaient également apte aux opinions les plus opposées. Et il en était réduit à ignorer s'il disposait d'une existence personnelle, Mais l'esprit ancestrak dominait seul sa sensualité qu'il détournait des sensations de la chair et ^{jusqu'} de l'émotion des formes vivantes. Il était vraiment le jouet d'habitudes antiques dont la Bible était née. Souffrant encore de la défense millénaire de figurer la forme humaine, quand il regardait un corps il n'en voyait pas la densité, il n'en sentait pas la chaleur, il n'était pas ému de sa tendre mollesse; mais il lui apparaissait : lignes et plans, dont la grave simplicité ne parvenait à le satisfaire au point d'un arbre nu.

Et cette répulsion qu'il portait à la chair humaine jusqu'à lui préférer un corps habillé avec élégance - le rendait pareillement incapable d'avoir de lui aucune notion.

Il se souciait aussi peu de ses propres besoins que ses sens de se nourrir. L'ambition, le simple souci de son intérêt n'avait pas départ aux débats qu'il menait. Détaché des biens du monde

CHAPITRE V

Les seules formes du monde dont il se fut épris étaient les
 arbres à l'hiver, la précision des branches, leurs arabesques
 déchirées, l'esprit de ses anêtres qui revivait en lui peut
 être s'y représentait comme à ce que ce monde offrait de plus som-
 ble et la sévère nudité des paysages désertiques. Car comment ex-
 pliquer autrement cette incroyable préférence quand lui-même ne
 parvenait à s'exprimer qu'avec une prolixité confuse.

Il y avait en lui ces deux tendances irréductibles qui se ren-
 daient également apte aux opinions les plus opposées. Et il en
 était réduit à tenter s'il disposait d'une existence personnelle.
 Mais l'esprit anémiqué dominait seul sa sensibilité qu'il détour-
 nait des sensations de la chair et plonge se l'émotion des formes
 vivantes. Il était vraiment le furet d'habitudes antiques dont la
 Bible était née. Souffrant encore de la défense millénaire de
 décrire la forme humaine, quand il regardait un corps il n'en
 voyait pas la densité, il n'en sentait pas la chaleur, il n'était
 pas ému de sa tendre mollesse; mais il lui regardait; il nées et
 plans, dont la grave simplicité ne parvenait à le satisfaire au
 point d'un ordre nu.

Et cette réputation qu'il portait à la chair humaine jusqu'à
 lui préférer un corps habillé avec élégance - le rendait parail-
 lement incapable d'avoir de lui-même notion.

Il se souciait peu de ses propres besoins que ses sens de
 se nourrir. L'ambition, le simple souci de son intérêt n'avait pas
 départ aux débats qu'il menait. Détaché des biens du monde

il était comme indépendant de lui-même. Sans désir sinon de se réaliser dans une oeuvre parfaite a seule fin de s'y contempler non plus dénaturé par la chair ni traversé d'accidents, il avait l'allure d'un chercheur d'absolu; cela le détournait surtout de tout attachement.

Il était possédé d'une sorte de démon qui le forçait, comme plus tard il devait dire, s'en étant rendu compte, à donner aux choses leur vraie valeur. Dans une espèce de délire d'honnêteté, cet enfant qui ne voyait rien du monde extérieur, mettait à se détruire une furie à la fois belle et détestable. Délire vraiment et à la porte de l'enfance où tout avait été trop favorable à son propre bonheur-délire dont il ne songeait pas à discerner l'entraînement. Aussi ne tenait-il nul compte des suites probables de ses choix. Si aveugle qu'il fut aux événements, il s'attachait à en démêler la nature. Manque d'imagination ou du sens de soi-même ? Et pourquoi pas plutôt passion abstraite et sans objet qui en faisait à travers la vie une abstraction passionnée.

Recevant de l'extérieur ses inspirations il semblait n'y avoir aucune part/mais participait seul, au contraire, à leur intimité essentielle. Ainsi pouvait-il se suffire de rien et, mouvant et mouvementé, rester des heures immobile.

Tout dans cette monotonie échappe et se dissipe de ce qu'on avait crû saisir.

Et il était pareil à quelque roi dépossédé qui ne s'intéresse plus à la vie pour y faire son jeu mais comme pour en réduire à leur simplicité les apparences et servir, en offrant l'image fixée de leurs fluctuations, à témoigner contre la vanité d'une ironie insensée.

Comme la mesure de ses besoins ne lui servait pas

il était comme indubitable de lui-même. Sans désir aucun de se
réaliser dans une œuvre parfaite a seule fin de s'y contempler
non plus détaché par la chair ni traversé d'accidents, il avait
l'air d'un chercheur d'absolu; cela le déterminait surtout
de tout étanchement.

Il était possédé d'une sorte de démon qui le forçait, comme
plus tard il devait dire, à en être rendu compte, à donner aux
choses leur vraie valeur. Dans une époque de décadence et d'oubli, cet
enfant qui ne voyait rien de monde extérieur, mettait à sa dévotion
une main sur la tête de la fois belle et détestable. Déjà vraiment et
à la porte de l'extase où tout avait été trop favorable à son
propre bonheur-délice dont il ne songeait pas à discerner l'em-
brûlement. Aussi ne tenait-il nul compte des autres probabilités
de ses choix. Si aveugle qu'il fut aux événements, il s'attachait
à en déceler la nature. Quand d'une nation ou du sens de soi-
même ? Et pourquoi pas plutôt passion éternelle et sans objet
qui en faisait à travers la vie une abstraction passionnée.
Recevant de l'extérieur ses inspirations il semblait n'y
avoir aucune part, mais participait seul, en contraire, à leur
intimité essentielle. Ainsi pouvait-il se sentir de rien et
mouvant et mouvementé, rester des heures immobile.

Tout dans cette monotonie échappe et se dissipe de ce
qu'on avait cru saisir.
Et il était pareil à quelqu'un qui gémissait qui ne s'intéressait
se plus à la vie par y faire son jeu mais comme pour en redoubler
à leur simplicité les apparences et servir, en offrant l'image
fixée de leurs fluctuations, à témoigner contre la vanité d'une
trouée insensée.

Comme la mesure de ses besoins ne lui servait pas

qu'est-ce dans les diverses situations qui aurait pu l'incliner à prendre plutôt tel parti que tel autre. Aucun de ses choix ne se réalisait en acte parce qu'au moment de les transformer il avait une vue si désintéressée, si claire, des possibilités contraires que toutes lui semblaient partiellement vraies et pareillement séduisantes mais vaines.

Il ne cessait de parler de lui mais non pour citer des aventures, des anecdotes de sa vie, de menus faits courants, plutôt pour communiquer l'inquiétude que lui donnait le mystérieux voyage où il se sentait engagé. Et s'il se plaignait parfois de petites douleurs, si, parfois, de petites joies il se réjouissait, c'étaient jeux volontaires, pour faire comme les autres et sans y attacher qu'un semblant d'importance. Rameaux tombés dont les affections ne sont guère profondes. Et ses gémissements étaient d'emprunt comme les cris de ses joies lui semblaient les cris d'un étranger.

Des gens il ne parlait jamais. Et un camarade de rencontre juge superficiel, avait pu l'accuser d'être le prototype de l'égoïste. Il avait en effet le respect attentif de toutes ses tendances ; mais l'amour qui le portait à ne pas dénaturer le moins du monde ses inclinations spontanées venait d'un scrupule envers les abstractions dont il était l'acteur et non envers lui-même qu'il ne retenait pas.

qu'est-ce dans les diverses situations qui survient par l'indifférence
 à prendre plutôt tel parti que tel autre. L'un de ses choix ne
 se réalisait en cette sorte qu'au moment de les transformer. Il
 avait une vue si déterminée, si claire, des possibilités contraires
 que toutes lui semblaient partiellement vraies et partiellement
 fausses mais vaines.

Il ne cessait de parler de lui mais non pour élever ses vues
 sur, des anecdotes de sa vie, de menus faits courants, plutôt
 pour communiquer l'indifférence que lui donnait le mystérieux voyage
 où il se sentait engagé. Et s'il se plaignait parfois de petites
 douleurs, et, parfois, de petites joies il se réjouissait, d'étaler
 jeux volontaires, pour faire comme les autres et sans y attacher
 d'un semblant d'importance. Remarquons toutefois que les affections ne
 sont éternelles. Et ses engagements étaient éternels comme
 les oris de ses joies lui semblaient les oris d'un étranger.

Des gens il ne parlait jamais. Et un caractère de rencontre
 juste superficiel, avait en l'absence d'être le prototype de l'écrit
 il avait en effet le respect attentif de toutes ses tendances ;
 mais l'émotion qui se portait à ne pas démentir le moins du monde
 ses inclinations spontanées venait à un certain point les ab-
 stractions dont il était l'auteur et non envers lui-même qu'il
 ne restait pas.

C H A P I T R E VI

Il subissait toute influence où le portait sa mobilité jusqu'à s'y confondre absolument. Et cette faiblesse infinie mêlée à la volonté de ne se perdre pas l'empêchait de se laisser longtemps prendre aux séductions d'un appel étranger. Il n'avait de joie qu'à s'échapper; et refusait d'autant plus fortement de jamais s'abandonner. Mais comme il ne pouvait se retenir dans le don généreux que d'abord il faisait de lui-même, sa défiance veillait à l'en détourner et bientôt ne lui décelait qu'une voix importune dans les chants les plus vrais de l'amour.

Il ne tirait d'ailleurs conscience de son identité que du souci de se trouver et du désarroi de ne se trouver point ; aussi se serait-il promptement désaffecté de lui-même si quelque affection permanente eut réussi à le toucher. Mais le besoin de trainer après lui, pour la découvrir à chaque instant, sa confuse image, le forçait à résister aux tentations d'un repos amoureux, il ne goûtait en vérité des charmes de son indépendance que les dangers qu'ils savaient lui offrir. Depuis longtemps en effet il recherchait de vivre et, tout en ignorant que le sentiments que l'on a de sa vie dépend du risque où l'exposer, il ne se rétractait contre la joie de posséder avec continuité que pour cette raison qu'elle l'eut empêché de risquer de se perdre. Tandis que de sa solitude il n'aimait justement que l'état précaire qui le lui permettait le mieux.

Sans établir aucun rapport entre ce besoin de vivre et les dangers où ce besoin trouvait à se satisfaire il les chérissait avec jalousie. Ce qui rendait sa solitude heureuse ce

CHAPITRE VI

Il subissait toute influence et se portait en mobilité
 tranché à s'y conformer exactement. Et cette faiblesse infinie
 mène à la volonté de ne se rendre pas l'esclave de sa passion
 longtemps prendre aux sensations d'un appel étranger. Il n'avait
 de joie qu'à s'échapper; et refusait à tout effort de
 jamais s'abandonner. Mais comme il ne pouvait se rendre dans
 la bon sens que d'abord il faisait de lui-même, sa détermination
 voulait à l'on déserter et même ne lui dérobait qu'une
 voix impuissante dans les années les plus vives de l'amour.
 Il ne traitait d'ailleurs ses connaissances de son identité que
 avec de se trouver et de déserter de ne se trouver point;
 aussi se voyait-il promptement délaissé de lui-même et
 qu'il n'aurait pu résister à la tentation de se rendre, mais le
 besoin de trainer après lui pour la découvrir à chaque instant
 se contentait de faire la fête à résister aux tentations d'un
 regard amoureux, il ne pouvait en vérité des charmes de son in-
 dépendance que les dangers qu'elle savait lui offrir. Depuis
 longtemps en effet il recherchait de vivre et, tout en ignorant
 que le sentiment que l'on a de sa vie dépend du plaisir ou
 l'exposer, il ne se retirait contre la joie de posséder
 avec continuité que pour cette raison qu'elle l'eût empêché
 de risquer de se perdre. Tandis que de sa solitude il n'était
 justement que l'état précoce qui le lui permettait le mieux.
 Sans établir aucun rapport entre ce besoin de vivre et les
 dangers de ce besoin tendait à se satisfaire il les cherchait
 sans jamais. Ce qui tendait à solliciter l'âme se

n'était donc pas qu'elle manquât de tout mais que toute possession durable y manquât où il eut en s'y attachant perdu le sens de lui-même. Et ce n'était enfin ni la nudité de son existence ni celle de sa chambre qui lui plaisaient si vivement, mais la multiple invitation qu'elles rendaient possible; car, se livrant et se reprenant à mesure que ces prétextes y passaient sans obstacle, il devait à leurs successives et futiles présences de se sentir présent dans leur mobilité.

N'ayant de joie qu'à se saisir, ainsi, ne se saisissant tel qu'au moment de se perdre et de se souhaiter différent, il vibrait avec une ferveur singulière. Etranger à toute agitation, se désolant parfois de ne pouvoir se fixer, se l'interdisant toujours, il parvenait grâce à cette lutte entre sa rigueur et sa mobilité à la possession de merveilleux reflets. Et les sentiments les plus contradictoires s'y dessinaient tout à coup comme des plantes sous-marines.

L'insensibilité de sa mémoire, qui nourrissait à la fois une complexe ardeur et le besoin jamais assouvi d'une impartialité furieuse, lui devenait inépuisable source.

Mais lorsqu'il avait assumé quelque obligation il s'en dégageait, ou du moins s'en lassait invariablement au moment de l'accomplir, subissant tout à coup l'exigence irrépressible de sa solitude et redoutant alors le risque de ses risques, l'échec aux occasions inattendues, la fin de ses dangers de vivre.

Persuadé de ne jamais agir il était donc au contraire tout activité, se jouant à lui-même un drame qui, bien qu'involontaire et presque inconscient, constituait, hormis à ses yeux, la plus émouvante des destinées.

n'était donc pas qu'elle manquât de tout mais que toute possibilité
 d'habiter y manquât et il est en ce y attachant par le sens de l'uni-
 même. Et ce n'était enfin ni la nudité de son existence ni celle
 de chambre qui lui plaisaient et vivement, mais la multiple invi-
 sation qu'elle rendaient possible; car ce livrant et se reprenant
 à mesure que ces prétextes y passaient sans obstacle, il devait à
 leurs successives et toutes passées de se sentir présent dans
 leur mobilité.

N'avait de joie qu'à ce sentir ainsi ne se réalisant tel
 qu'un moment de se parer et de se réaliser également, il vivait
 avec une levure singulière, étranger à toute agitation, se déplaçant
 parfois de ne pouvoir se fixer, se l'interdisant toujours, il
 parvenait grâce à cette lutte entre sa rigueur et sa mobilité à la
 possession de merveilleux vertèbres. Et les sentiments les plus
 traditionnels s'y dressaient tout à coup comme des lances armées
 fines.

L'immensité de sa mémoire, qui nourrissait à la fois une
 complexe ardeur et le besoin d'un savoir d'une impartialité
 furieuse, lui devenait insupportable source.
 Mais lorsqu'il avait assumé quelque obligation il s'en déboulonnait
 soit en se retirant à l'assaut inviolablement au moment de l'accom-
 plir, en plaçant tout à coup l'existence irrépressible de sa solitude
 et redoutant alors le risque de ses risques, l'échec aux occasions
 inattendues, la fin de ses dangers de vivre.

Pensée de ne jamais agir il était dans sa contrainte tout
 activité, se jouant à lui-même un éternel jeu d'inventaire
 et pressant, inconnu, coexistait, hormis à ses yeux la plus étrange
 des sentances.

19

REPOURTE

ICI COMMENCE
une
HISTOIRE d'AMOUR

"Pourrie-vous n'être plus ce superbe
Hippolyte Implacable ennemi des amoureuse
Lois "

RECINE

ICI COMMENCENT

LES

HISTOIRES D'AMOUR

"Ouvrez-vous à être plus de paroles
N'oubliez jamais l'ennemi des amants
Lais"

FIN

CHAPITRE I

quel plaisir pourraient-ils se donner ? Si vite on en a fait la tour que l'on peut s'imaginer qu'il y en a. Et l'on s'en va avec ses deux réactions dans les circonstances de la vie réelle.

RENCONTRE

Il avait un air de tristesse et de mélancolie.

Il avait un air de tristesse et de mélancolie. Il avait un air de tristesse et de mélancolie. Il avait un air de tristesse et de mélancolie.

Se fut la si-belle de leur amour.

..... Si-tôt qu'il se fut rapproché d'elle, elle consentit à s'y laisser traîner, par hasard, et passa à l'état de l'âme de l'homme. Elle se trouva dans une situation qui lui était inconnue. Elle se trouva dans une situation qui lui était inconnue. Elle se trouva dans une situation qui lui était inconnue.

..... Elle se trouva dans une situation qui lui était inconnue. Elle se trouva dans une situation qui lui était inconnue. Elle se trouva dans une situation qui lui était inconnue.

19

ЯНУАРИЙ

CHAPITRE I

" Quel plaisir pourraient-ils me donner ? Si vite on en a fait le tour que plus rien d'imprévu n'y demeure. Et l'on devine à coup sûr leurs réactions dans telles circonstances où ils seront amenés ".

MARTHE se penchait sur lui cette nuit de leur première rencontre quand il ne parlait qu'à lui-même.

Il n'avait pas distingué les traits de son visage. Et s'il en conservait un vague souvenir c'était d'une forme plutôt laide. Mais elle remuait autour de lui et parfois se dressait dans la nuit.

Ce fut la St-Sylvestre de leur amour.

..... Sôtôt arrivé au Bal il s'était reproché d'avoir consenti à s'y laisser traîner, ce soir que, par hasard, il passait à PARIS. Cependant le désir vif et indistinct de plaire lui évita comme toujours auprès des gens de songer à son ennui. Et quand, seul de nouveau dans un coin du salon, il rentrait dans le silence, c'est alors qu'il y replongeait, cherchant de ces sortes de réunions quel pouvait être le plaisir. Incapable d'ailleurs de fixer qui que ce fut il n'avait remarqué précisément personne

Leurs places, au souper, furent voisines. Il ne s'en aperçut même pas. Et comme il avait chassé de nouveau la tristesse de ses paroles mais qu'elle était demeurée dans

" Quel plaisir pourrions-nous en donner ? Si vite on en a fait
la tour que plus rien d'important n'y demeure. Et l'on devine à
coup sûr leurs réactions dans telles circonstances de la se-
ront amends "

MARTHE se penchait sur lui cette nuit de leur première ren-
contre quand il ne parlait qu'à lui-même.

Il n'avait pas distingué les traits de son visage. Et s'il
en conservait un vague souvenir c'était à une forme plutôt
laide. Mais elle restait autour de lui et parlait de choses
sans la nuit.

Ce fut la St-Sylvestre de leur amour.

..... Bientôt arrivé au bal il s'était reproché d'avoir
consenti à s'y laisser trainer, ce soir que, par hasard, il
passait à PARIS. Cependant le bal vit et indistinct de l'autre
lui évita comme toujours auprès des gens de son rang.
Et quand, seul de nouveau dans un coin du salon, il rentrait
dans le silence, c'est alors qu'il y réfléchissait, cherchant
de ces sortes de réunions quel pouvait être le plaisir. Ines-
pable d'ailleurs de fixer qui que ce fut il n'avait remarqué
précisément personne.....

Leurs places, au hasard, furent voisines. Il ne
s'en aperçut même pas. Et comme il avait cessé de nouveau la
traverse de ses paroles mais qu'elle était demeurée dans

ses yeux il semblait situé ailleurs qu'ou^{ou} portait ses regards. MARTHE, en silence, s'intéressait passionnément à lui. Et c'était d'abord que son corps lui plaisait - qu'elle aimait sur ses belles lèvres voir son sourire s'avancer. Mais elle était curieuse aussi du mystère de cette voix qui faisait lever en elle toutes sortes d'appels. Il ne lui prêtait ni plus ni moins d'attention qu'à ses autres convives. Il leur parlait à tous de lui-même, préférant leur confier jusqu'à d'intimes détails plutôt que de laisser durer l'insupportable indiscretion d'un silence prolongé...

Bien que sachant qu'il n'y trouverait qu'ennui il se laissa encore, à la sortie du bal, entraîner malgré lui. Mais c'est qu'en somme il prenait peu de part aux sentiments qu'il pouvait éprouver. MARTHE sans rien lui dire, décidée à le suivre où qu'il voulut aller, s'attachait au groupe. Enfin elle réussit à l'emmener chez un camarade commun dont elle avait obtenu qu'il les invitât.

Et il était presque matin quand, seuls, dans la chambre où ne pénétrait pas le jour, ils s'allongèrent côte à côte. ANDRE était étendu sans mouvement dans cette obscurité. Il était excédé de fatigue, triste et sans désir.

Il l'avait encore à peine regardée qu'il lui confiait déjà le secret de la tristesse que dans les réunions mondaines il ressentait toujours. " Quel plaisir pourraient-ils me donner disait-il et MARTHE loin de s'offenser de ce mépris où il tenait les êtres et leurs petites joies y trouvait ^{trouvait} le signe d'un

ses yeux il semblait être allé vers elle. Elle se retourna
 MARTELL, en silence, et regarda. Elle se retourna
 d'abord que son corps lui était - qu'elle aimait son
 belles lèvres voir son sourire s'avancer. Mais elle était
 se aussi de mystère de cette voix qui faisait lever en elle
 toutes sortes d'angoisses. Il ne lui restait ni plus ni moins
 d'attention qu'à ses autres convives. - Il leur parlait à tous
 de lui-même, prêtant leur cœur jusqu'à d'intimes détails
 plutôt que de laisser avec l'insupportable insouciance d'un
 silence prolongé...

Rien que sachant qu'il n'y trouverait qu'un homme il se laissa
 encore à la sortie du bal, entrer dans la maison. Mais c'est qu'on
 comme il prenait son parti aux sentiments qu'il pouvait éprouver
 voir. MARTELL sans rien lui dire, décidée à le suivre et qu'il
 voulait aller, s'attachait au groupe. Enfin elle réussit à l'amener
 mener chez un amant commun dont elle avait obtenu qu'il
 les invitât.

Et il était revenu matin duodécime, dans la chambre
 on ne pénétrait pas le jour, ils s'allongèrent côte à côte.
 ANDRÉ était étendu sans mouvement dans cette obscurité. Il
 était excédé de fatigue, triste et sans espoir.
 Il l'avait encore à peine regardée qu'il lui confiait
 déjà le secret de la franchise que dans les réunions mondaines
 il ressentait toujours. " Quel plaisir pourrais-je ne donner
 disait-il et MARTELL le regarda de ce regard où il tombait
 les êtres et leurs petites joies y trouvaient
 trouvait le même élan

inconscient enfantillage.

Cependant elle se penchait sur lui, surprise de sa gravité simple, de ce détachement hautain sans amour et sans haine qui semblait lui-même ignorer sa grandeur. Elle voyait briller l'étrange éclat d'une âme sans apprêts.

incarnaient enfantillage.

Cependant elle se penchait sur lui, surprise de sa gravité simple, de ce détachement hautain sans amour et sans peine qui semblait lui-même ignorer sa présence. Elle regardait briller l'étrange éclat d'une âme absente.

CHAPITRE DEUXIEME

" A quoi bon posséder lui disait-il si l'on est prisonnier des biens que l'on possède? Et le moyen d'y échapper? Et puis quelles que soient les beautés qu'un objet me propose elles n'évoquent en moi que le désir des beautés opposées. N'aimant que les formes irréalisées, toute possession, loin de m'être plénitude, ne fait qu'irriter une aspiration sans objet et la conscience de la plénitude impossible. Je m'étonne d'ailleurs de l'attention que l'on prête à l'amour. Comme si cela ne se ramenait à quelques gestes très faciles qui ne justifient pas la longue perte de temps où avant et après lorsque l'on est deux l'on se trouve réduit. Le seul amour que je comprenne continuait-il est l'amour platonique On est si vite las de qui vous a permis de vous satisfaire. Tandis que la joie de contempler un beau corps ah! ne laisse pas l'ombre d'un dégoût. Le désir se nourrit de lui-même et se perd dans quelqu'autre désir qui, aussitôt après, sans regret, cède sa place à son tour."

Ayant mesuré l'étendue de sa solitude MARTHE en découvrait la rareté.

Et c'était dans l'obscurité, entre ces deux êtres tout occupés de leurs pensées, une confiance ininterrompue. Elle se retrouvait en lui telle qu'avant son mariage, avant que les entraînements mondains l'eussent déformée, elle s'était connue. Séduite par l'attrait d'une nouveauté difficile elle se sentait d'autant mieux encline à la tenter que sa propre existence lui paraissait plus vaine.

" A quoi bon posséder un objet si l'on est prisonnier des
 biens que l'on possède? Et le moyen d'y échapper? Et puis que
 que soient les beautés d'un objet me propose elles n'évoquent en
 moi que le désir des beautés opposées. N'aimant que les formes
 irréelles, toutes possessions, loin de m'être précieuses, ne font
 qu'irriter une aspiration sans objet et la conscience de la né-
 cessité impossible. Je m'étonne d'ailleurs de l'attention que l'on
 prête à l'amour. Comme si cela ne se ramenait à quelques heures
 très faciles qui ne justifient pas la longue durée de temps qu'
 avant et après lorsque l'on est seul l'on se trouve réduit. Le
 seul amour que je comprends continué-il est l'amour platonique
 On est si vite las de qui vous a permis de vous satisfaire. Tandis
 que la joie de contempler un beau corps qui ne laisse pas l'om-
 bre d'un regret. Le désir se nourrit de lui-même et se perd dans
 quelque autre désir qui, aussitôt éteint, sans retour, passe sa
 place à son tour. "

Avant même l'attente de sa solitude MARTIN se découvrait
 la rareté.

Et c'était dans l'obscurité, entre ses deux êtres tout
 occupés de leurs pensées, une confiance interrompue. Elle se
 retrouvait en lui telle qu'avant son mariage, avant que les en-
 traînements mondains l'eussent déformée, elle s'était connue.
 Séduite par l'attrait d'une nouveauté difficile elle se sentait
 d'autant mieux encline à la tenter que sa propre existence lui
 paraissait plus vaine.

Et l'intérêt qu'elle prenait à l'écouter se doublait du désir de faire sa conquête.

ANDRE de son côté ne songeait pas encore à s'émerveiller d'être si sensible au charme de sa voix. C'était la première fois qu'il se laissait prendre à des attrait si fragiles, et leur action durait peu. Ne lui disait-il déjà : " Je ne comprends pas la fidélité dans l'amour. Comment m'attacherais-je à un être ? Nos goûts ne pourraient évoluer ensemble. Nous ne chercherions jamais au même instant les mêmes joies. D'ailleurs je ne supporte ni d'être contredit et, par un assentiment dont ma défiance est prompte à s'inquiéter, ni d'être approuvé dans mes goûts. Enfin les rares êtres qui m'ont aimé je ne les ai jamais mieux aimés que dans l'éloignement. Alors je vais vers eux quand il me plaît. Rien d'eux ne pèse sur ma liberté.

Il ne croyait pas plus que l'on pût s'attacher au corps qui contenait sa vie que lui-même ne parvenait à se plaire dans la possession. Et continuant à MAPTHE le récit de son existence il la menait sans la connaître et sans même penser qu'il pourrait la revoir à travers une solitude libre, harmonieuse et légère.

S'il s'en glorifiait il prétendait pourtant ne pas rechercher son bonheur. C'était comme si ce bonheur lui venait par surcroît, pour couronner la perpétuelle exaltation dans laquelle il vivait.

"Il ne s'agit pas d'être heureux disait-il mais de

Et l'intérêt qu'elle prenait à l'écouter ne doublait de désir de faire sa conquête.

ANDRÉ de son côté ne songeait pas encore à s'émanciper d'être si sensible au charme de sa voix. C'était la première fois qu'il ne laissait prendre à ses attitudes et traits, et leur action était pour lui la même. Il disait : " Je ne comprends pas la fidélité dans l'amour. Comment m'attache-t-elle à un être ? Nos goûts ne pourraient évoluer ensemble. Nous ne serions jamais au même instant les mêmes. Alors je ne pourrais ni d'être content et, par un assentiment dont me délieuse car on ne s'indigne, ni d'être amoureux dans mes goûts. Enfin les terres d'ici par moi-même je ne les ai jamais vus dans l'histoire. Alors je vais vers eux quand il me plaît. Rien d'excès ne peut sur sa liberté.

Il ne croyait pas plus que l'on peut s'attacher au corps qui contenait sa vie que l'âme même ne parvenait à se défaire dans la possession. Et continuant à PARTIR le fait de son existence il la menait sans la connaître et sans même penser qu'il pourrait la revoir à travers une solitude libre, par-tenue et libre.

S'il s'en effrayait il prétendait pourtant ne pas rechercher son bonheur. C'était comme si ce bonheur lui venait par surprise, pour gouverner la perpétuelle existence dans laquelle il vivait.

" Il ne s'agit pas d'être heureux dit-il mais de

chercher Dieu. Je n'aime que la fièvre où me mettent les spectacles du monde "

Elle lui peignait les charmes de l'amour. Il lui répondit paysages. Elle lui montrait toutes ses joies grandissant encore d'être partagées. Il l'entendait à peine. N'ayant jamais aimé il ne la comprenait pas. Et elle le voyait si étrangement ignorant, si insoucieux de la douceur de vivre, si dur avec ce visage tendre et grave - elle devinait en lui tant de puissance inoccupée, s'ignorant elles-mêmes, négligeaient leurs besoins véritables, que sa volonté, en se formulant, grandissait de se mesurer à cette immense force.

Ils se turent enfin. André dormit un peu. A travers l'obscurité elle cherchait à le voir sommeiller, imaginant la solitude heureuse qu'il lui avait dépeinte et toutes les joies qu'il y prenait - joies simples qui, ne désirant pas de se prolonger au delà de leur temps - déroulaient au long de ses jours une tapisserie sans figure. Et Marthe aimait tellement cette orgueilleuse inquiétude de la perfection que jusqu'à l'aveugle faiblesse dont celle-ci se nourrissait, tout lui devenait objet de sa passion.

opérer Dieu. Je n'ai que la fièvre et me sentent les
accablées du monde "
Elle lui venait les oses de l'âme. Il lui venait
passer. Elle lui montrait toutes ses fêtes grandissant encore
à être partagées. Il l'entraînait à peine. N'était jamais plus
Il ne la comprenait pas. Et elle se voyait et s'élevait
tant, et insensiblement de la descente de vivre, et de vivre
vivre toute et grave - elle venait en lui tant de fois
sans inconvénient, et grand effort, et grand effort
leurs besoins véritables, que sa volonté, en se formant,
grandissait de se mesurer à certaines forces.

Ils se furent enfin. André était un peu. À travers
l'obscurité elle cherchait à le voir s'améliorer, maintenant
la colline hennée qu'il lui avait dessinée et toutes
les fêtes qu'il y prenait - fêtes simples qui se déroulaient
pas de se prolonger au delà de leur temps - déroulaient au
long de ses jours une tapisserie sans fin. Et Marie et
mais tellement cette organisation humaine de la terre -
tion que tout à l'heure elle laissait tout cela-ci se nour-
rissait tout lui devenait objet de sa passion.

CHAPITRE III

Quand il la vit belle au plein jour, il ne la reconnut pas. Il fut d'autant plus ému de se la rappeler, s'intéressant à lui. Et comme elle lui révéla seulement alors tels de ses amis qu'il désirait de connaître, et qu'avec l'étendue de ses amitiés intellectuelles il découvrait qu'elle partageait à peu près tous ses goûts, il se dit qu'il aurait à la revoir un vrai plaisir- (plaisir d'ailleurs cérébral où le snobisme se mêlait et pas plus qu'aucun de ceux que lui donnaient les êtres en vérité bien exigeant ni bien durable) .

Or, mesurant la séduction qu'il pouvait exercer il en fortifiait celle qui s'exerçait sur lui. Son amour propre était attiré sur le charme de qui se donnait tant de peine pour le connaître. Et il eut l'air de l'aimer vraiment.

Mais MARTHE lui semblait si changée qu'il n'y retrouvait plus celle à qui il avait confié les secrets de sa vie. Le plein jour le mit dans la gêne de ses confidences de la nuit. Alors il les oubliâ. Et comme il avait exagéré l'expression de son désir de la revoir ils convinrent de se retrouver le soir même au théâtre où il avait projeté de se rendre.

CHAPITRE III

Grand il se vit belle en plein jour, il ne se reconnut pas.
 Il fut étonné plus que de ce la ressemblait, s'intéressant à
 lui. Et comme elle lui avait souri alors tels de ses yeux
 qu'il désirait de connaître, et qu'avec l'absence de ses autres
 intellectuelles il découvrait qu'elle parlait à son bras
 sous ses yeux, il se dit qu'il avait à se rendre au vrai
 plaisir - (plaisir d'ailleurs ordinaire et le premier de tous)
 et pas plus d'un de ceux qui lui donnaient les éternels
 vérités bien exactes ni bien simples.)

Or, devant la situation qu'il devait évaluer il se for-
 titifait celle qui s'exerçait sur lui. Son amour propre était
 attiré sur le monde de lui se souvenant tant de peine pour le
 connaître. Et il est l'air de l'air vraiment.

Mais MARTIN lui semblait et regardait qu'il n'y retrouvait
 plus celle à qui il avait couru les années de sa vie. Le plaisir
 leur se mit dans la tête de ses connaissances de la nuit. Alors
 il les quitta. Et comme il avait exploré l'expression de son
 désir de se rendre au plaisir il le comprit de se retrouver le soir même
 en théâtre où il avait projeté de se rendre.

CHAPITRE IV

Quand il ~~la~~ retrouva au theatre il eut préféré d'y être seul. La présence de MARTHE l'empêchait de prendre au beau spectacle une joie sans mélange. Il la sentait auprès de lui, tout occupée de lui et cet intérêt lui pesait que le matin même il se réjouissait d'avoir éveillé. Il souffrait à la fois du silence qu'il lui fallait laisser s'établir entre eux (et ou il redoutait comme toujours quelque défiance hostile) de l'indélicatesse de ne pas lui parler d'elle (dont il devinait qu'elle était affectée) de l'ennui enfin de la sentir détachée de la pièce où essayant de se concentrer il trouvait qu'elle eût dû s'intéresser aussi. Enfin il était fatigué et incapable de se pencher sur elle.

Ni elle ne comprit sa gêne, ni elle n'admit sa fatigue. Elle crût y trouver une désaffection qu'elle lui reprocha. Et déjà elle se levait pour le quitter.

Alors sacrifiant à contre-cœur, par une sorte de politesse abstraite (dont il lui tenait secrètement rancune) le ~~paix~~ plaisir qu'il était venu rechercher au Théâtre, au désir qu'elle ne fut pas froissée par sa faute il sortit pour défendre contre elle un amour auquel il ne tenait pas encore. Se refusant l'aveu de ses faibles passions il laissa MARTHE ignorer leur faiblesse et mit toute la charge de sa négligence au compte de sa fatigue. Inquiet de justifier son indifférence il s'efforça de persuader qu'elle était surtout passagère quand elle était surtout indifférente, si bien

VI. LE DÉPART

Quand il se retrouva au théâtre il fut surpris de y être
seul. La présence de MATHIEU l'aurait-il empêché de prendre un bon
soit-être une fois sans malice. Il se sentait surpris de lui.
tout occupé de lui et cet intérêt lui venait que le ma-
tin même il se rappelait d'avoir vu MATHIEU. Il courait à
la fois de s'assurer qu'il lui était bien venu d'être en
eux (et ce il redoutait comme toujours quelque chose de
hostile) de l'indifférence de son cas lui parler d'elle
(dont il devenait qu'elle était si triste) de l'ennui enfin
de la sentir détachée de sa classe ou essayant de se concentrer
il trouvait qu'elle est si intéressante aussi. Enfin il était
fatigué et incapable de se pencher sur elle.

MATHIEU ne comprit sa gêne, ni elle n'aurait sa réponse.
Elle eût voulu trouver une belle phrase mais elle lui répondit.
Et déjà elle se levait pour le quitter.

Alors accablant à contre-cœur, par une sorte de
fausse amabilité (dont il fut tenté d'apprécier l'absence)
il vint s'asseoir à côté d'elle et se pencha vers elle.
d'être par elle et ses phrases par sa façon de parler
pour s'éloigner contre elle un amour amical si ne tenait pas
encore. Se relevant l'un de ses talons croisés il jeta
MATHIEU le regard sur son visage et mit toute sa force de sa
négligence en compte de sa fatigue. Instinct de justice son
indifférence il s'efforça de compenser qu'elle était si triste
passage quand elle était si triste et indifférente, et bien

qu'il s'affirmait une exigeante envie à laquelle il n'avait pas véritablement songé mais dont - à force de se l'affirmer - il finissait par se convaincre. Il s'engageait dans l'amour par ~~la~~ politesse, défiance de soi, honte d'assumer une responsabilité de rupture, ^Jl voulait en somme paraître à la hauteur de l'idée qu'elle se faisait de lui.

Et c'était l'effet de cette lâcheté où la pratique de la solitude le précipitait toujours en présence des êtres.

qu'il s'efforçait une existence en ce à laquelle il n'avait
 pas véritablement consacré tout - à force de se l'efforcer -
 il finissait par se soumettre. Il s'efforçait à se l'efforcer
 par sa volonté, mais sans succès, parce qu'il n'avait
 aucune volonté. Il finissait par se soumettre à la volonté
 de l'être en face de lui.
 Et c'est l'effet de cette lâcheté de la volonté à
 la volonté de l'être en face de lui.

CHAPITRE V

Ils se revirent le lendemain matin. Il lui apportait une abondante et merveilleuse grappe de lilas blanc sans penser que q'allait être un engagement de plus. Mais comment MARTHE aurait-elle pû ne pas démêler dans cette attention bien gratuite pourtant et plynôt égoïset, le désir de lui plaire ? Cela lui suffissait pour croire qu'elle n'était pas seule dans le voyage qu'elle était seule à avoir projeté.

ANDRE cependant ne s'avissait pas clairement de quoi il retournait. Bien que MARTHE eut même âge que lui, elle était mariée, elle avait un enfant. Et il lui semblait (toujours soucieux de ne pas être troublé par des contingences) que ce fussent obstacles à l'amour. Enfin devant quitter PARIS le lendemain il s'abandonna à la nouveauté de cette compagne attentive.

Ils se promenèrent à travers des bois où circulait l'odeur de la terre mouillée. Ce matin de janvier imprégné d'une tristesse d'arrière-saison, des fumées bleues y flottaient et l'air était aussi doux dans son humidité transparente que la terre était molle. MARTHE ET ANDRE s'émerveillaient d'être enveloppés dans cette tendresse silencieuse que, seules, de temps en temps, des gouttes de pluie troublaient en tombant d'une branche. Et ils se rapprochaient d'autant plus l'un de l'autre qu'ils étaient heureux de s'être décidés à cette promenade matinale.

Ils se réjouissaient ensemble de leur simplicité. MARTHE retrouvait des plaisirs négligés. En reportant sur ANDRE le mérite elle devina de quelle richesse maintenant ensevelie elle

CHAPITRE V

Ils se revirent de l'autre côté. Il lui souriait une
 seconde et merveilleuse grâce de l'âme dans une
 que d'aurait été un engagement de plus. Mais comment
 avait-elle pu ne pas déceler dans cette attention bien grande
 pourtant et si tôt ? Elle se dit : cela lui
 suffisait pour croire qu'elle n'était pas seule dans le voyage
 qu'elle était venue à faire.

ANDRÉ cependant ne s'avisait pas d'ailleurs de quel il
 retournerait. Bien que MARTIN eût même que lui, elle était
 mariée, elle avait un enfant. Et il lui semblait (pour ses con-
 scieux de ne pas être trahi par des confidences) que ce fut
 tout obstacle à l'union. Enfin devant quitter PARIS le lendemain
 il s'engagea à la nouvelle de cette dernière tentative.

Ils se promirent à travers son bois en s'avançant l'autre
 de la terre mouillée. Ce matin de janvier l'air était
 d'arrière-saison, les routes blanches, l'air était
 aussi doux que dans son enfance. Elle se dit :
 quelle. MARTIN et ANDRÉ s'embrassèrent d'être un jour dans
 cette tendresse attendue, que, dans le temps en temps, dans
 toutes de plus tendres, et tombant d'une branche. Et ils
 se rapprochèrent d'instinct plus l'un de l'autre qu'ils étaient
 heureux de s'être réunis à cette promenade matinale.

Ils se rejoignirent ensemble de leur équilibre. MARTIN
 retrouvait ses phrases oubliées. En regardant sur ANDRÉ la
 même elle revint de quelle richesse maintenant ennoblie elle

s'était privée et qu'il était seul capable de lui rendre. Son amour s'augmentait de ce regret de son passé.

M. ANDRE noyé dans la joie de ce beau paysage prenait sa propre exaltation pour de l'amour. Et il édifiait cet amour sur l'orgueil d'avoir, en lui découvrant la cause habituelle de la sienne, offert à MARTHE allégresse si pure et aussi sur celui de se dire qu'elle était son obligée.

e'tait prise et s'il n'est pas de son
 amour s'agissait de ce projet de son
 AMES non dans la joie de son retour
 exaltation pour de l'argent. Et si
 d'avoir, on lui décernait la
 offert à l'AMER s'agissait de son
 être ou'elle était son oblige.

CHAPITRE VI

Chez elle il ne regarda d'abord que les livres - ceux même qu'il aimait - l'installation très sobre et de son goût aussi - et les jardins sur lesquels il lui plaisait que donnent les fenêtres. Chaque détail le touchait : la mollesse des fauteuils où ils s'assirent, le parfum du thé, la grâce d'une rose dans le vase effilé. Enfin pour dissiper son trouble, il lui parla des pays qu'il avait visités - montagnes du haut desquelles sur les belles vallées il avait vu l'ombre des nuages courir, étangs qu'il avait traversés sur une vedette rapide, seul, debout à l'avant, déchirant de son corps les voiles de lumière. Il lui parla de maintes heures de sa solitaire jeunesse tantôt au sommet des montagnes, tantôt sur le bord d'autres plages, tantôt au milieu des prairies.

Et il semblait à MARTHE qu'il ne se distinguât plus ^{de} tant de paysages dont il était comme la mouvante scène.

" Ce sont là lui disait-il les plus fortes de mes joies ".

Il lui expliquait que pour entreprendre quoi que ce soit il avait besoin de croire que cela durerait toujours. " Et si je ne m'attache pas à une chose qui dure ajoutait-il du moins elle doit avoir une étendue. Les êtres me déconcertent par leur étroitesse. Ils m'ennuient. En face d'eux je ne sais que dire. Nous ne nous intéressons pas aux mêmes choses. Les détails dont ils remplissent leurs paroles me les rendent étrangères.

MARTHE admirait cette ardeur sur qui les soucis mondains avaient si peu de prise. Et elle s'attachait toujours plus à la chasse de cette âme fuyante.

CHAPITRE VI

Elle n'eut pas le temps de répondre à son père - elle n'eut
 qu'un instant - l'instabilité de son corps et de son esprit -
 et les jérémyes aux dépens de son âme et de son honneur
 furent. Chaque détail la touchait : la mollesse des
 de ses aisselles, le parfum du thé, la grâce de ses yeux
 la voix affaiblie. Enfin pour dissiper son trouble, il lui vint
 des yeux qu'il avait vus - quelques-uns du haut de sa
 sur les belles vallées il avait vu l'ombre des nuages courir
 étonnés qu'il avait traversés sur une route verte, sans
 debout à l'avant, débarrassés de son corps les vallées de l'arrière.
 Il lui parla de saintes heures de sa solitaire jeunesse tantôt
 au sommet des montagnes, tantôt sur le bord d'autres cimes,
 tantôt au milieu des prairies.
 Et il semblait à MARTE qu'il ne se distinguait plus tant de
 paysages dont il était comme la dernière scène.
 " Ce sont là les choses que je ne puis oublier " -
 Il lui expliquait ses deux entreprises et lui dit qu'il
 avait besoin de croire que cela durerait toujours. Et si ce
 n'était pas à une chose qui dure éternellement du moins elle
 doit avoir une étendue. Les êtres ne déconnaissent que par leur
 faiblesse. Ils s'annulent. En face d'eux ils ne sont que des
 nous intéressons pas aux mêmes choses. Les détails dont ils
 étaient leurs paroles ne les rendant étrangers.
 MARTE admirait cette ardeur que lui seul avait montrée
 avaient si peu de prise. Et elle s'attachait toujours plus à
 la cause de cette âme lyrique.

Elle laissa s'épancher sa tristesse d'avoir dû limiter son existence à des occupations si pauvres. Elle lui disait qu'elle aussi autrefois avait vécu dans une cabane sur la montagne - que toutes les extases d'ANDRE lui étaient familières mais défuntés. A se rappeler plus précisément son ancienne existence elle enviait celle qu'ANDRE menait encore. Elle se désolait d'une mendanité qui ne cachait qu'en apparence une pénible solitude. Et comme elle l'assurait de la beauté d'entreprendre avec un être pareil à lui la perpétuelle découverte du monde elle lui confiait la douceur ~~la douceur~~ de la joie partagée, de la tête appuyée sur un sein fraternel, des caresses, le soir, dans la paix d'une chambre.

Elle essayait de lui dévoiler la tendresse adorable. Déjà elle prenait sa main, la couvrait de baisers, ANDRE en sanglotant baisait la sienne aussi. Leurs têtes se penchaient sur leur épaule offerte.

Et ils restaient là étonnés de leur bonheur.

Mais ANDRE songeait à cet enfant dont elle ne parlait pas. S'il se rapprochait d'elle ~~ce~~ ne pouvait donc être dans la pensée que leur amour put aboutir mais par curiosité plutôt de cet univers inconnu dont il sentait maintenant qui soufflaient jusqu'à lui des effluves mystérieux. Et puis le coeur plein de charité, il avait pitié d'elle. Il aimait qu'elle souhaitât son secours. Il était anxieux de la consoler, de la conforter de sa force sans défaut. Il était touché d'une étrange douceur.

Alors baisant ces lèvres qui demandaient les siennes il goûtait la joie d'être désiré. Il plongeait enfin dans un abîme

de tendresse. Il s'abandonnait pour la première fois.

Mais il lui fallut partir. Il devait prendre tout à l'heure un train pour la province où il avait choisi de vivre.

MARTHE dans ce baiser chaste et passionné qu'elle avait arraché de sa bouche avait sondé la profondeur d'une passion ignorante d'elle même . Et quand ils se séparèrent ils crurent qu'ils étaient étroitement unis.

de tendresse. Il s'abaissait pour la prendre dans ses bras.
 Mais il lui fallut partir. Il avait promis tout à l'heure
 un train pour la province et il avait promis de vivre.
 MARTE sans se laisser aller et passant du'elle vint
 attaché de sa poche avait sonné la sonnette d'une maison
 ignorante d'elle même. Et quand ils se séparèrent ils crurent
 qu'ils étaient éternellement liés.

CHAPITRE VII

Il reçut le lendemain de son arrivée un télégramme lui demandant si elle devait venir. Il l'attendit sans plaisir. Car ne comprenant pas le bonheur de sacrifier sa liberté à un être qui ne lui apportait qu'une existence d'amour, ne réalisant pas encore la nécessité d'un secours humain, il ne désirait point de quitter sa solitude. Il l'accueillit avec gêne.

Et s'il avait un certain plaisir, vaniteux en somme, de sa venue, incapable de goûter aucune joie au milieu des obstacles, il s'énervait déjà à la pensée que la vie qu'ils mèneraient quelques jours ensemble devait être traversée par les obligations de son travail.

L'idée qu'il n'allait pas pouvoir se consacrer à elle entièrement, l'ennui d'être réduit à ne prendre en quelque sorte que des joies furtives, et peut-être la crainte de lui dévoiler son existence (dont il était loin de mesurer la pauvreté mais qu'il craignait que MARTHE ne sut apprécier, et, ne sachant apprécier, et, ~~ne sachant apprécier, ne dépréciait~~, si bien qu'ensuite il n'y aurait plus de goût) tout cela le faisait presque s'irriter de l'arrivée de son amie.

C'était un samedi. Elle ne s'arrêta pas chez lui. Ils partirent presque aussitôt pour un petit village à quelque distance de là. Mais si, pensant sans cesse que MARTHE était mariée ANDRE se trouvait d'abord incapable de la désirer, à mesure qu'ils s'éloignaient de la ville tous ses autres soucis s'effaçant il

CHAPITRE VII

Il reçut la nouvelle de son arrivée au lendemain de son départ de la capitale. Il fut surpris de voir qu'elle n'était pas venue à son secours, et qu'elle n'avait pas même écrit. Il se demanda si elle n'était pas morte, et si elle n'avait pas été enlevée. Il se mit à réfléchir, et se dit qu'il fallait aller à sa recherche. Il se fit accompagner de quelques amis, et se mit en route. Il marcha pendant plusieurs jours, et arriva enfin à un village où il se reposa. Il fut surpris de voir que ce village était le même que celui où il avait été enlevé. Il se mit à chercher, et trouva enfin sa sœur. Elle était vivante, et elle lui raconta tout ce qui s'était passé. Elle lui dit qu'elle avait été enlevée par un bandit, et qu'elle avait été vendue à un riche seigneur. Elle lui dit aussi qu'elle avait été mariée à un jeune homme, et qu'elle avait eu un enfant. Elle lui dit encore qu'elle avait été libérée, et qu'elle était revenue à la capitale. Elle lui dit enfin qu'elle était venue à son secours, et qu'elle était venue à son village. Il fut très touché de voir qu'elle était vivante, et qu'elle était revenue à son secours. Il se mit à pleurer, et elle se mit à pleurer aussi. Ils se serrèrent l'un contre l'autre, et ils se dirent qu'ils étaient enfin réunis.

se sentait de plus en plus proche d'elle et touché de son amour.

Il se sentait de plus en plus proche d'elle et touché de son amour. Elle avait une douceur particulière, une douceur qui le rassurait et le réconfortait. Elle était si douce, si douce que...

En attendant, le train dans son sillage avait disparu. Elle se précipitait vers un autre monde, un autre monde où elle se sentait plus libre, plus libre que jamais. Elle se sentait plus libre, plus libre que jamais. Elle se sentait plus libre, plus libre que jamais.

Elle se sentait de plus en plus proche d'elle et touché de son amour. Elle se sentait de plus en plus proche d'elle et touché de son amour.

se sentait de plus en plus oppressé et finit de son

amour.

CHAPITRE VIII

S'il ne la désirait pas précisément il imaginait peu à peu l'émotion de l'amour qui l'avait menée jusqu'à lui et, comme une flamme tardive mais une flamme enfin, la tentation de connaître par elle le besoin d'une volupté que toujours il avait méprisé. Il lui disait déjà " Je voudrais me fondre en vous ", mais c'était phrase plutôt apprise qu' éprouvée et qui traduisait mieux qu'un désir, son hypothèse. Elle en était émue pourtant croyant y voir apparaître la passion contenue encore informulée dont elle était certaine.

En attendant le train dans une petite gare silencieuse ils se promenèrent sur un quai où la lumière était concentrée. Quand ils furent dans cette clarté, comme tous les abords en paraissaient plus sombres, ANDRE fut heureux de découvrir une relation entre son état et l'aspect de ces lieux. Il en accrut la foi qu'il commençait d'avoir en un amour qu'il n'avait pas. A attirer l'attention de MARTHE sur cette correspondance il fortifiait la sienne. Mais il n'avait encore que le pressentiment d'un contact. Sa timidité à saisir ce corps le paralysait. Non qu'il crût que MARTHE ne l'aimât pas assez pour ne pas désirer son enlacement mais, tout de même, la force de cet amour n'ayant guère pour lui qu'un sens intellectuel il ne parvenait à confondre celui-ci et la manière dont il devait forcément se traduire pour la chair qui le ressentait.

Et le tourment de son désir n'exigeait pas assez fortement d'être apaisé par la complaisance d'une autre volonté

CHAPITRE VIII

Il ne lui était pas venu à l'esprit de se
 retourner vers elle, mais elle avait senti
 une main se poser sur son épaule, et elle
 avait vu la tête de son père se pencher
 vers elle. Elle avait senti son cœur se
 serrer, et elle avait senti son sang
 se faire plus épais, plus visqueux, plus
 lourd. Elle avait senti son corps se
 transformer, se déformer, se décomposer.

En attendant qu'elle se réveille, elle
 se promène dans son appartement, elle
 regarde les fleurs dans les pots, elle
 regarde les livres sur les étagères, elle
 regarde les tableaux sur les murs. Elle
 se sent seule, elle se sent triste, elle
 se sent malade. Elle se sent mourir.
 Elle se sent abandonnée, elle se sent
 oubliée, elle se sent délaissée. Elle
 se sent seule, elle se sent triste, elle
 se sent malade. Elle se sent mourir.

Et la nuit est si longue, si longue,
 si longue, si longue, si longue, si
 longue, si longue, si longue, si longue.

pour que put être réduite sa pudeur irréductible.

Il aspirait à cet accouplement normal des chairs où il lui semblait impossible d'accéder. Et ce n'est pas qu'il souffrit d'une diminution physique. Quand il laissait déborder la fièvre de ses sens peu d'hommes atteignaient à un tel assouvissement dans la volupté. Mais il avait un besoin si fort d'harmonie spirituelle que la plénitude sensuelle lui était interdite par la présence d'une chair étrangère. Il ne parvenait pas à y trouver une complice ou plutôt y trouvant cette complicité il se persuadait de la clandestinité de ce qu'il allait accomplir qui l'empêchant d'identifier les deux corps le forçait à laisser subsister entre eux comme une présence injustifiée où se mesuraient des appétits inégaux (et cela l'empêchait de se concentrer sur l'égoïsme du sien).

Si le désir de MARTHE espérait tout de lui, il espérait de MARTHE son salut. Des contingences ridicules l'empêchèrent de l'y trouver.

Ainsi, de ce village où ils étaient venus rechercher le bonheur ils partirent, ayant dû y laisser toutes leurs espérances.

ANDRE surtout était triste à mourir. Non pas seulement de la déception de MARTHE mais de l'échec de ses ^{es}dessins, et de la conscience à la fois d'une limite inévitable et d'une insaisissable joie. Et dans le train qui les ramenait à travers les landes désolées, sous un ciel bas chargé de pluies, en face l'un de l'autre ils pleuraient et ne se parlaient pas.

CHAPITRE VIV

Quand ils rentrèrent le soir dans la chambre d'ANDRE, allongés sur le lit, dans un triste demi-jour, ils restèrent silencieux. Puis ANDRE mit la main sur ses yeux et dit à MARTHE des mots de tendresse et de charité. Il lui dit cette résignation passionnée qui toujours désarmait ses désirs, le faisant se prendre, se déprendre et de ses propres joies se détacher. Rien ne lui semblait digne d'une persistante énergie. Tellement accoutumé dans sa jeunesse à mêler le plaisir de ses yeux et celui de ses sens, les exigences de son corps ne parvenaient plus à surmonter les caprices de son esprit.

Il lui disait aussi cet étrange dédoublement qui le faisait douter de la réalité charnelle des êtres et des choses et ne rien mettre au delà de la contemplation des aspects du monde.

Par vanité il ne lui expliquait pas qu'il venait d'éprouver la suprême déception, ni que, peu désireux de sortir de sa solitude (le seul état dans lequel il sut vivre) il venait de la sentir pesant sur lui de tout son poids. Et qu'importait qu'il n'eut pas besoin de la découverte qu'elle lui interdisait puisqu'il s'y était efforcé. Mais déjà ce qu'il lui révélait il ne savait pas qu'il n'eut pas dû le dire. Alors elle lui montre tout ce qui lui manquait de facilité à vivre, de bonheur dans l'abandon, et pour percevoir qu'elle était un corps vivant, l'inclinait à chercher les paroles qui savent évoquer l'amour.

Et voici qu'elle lui faisait honte de sa persistante igno

en France. Puis tâchant à éveiller en lui ce qui, si neuf, y sommeil-
 lait encore et devait chanter de sa forte jeunesse, elle
 s'appliqua bientôt à lui éclairer les secrets interdits. Et
 elle discernait si finement tout ce qui manquait à cet aveu-
 glement et pouvait s'ajouter pour porter à son comble leur
 double volupté qu'à chacun de ses pas se révélait une douceur
 voilée et toute l'étendue de la joie. Elle insistait sur l'im-
 portance des gestes ou son apathie, qui ne pouvait ^{encore} la compren-
 dre qu'à demi, ignorait qu'il fallut se contraindre - comme à
 exprimer ce que l'on croit qu'on éprouve pas, pour l'éprouver
 et du moins éviter de tuer ou de froisser une âme. Il ne devi-
 nait pas l'importance de la discipline, de la volonté de pas-
 sion pour entretenir et développer les délices des sens. Il
 s'était jusqu'alors au contraire réduit à n'exprimer avec la
 plus grande fidélité possible que des sentiments spontanés et
 certains. Il avait toujours attendu l'oracle des voix intérieu-
 res.

Et déjà elle le menait à travers les jardins de la science
 d'amour.

Comme il se désolait en silence de ne pouvoir connaître
 s'il avait été le plus riche et sur qui rien n'influe parce
 qu'il va d'un seul coup jusqu'au fond des choses et d'un coup
 les épuise, ou le plus misérable ne sachant réagir à la vie,
 elle lui fit confiance de son immense attachement. Elle lui
 disait sa joie de l'avoir découvert tellement plus fort que
 tous les autres, et combien elle aimait jusqu'à sa timidité,

ranes

Puis t'élevant à éveiller en lui ce qui, et peut, y sommeil-
 fait encore et devait chanter de sa forte jeunesse, elle
 s'appliqua bientôt à lui déceler les secrets intéressés. Et
 elle discernait et finement tout ce qui menaçait à cet avan-
 gement et pouvait s'ajouter pour porter à son ample jour
 double rajouté qu'à chacun de ses pas se révélait une donnée
 voilée et toute l'étendue de la vie. Elle insistait sur l'ig-
 portance des choses ou son oubli, qui ne pouvait la compren-
 dre qu'à demi, ignorait qu'il fallait se contraindre - comme à
 examiner ce que l'on craint qu'on ignore pas, pour l'élever
 et de même élargir la tour ou de l'élever une âme. Il se devit
 mais pas l'importance de la discipline, de la volonté de ses
 non pour entretenir et réveiller les idées des sens. Il
 s'était insensiblement au contraire résolu à n'examiner avec la
 plus grande fidélité possible que les sentiments spontanés et
 certains. Il vit toujours attaché l'organe des voix intérieu-
 res.

Et dès qu'elle se mettait à traverser les jardins de la maison
 d'été.

Comme il se délectait en silence de ne pouvoir connaître
 s'il avait été la plus riche et sur qui rien n'était venu
 qu'il va d'un seul coup jusqu'au fond des choses et d'un coup
 les étonne, ou la plus misérable ne sachant venir à la vie,
 elle lui fit connaître de son enfance et de son présent. Elle lui
 disait en face de l'avoir découvert tellement plus fort que
 tous les autres, et combien elle aimait quand à sa timidité.

sa pudeur paralysée. Elle lui disait avec des mots d'une si vive passion toutes les raisons qu'elle avait de l'aimer, elle lui dépeignait avec une telle ferveur son désir de le conserver, que les larmes échappées de nouveau des paupières d'ANDRE effacèrent jusqu'au souvenir des larmes du matin. Il se voyait si beau dans sa pensée. Ils se sentaient maintenant si proches l'un de l'autre ANDRE sentait enfin avec une vivacité si fiévreuse et si forte la présence charnelle de ce corps, la palpante réalité de son désir que ce lui fut une illumination dans la nuit sensuelle où s'était assoupie sa jeunesse. Leurs corps se rapprochaient, se palpaient, s'étreignaient.

Et ils entrèrent au lendemain de cette triste nuit dans la parfaite extase de leur volupté.

au premier regard. Elle fut éblouie avec ses yeux et vive
 passion toutes les raisons qu'elle avait de l'aimer, elle fut
 éblouie avec une telle ferveur son cœur de se consacrer, que
 les larmes tombèrent de nouveau des paupières d'ANDRÉ et s'échappèrent
 jusqu'à couvrir ses joues du matin. Il se voyait et peu dans
 sa pensée. Ils se sentaient maintenant si proches l'un de l'autre
 ANDRÉ sentait enfin avec une vivacité et fébrilité et si forte
 la présence éternelle de ce corps, la définitive réalité de son
 être que ce fut une illumination dans la nuit sensuelle où
 s'était assoupie sa jeunesse. Leurs corps se rapprochaient, se
 palpèrent, s'étreignirent.
 Et ils entrèrent au lendemain de cette triste nuit dans la
 parfaite extase de leur volupté.

CHAPITRE X

Trop ignorant pour s'y maintenir, il reconnut à peine MARTHE et le lui dit. Et qu'à chaque rencontre c'était une autre qu'il rencontrait. Si bien qu'il ne trouvait aucune figure stable ou s'attacher.

Puis, ne songeant qu'elle put avoir d'autre désir que les siens ni une faiblesse qu'il ne soupçonnait pas, il l'entraîna sous la pluie, dans la boue, par des sentiers impraticables - empressé à lui communiquer les paysages qu'il aimait. Il s'irrita de l'y trouver indifférente. Alors, excédée de fatigue, elle se plaignait enfin avec une violence

Et comme elle se moquait de son ardeur à se complaire dans ces spectacles indéfinis, comme la fatigue et la colère l'empêchaient de comprendre qu'ANDRE en fut épris (quand elle avait justement naguère désiré qu'il la fit s'y reprendre) celui-ci, humilié, redevenu insensible à ce que MARTHE lui venait apporter, ne trouva plus dans sa présence que lassante contrainte. Et déjà ils se donnaient congé. Mais l'air s'emplit d'une si tiède douceur, la fraîcheur du vent souffla sur eux avec un charme si délicieux qu'ils furent presque en même temps honteux de leur injuste aveuglement. Alors il la prit par le bras et tous deux se sentirent légers d'être jeunes ensemble. Ils se réjouirent de la beauté du monde. Il lui dit son bonheur de l'avoir près de lui.

Eprouvant qu'ils venaient d'être ridicules, ils surent rire. Ils s'étaient d'un seul coup ressaisis.

CHAPITRE X

Tout ignorant pour ce qu'il maintenait, il reconnut à peine
 MARIE et se lui dit. Et qu'il eût encore rencontré d'abord une
 autre qu'il reconnaît. Si bien qu'il ne trouvait aucune
 figure capable de l'attacher.

Mais, ne songeant qu'elle fut avec d'autres dans les
 lieux ni une faiblesse qu'il ne soupçonnait pas, il l'entraîna
 sans la voir, dans la porte, par des sentiers impraticables -
 espéra à lui commander les choses qu'il aimait. Il s'ir-
 rita de l'y trouver indifférent. Alors, exaspéré de fatigue, elle
 se pinçait enfin avec une violence

Et comme elle se voyait de son côté à se complaire dans
 ces attitudes indolentes, comme la fatigue et la colère l'ont
 déshabillé de son caractère qu'elle en fut dévorée (quand elle
 avait tenté de se faire dévot qu'il la fit s'y reprendre)
 celui-ci, humilié, revint à son insu à ce que MARIE lui
 venait apporter, ne trouva plus dans sa présence que l'absence
 contrainte. Et déjà elle se demandait songé. Mais l'air s'empê-
 chait de lui si l'été de saur, la fatigue du vent soufflé sur eux
 avec un charme si délicieux qu'ils furent stupéfaits en même temps
 honteux de leur injuste aveuglement. Alors il se vit par la
 prise et tous deux se sentirent légers d'être tenus ensemble.
 Ils se réjouirent de la beauté du monde. Il lui dit son bonheur
 de l'avoir près de lui.

Éprouvant qu'elle venait d'être réveillée, ils eurent vite
 Ils s'étaient d'un seul coup ressaisis.

CHAPITRE XI

Si la réussite de leurs tentatives ne répondit pas toujours à la grandeur de leurs désirs, ils consentirent du moins à la trouver par des expédients. Ils se savaient dignes l'un de l'autre.

Tandis qu'ANDRE, toujours si jalousement solitaire, s'émerveillait d'avoir sans être gêné de la présence de MARTHE été touché du spectacle de la mer, et dans l'hôtel de la petite plage où il l'avait menée d'avoir enfin songé à mesurer sa résistance à un volet que le vent pressait contre son bras tendu, elle, de son côté, ne regrettait rien de ses belles heures auprès de lui. ANDRE l'avait guidée au milieu d'une ferveur sobre et passionnée où elle s'exaltait d'être de nouveau parvenue. Elle espérait encore tout ce que dans la nuit bal elle avait rêvé, l'écoutant alors ne se parler qu'à lui. Et elle soulignait la pauvreté de cette chambre où il vivait et où elle ne saurait vivre. Elle y cherchait la preuve superbe de sa force.

Mais quand ils se retrouvèrent le soir sur une plage voisine, qui était entre la campagne et la mer comme l'affleurement de la verte vallée, ANDRE regarda si éperdûment le paysage que MARTHE à son tour ne sentit plus auprès d'elle sa présence vivante. Tout son ancien passé, par la grâce involontaire d'ANDRE, reflua sur les heures de son passé récent et submergea jusqu'au souvenir de son présent amour. Ce fut au tour d'ANDRE de faire effort pour la ressaisir. Mais elle, quoique l'assurant bientôt de lui être revenue, restait si

Si la réussite de leurs tentatives ne répondait pas toujours à la grandeur de leurs désirs, ils consentaient du moins à la trouver par des excédents. Ils se savaient d'ailleurs l'un de l'autre.

Tandis qu'ANDRÉ, toujours si jalousement solitaire, s'efforçait d'avoir sans être gêné de la présence de MARTHE été touché de spectacle de la mer, et dans l'hôtel de la petite place où il l'avait menée d'avoir enfin songé à passer sa résistance à un volet que le vent pressait contre son bras tendu, elle, de son côté, ne permettait rien de ses belles heures passées de lui. ANDRÉ l'avait enfoncée au milieu d'une fervente copie et passionnée où elle s'était éprise de nouveau parvenue. Elle espérait encore tout ce que dans la nuit où elle avait rêvé, l'écoutant alors ne se parler qu'il lui est elle souffrait la pauvreté de cette chambre où il vivait et où elle ne savait vivre. Elle y cherchait la preuve superbe de sa force.

Mais quand ils se retrouvaient le soir sur une place voisine qui était entre la campagne et la mer comme l'affaiblissement de la verte vallée, ANDRÉ regardait et écoutait le langage que MARTHE à son tour ne sentait plus qu'elle en présence vivante. Tout son ancien passé, par la grâce involontaire d'ANDRÉ, retournait sur les heures de son passé récent et elle se sentait à nouveau soulevée de son présent pour. Ce fut au tour d'ANDRÉ de faire effort pour la rassurer. Mais elle, quoique l'assurant bientôt de lui être revenue, restait si

loin de lui qu'il ne lui semblait qu'une ombre errante dont elle n'avait plus de désir. Elle, enfin, s'apparaissait abstraite et comme ANDRE lui avait dit s'apparaître à lui-même; et il exerçait sur MARTHE une si vive action que son propre poison qu'il avait par cette femme expérimenté d'écarter il sentait grandir en elle son insidieux enchantement. Et ce charme lui semblait plus fatal et plus haïssable maintenant qu'impuissant à la retenir il pouvait contempler, hors de lui, son image. Repris en quelque sorte par sa propre pernicieuse influence rayonnée du dehors et qui l'envahissait de nouveau, il sentit lui échapper cette présence, ce corps sans vie auprès du sien; et toutes ses forces se tendant pour empêcher MARTHE de l'abandonner comme elle le désirait, il fut cette nuit là la plus belle nuit de leur amour. il connut alors la plénitude de la possession.

Quelle tension fervente ils se devaient atteindre, quelle
 quelque chose d'insaisissable.

MARTHE se laissait tout envahir.

Quand elle sentait dans le frain et qu'il lui donnait
 l'embrasse comme le soir qu'il l'avait découverte, et dans un
 baiser passionné il le sentait se faire.

Et ce fut lorsqu'elle sentit un déchirement de son
 être.

joint de lui qu'il ne lui semblait qu'une œuvre errante dont
 elle n'avait plus de destin. Elle, enfin, s'apercevait à peine
 et comme ANDRÉ lui avait dit s'adressant à lui-même; et il
 exerçait sur MARIE une si vive action que son propre poison
 qu'il avait par cette femme excité d'écarter il sentait croître
 en elle son indolence enchaînée. Et ce charme lui semblait
 plus fatal et plus irrésistible maintenant qu'impression à la re-
 tenir il pouvait contempler, hors de lui, son image. Repris en
 quelque sorte par sa propre personnalité influence revenue du
 dehors et qui l'envahissait de nouveau. Il sentit lui donner
 cette présence, ce corps sans vie auprès de sien; et toutes ses
 forces se tendant pour empêcher MARIE de l'abandonner comme elle
 le désirait, il fut cette nuit la plus belle nuit de leur
 amour. Il connut alors la plénitude de la possession.

Le lendemain était jour de son départ. Ils reprirent un chemin déjà parcouru sous la pluie. La terre cette fois était apaisée dans le jeune matin. Sur la route qui leur semblait courte ils parlaient de leur prochaine séparation avec aisance

Ils subissaient encore leurs servitudes. Ils refusaient pas superstition de rien projeter.

Toute la journée s'ouvrait devant eux. Et ils goûtèrent à la douce paix dans la communion de midi.

Si nonchalante^a la joie d'ANDRE n'avait pu sans MARTHE se révéler à soi-même ni déferler dans sa propre conscience. Alors quand ils rentrèrent, retrouvant le secret de leurs caresses, ils comprirent, pour garder à leur amour son intensité, à quelle tension fervente ils se devaient astreindre, à quelle discipline s'exercer.

MARTHE le laissa tout sanglotant.

Quand elle monta dans le train et qu'il dut la quitter il l'embrassa comme le soir qu'il l'avait découverte, et dans un baiser passionné il la nommait sa femme.

Et ce fut lorsqu'elle partit un déchirement de tout son être.

Le lendemain était jour de non départ. Ils revinrent
 un chemin déjà parcouru sous la pluie. La terre cette fois
 était apaisée dans la tenue matin. Sur la route qui leur
 semblait courte ils parlaient de leur prochaine séparation
 avec sérénité.

Ils avaient ni encore leurs servitudes. Ils refusaient
 pas explication de rien proposer.

Toute la journée s'écoula devant eux. Et ils continuèrent
 à la douce paix dans la communion de nuit.

Et nonobstant la joie d'AMÉLIE n'avait pu sans MARTIN se
 révéler à son cœur ni s'élever dans sa propre conscience. Alors
 dans les replis de son cœur, retrouvant le secret de leurs conversations,
 ils comprirent, pour l'un à l'autre, leur amour en intensité. À
 quelle tension fervente ils se devaient atteindre, à quelle
 stabilité s'élever.

MARTIN le laisse tout abandonnant.

Quand elle monta dans le train et qu'il dut la quitter il
 l'embrassa comme le vent qui l'avait découverte, et dans un
 baiser passionné il la nomma sa femme.

Et ce fut lorsqu'elle partit en dépitement de leur son
 être.

CHAPITRE XIII

Mais bientôt il ne savait plus s'il l'avait aimée ni s'il désirait autre chose que retrouver par elle la joie qu'elle lui avait dévoilée, que seule elle était capable de lui rendre; c'est-à-dire s'il aimait autre chose en elle que le guide qu'elle lui pouvait être.

Il ne savait pas non plus s'il craignait davantage d'être oublié d'elle ou de l'oublier et si cette sorte de foudroiement signifiait sa vanité ou sa naissante tendresse. Il souffrait d'un démembrement et pourtant de l'angoisse d'être avaricieux dans le don de lui-même. Rebelle à ces grands éclats dont il avait l'idée, il restait interdit de s'être approché des sources inconnues. Et il s'étonnait de se voir, comme figé, dans une contemplation lointaine du bonheur qui, venant de le fuir, déjà ne lui laissait plus que la fumée d'un rêve.

CHAPITRE XIII

Mais bientôt il ne savait plus s'il l'avait aimée ni s'il
 désirait autre chose que retrouver par elle la joie qu'elle lui
 avait dévolue, que seule elle était capable de lui rendre; et
 à dire s'il aimait autre chose ou elle ou la joie qu'elle lui
 pouvait être.

Il ne savait pas non plus s'il traitait davantage d'être
 empli d'elle ou de l'oublier et de cette sorte de roulement
 signifiait sa venue ou sa naissance tardive. Il souffrait d'un
 équilibre et pourtant de l'absence d'être équilibré dans la
 bon de lui-même. Quelle à ces contradictions dont il avait l'âme,
 il restait interdit de s'être approché des sources inconnues. Et
 il s'étonnait de se voir, comme tige, dans une contemplation
 lointaine du bonheur qui, venant de la terre, déjà ne lui lais-
 sait plus que la trace d'un rêve.

Sans le moyen, il souffrit avec d'une impudour de l'absence
 de sa chambre. Mais en attendant l'absence qu'il y avait
 si elle en avait eue une par son absence n'aurait pu s'arrêter
 effet, d'en bénéficier aussi au lieu de l'absence. Et l'absence
 tout d'abord attende par le moyen de son absence de
 sa solitude, s'arrêterait l'absence de tout ce qu'il avait
 jusqu'alors **A B S E N C E**

D'autant que dans les circonstances, même de
 cette dernière fois.

Plus quelqu'un s'efforce pour conserver
 un être, plus il a de vertu; plus une
 chose agit, plus elle est parfaite

Mais en attendant l'absence, il souffrit avec d'une impudour de l'absence
 de sa chambre. Mais en attendant l'absence qu'il y avait
 si elle en avait eue une par son absence n'aurait pu s'arrêter
 effet, d'en bénéficier aussi au lieu de l'absence. Et l'absence
 tout d'abord attende par le moyen de son absence de
 sa solitude, s'arrêterait l'absence de tout ce qu'il avait
 jusqu'alors

Mais en attendant l'absence, il souffrit avec d'une impudour de l'absence
 de sa chambre. Mais en attendant l'absence qu'il y avait
 si elle en avait eue une par son absence n'aurait pu s'arrêter
 effet, d'en bénéficier aussi au lieu de l'absence. Et l'absence
 tout d'abord attende par le moyen de son absence de
 sa solitude, s'arrêterait l'absence de tout ce qu'il avait
 jusqu'alors

ABSENCE

Plus qu'un, on s'efforce pour conserver
un être, plus il a de vertu; plus une
chose agit, plus elle est perdue

Seul de nouveau, il souffrit comme d'une impudeur du dénûment de sa chambre. MARTHE en découvrant l'existence qu'il y menait si elle en avait marqué son admiration n'avait pu s'empêcher, en effet, d'en témoigner aussi un éloignement surpris. Et l'attention d'ANDRE attirée pour la première fois sur l'étrangeté de sa solitude, s'exagérait l'importance de tout ce qu'il avait jusqu'alors négligé.

D'autant que nulle voix ne retentissait plus, meuble de cette chambre vide.

MARTHE avait approfondi, en la précisant, une si effroyable pauvreté. Elle le lui avait tout de même, et par sa seule présence provisoirement dissimulée. Maintenant tout convergeait à la mettre en valeur. Et ce n'était plus du départ de son amie que s'affligeait ANDRE; mais de ce qu'avec un certain retard il lui dévoilait. Les scrupules de conscience s'ajoutaient à sa tristesse. Il était impatient de rejeter un bonheur qu'il craignait n'avoir dû qu'à l'insuffisante exigence de ses besoins.

Rien ne lui était douloureux comme la honte de s'être contenté d'un équilibre si facile. Désespéré de la faiblesse de ses vœux il s'était laissé manœuvrer par les circonstances, trop aveugle pour simplement songer à leur résister. Ce monde de douceur, de nonchalance et d'amour, le plus inaccessible à ses goûts, n'en avait-il donc été si longtemps exclus que par sa propre impuissance à s'y maintenir? Dans l'inquiétude du bonheur qui l'avait envahi ni il ne cultivait l'inquiétude ni il ne croyait rechercher le bonheur. C'était sa force qu'il voulait éprouver pour

Seul de nouveau, il souffrit comme d'une impulsion du dément
 de sa chambre. MARTHE en détournant l'existence qu'il y avait
 et elle en avait marqué son admiration n'avait pu s'empêcher, en
 effet, d'en témoigner aussi un étonnement surpris. Et l'atten-
 tion d'ARRÉE s'était posée sur la première fois sur l'étonnement de
 sa sollicite, s'exclamant l'importance de tout ce qu'il avait
 jusqu'alors négligé.

D'autant que mille voix ne retentissaient plus, tandis de
 cette obscure vie.

MARTHE avait songé, en le pressant, que si elle pouvait
 pénétrer, elle le lui avait tout dit, et par sa seule présence
 provoquait étonnement. Cependant tout convergait à la mé-
 tre en valeur. Et ce n'était plus le début de son amie que n'at-
 tisait ARRÉE; mais de ce moyen un certain retard il lui dé-
 voltait. Les premières de connaissance s'attachent à sa tristesse
 il était impatient de rejeter un bonheur qu'il craignait n'avoir
 de qu'à l'insupportable existence de ses parents.

Rien ne lui était devenu comme la pente de s'être contenté
 d'un équilibre et facile. Désormais de la tristesse de ses vœux
 il n'était laissé manœuvrer par les circonstances, trop souvent
 pour simplement songer à leur réaliser. Ce monde de bonheur de
 nonchalance et d'amour, le plus inaccessible à ses côtés, n'en
 avait-il donc été et longtemps exclu par sa propre impu-
 sance à s'y maintenir? Dans l'insécurité du bonheur qui l'avait
 envahi ni il ne cultivait l'indifférence ni il ne croyait recher-
 cher le bonheur. C'était sa force qu'il voulait élever pour

pouvoir enfin se diriger soi-même. Il ne séparait pas son infidélité de l'aveuglement qui, l'avait fait se plaire à voir tant d'apparence par d'autres remplacées.

Ainsi le simple passage dans sa vie d'une femme, qu'il avait aimée mais péniblement désirée, lui montrait tout le bonheur de sa jeunesse humiliante duperie dont il se détournait avec horreur.

Le portrait de MARTHE au mur figurait la raison de ses remords. Assis à sa table il la regardait, et déjà ne la reconnaissait plus. Et il se demandait si comme tant de biens qu'il n'avait su retenir il allait la laisser s'échapper, ne conservant de son aventure avec elle que le dégoût de sa solitude mais non pas l'occasion d'en sortir. Il voulut lui écrire. Quelle distance déjà l'en séparait ! Alors un travail spontané, confondant le désespoir de son détachement, la honte de ne pouvoir y remédier et la conscience de ne plus discerner l'image de son ami, fit cette image se préciser. Si bien qu'ANDRE n'étant pas d'abord parvenu à démêler l'objet de sa méditation, le visage disparu peu à peu se dessina dans l'attention qu'il se prêtait pour se rassembler. Il avait commencé d'écrire " Depuis votre départ je n'ai de goût pour rien, je ne sens même pas le regret de vous " Mais l'évoquant enfin, il lui criait de loin " Ne m'abandonnez pas ".

Il mesurait la détresse de sa vie à l'impuissance de sa fidélité.

Puis sans savoir que c'était pour se détourner du triste spectacle qu'il s'effrait à lui-même, il se persuada de devoir à son tour la soutenir. Si faible, il la conviait à vaincre en elle le goût des changements. Jamais lasse de combats ne s'écartait elle pas comme lui, du repos de toute possession ? Ils étaient

pourvoir enfin se direxer soi-même. Il ne cessait pas son intérêt
de l'éventuellement qui l'avait fait se plaire à voir tant d'opérations
par d'autres personnes.
Ainsi le simple passage dans sa vie d'une femme, qu'il avait ai-
mée mais péniblement désirée, lui montrait tout le bonheur de sa
jeunesse puérile dont il se détournait avec horreur.
Le portrait de MARTHE au mur figurait la raison de ses remords.
Assis à sa table il la regardait, et déjà ne la reconnaissait plus.
Et il se demandait si comme tant de biens qu'il n'avait pu retenir
il allait la laisser s'échapper, ne conservant de son avenir avec
elle que le dégoût de sa soif de sa soif de sa soif de sa soif de sa soif
tir. Il voulait lui écrire. Quelle distance déjà l'en séparait ! Alors
un travail accablant, confondant le désespoir de son détachement, la
honte de ne pouvoir y remédier et la conscience de ce qu'il avait
l'image de son ami, fit cette image se préciser. Si bien qu'ALBERT
n'étant pas d'abord parvenu à établir l'objet de sa méditation, le
visage disparu peu à peu de ses yeux dans l'attention qu'il se créait
pour se rassembler. Il avait commencé à écrire " Depuis votre dé-
part je n'ai de côté pour rien, je ne sens même pas le regret de
vous " mais l'événement enfin, il lui avait fait de loin " Ne m'aban-
don-
nez pas "
Il mesurait la distance de sa vie à l'impulsion de sa
fidélité.
Plus sans savoir que c'était pour se détacher du triste
spectacle qu'il s'était à lui-même, il se regarda de devoir
à son tour la contenir. Si faible, il la couvrait à vaincre en
elle le coût des changements. Jamais l'aise de combats ne s'élevait
elle pas comme lui, du reste de toute possession ? Il était

autant l'un que l'autre bien que diversement détachés. Attentif à entretenir pour tous deux les faibles vibrations de ses souvenirs, ardent à donner un sens favorable aux moindres mouvements de sa pensée il s'accrochait à leur image, toujours sur le point de sombrer avec elle. Et si, dans les premiers temps, leur scrupuleuse correspondance allait être indifférente et terne, par un inconscient effort de sa volonté il parvint à des règles qui lui offrirent enfin comme d'intermittents éclairs.

" Tout chante sans compter, tout brûle sans regret " lui disait-il; et l'invitant à de nouveaux départs il s'entraînait au désir.

Mais un jour qu'il allait répondre à la froideur de son amie par une froideur égale, traçant le " ^{mot} exercices " ^{à mot}, lui proposa soudain ce qu'il cherchait depuis longtemps.

" Au milieu des pâles souvenirs, mes désirs les plus vifs par instants apparaissent. Ne pourrai-je jamais me les rappeler pour les maintenir malgré tout ? Tandis que, jusqu'aujourd'hui, ne me plaisait que la rapide succession des formes, je sais que ce qu'efface la vie parfois importe plus que ce qu'elle offre et qu'il faut résister aux séductions de l'infidélité quand même elles sembleraient plus belles que les mobiles de notre résistance. C'est nous, inconstants, qui nous trompons contre notre nécessité profonde ".

Tout, naguère, le tentait en effet, et tout le laissait aussitôt. Eprouvant la vanité d'une existence vouée aux plaisirs inconséquents il voulait faire dominer maintenant le choix que dans une heure lucide et passionnée il avait fait du plus précieux des biens. Et quand il ajoutait " il faut vouloir contre soi " que lui importait par quels moyens, pourvu qu'ils fussent efficaces

tant l'un que l'autre bien que diversément détachés. Attendant
à entretenir pour tous deux les faibles vibrations de ses cor-
nues, et dont à donner un sens favorable aux moindres mouvements
de sa pensée il s'attachait à leur image, tantôt sur le point
de sombrer avec elle. Et si, dans les premiers temps, leur sa-
lutation correspondait à l'âme indifférente et ferme, par un
inconscient effort de sa volonté il parvint à des règles qui lui
offraient enfin comme d'intéressants délices.

" Tout change sans compter, tout brûle sans regret " lui
disait-il; et l'invitant à de nouveaux départis il s'entraînait
au désir.

Mais un jour qu'il allait répondre à la prière de son amie
par une réponse égale, traçant le " exorcisme " lui proposa
quelque chose qu'il cherchait depuis longtemps.

" Au milieu des pâles convulsions, des débris des plus vils par
instants se débattaient. Ne pourrais-tu jamais me les rappeler pour
les maintenir malgré tout ? Tandis que, dans l'obscurité, ne me
plaisait que la rapide succession des formes, je sais que ce
n'est pas la vie réelle importe plus que ce qu'elle offre et qu'
il faut résister aux séductions de l'indifférence quand même elles
semblaient plus belles que les mobiles de notre résistance.
C'est nous, inconstants, qui nous trompons contre notre nécessité
profonde ".

Tout, malgré, le tentait en effet, et tout le laissait sans
être. Élevaient la vanité d'une existence vaine aux plaisirs fugaces
qu'ils il voulait faire donner maintenant le choix que dans une
heure lucide et passionnée il avait fait " plus vils que les plus
Et quand il s'écriait " il faut vouloir contre soi " une loi impor-
tant par quels moyens, pour qu'ils fussent efficaces

Mais il choisissait, afin de sauver son amour, de vivre avec diffi-
 culté que parce que d'abord c'était pour se sauver qu'il avait choisi
 de sauver son amour. Comment dans les situations d'ANDRÉ COURTESIEN-ON
 lors d'écarter artificiellement les efforts d'une patience volontaire, plus en-
 sentielle aux êtres que la spontanéité toute de surface qui, d'habitude
 les fait agir.

CHAPITRE II

Il avait crû trop tôt sentir la terre sous ses pieds. Et dans tous les jours qui suivirent sa découverte des bienfaits d'une discipline plus rien déjà ne la soutenait. Ses lettres restaient vides. Il laissait s'y étaler son indifférence. Même ayant reçu d'elle un aveu de lassitude, il s'était empressé de terminer leur fatigante poursuite. Puis, rongé de scrupules, inquiet d'avoir pris prétexte pour se justifier sa faiblesse du détachement de son amie, il se mortifia devant elle " : Si je sais qu'ici j'étais heureux de votre présence vos tristes lettres font que je comprends plus pourquoi. Vous m'avez dit : " Je voudrais vous oublier sans appel " Imaginez ces mots, que je sens aujourd'hui tout chargés de tendresse, tombant brutalement dans ce coeur de barbare à peine dégagé de sa sauvagerie. Après avoir éprouvé la douceur toute neuve de l'amour j'ai senti, de nouveau, à avoir besoin d'aucun être pour vivre dans l'exaltation. Quelle aridité me regagne je ne parviens plus aux motifs qui m'incitaient, naguère, irrésistiblement à nous vaincre tous les deux. Je ne comprends plus même votre affection quand vous me l'assurez reconquise. Et je crains en lisant vos réponses, à cause du long temps des courriers et de ma promptitude à me devenir étranger que vous n'avez aimé de moi que tel être, par un autre déjà remplacé. Je ressens cette inévitable discordance entre nous comme un mensonge de ma part. Mais, quand je suis au bord de vous, que je partage enfin votre pensée, c'est d'un entraînement verbal que je m'effraie presque tremblant d'avoir (pour que vous fussiez émue, m'émouvant moi-même) dépassé l'exactitude de mes sentiments. Je redoute de n'être qu'une créature artificielle où tout est possible selon le chant des mots, puis quand tout s'éteint je m'étonne de moi je doute si j'existe. Ne

CHAPITRE II

Il avait été trop tôt sentir la terre sous ses pieds. Et dans
tous les jours qui suivirent se découvrirent des bienfaits à une
discipline plus rigide de la coutume. Ses lettres restaient
vagues. Il laissait à l'élève son indifférence. Même avant que
d'être un avec de l'écriture, il s'était efforcé de terminer leur
félicité par une lettre, toute de courtoisie, plutôt d'avoir une
présence pour se justifier sa négligence de dévouement de son côté.
Il se mortifia devant elle : " Si je n'ai eu l'air de l'élève de
votre présence vos lettres font que je comprends plus de
quel. Vous m'avez dit : " Je voudrais vous parler sans avoir l'air
de ces mots, que le sens est tout autre de l'écriture, tout
tant brutalement dans ce monde de l'élève à l'élève de sa
vieillesse. Alors avoir épuisé la langue pour avoir de l'élève à l'élève
genti, de nouveau, à avoir besoin d'élève pour vivre dans l'élève
tation. Quelle attitude me venant de ne servir plus aux lettres et
m'installent, toujours, irrésistiblement à nous vaincre tous les deux.
Je ne comprends plus votre attention quand vous me l'avez
reconnue. Et je suis en l'air de l'élève, à cause de long temps
des courriers et de sa propension à ne devenir écrivain que vous
n'avez aimé de moi tel être, par un autre de la rédaction. Je ras-
semble cette inviolable d'écriture entre nous comme un message de sa
part. Mais, quand je suis au bord de vous, que la parole est en votre
pensée, c'est d'un entraînement verbal que je m'efforce de
transmettre d'avoir (pour que vous sachiez être, m'écrivant moi-même)
donnée l'exactitude de mes sentiments. Je redoute de n'être qu'une
écriture artificielle et tout est possible selon le chant des mots.
Mais quand tout s'éteint je m'attache à l'élève et à l'élève. Ne

me trouvez vous pas bien indigne de vous ? "

Pleins de contradictions il ne souffrait que de son hypocrisie dans le temps qu'il en imaginait la vertu salutaire. Mais MARTHE était trop joueuse pour lui garder rancune de n'avoir protesté qu'en se démettant de leur jeu, puisqu'il y revenait.

D'ailleurs, rien ne la rebutait, ni la froideur d'ANDRE, ni sa tendresse souvent affectée, ni son application à l'amour. Elle était dans un certain sens, tellement pareille à lui, si prompte à l'oubli, si prête à ne pas reconnaître l'objet de ses souvenirs que tous les efforts qu'il faisait pour garder vivace sa chancelante ferveur elle s'y prêtait croyant y collaborer pour la plus grande part. A la fois coquette et désireuse des combats il lui plaisait de voir pour elle se dépenser tant de force. Et c'était pour mieux entraîner ANDRE qu'elle variait la nature des épreuves, que, sans qu'il s'en doutât, elle lui faisait subir. Cependant, acharné à sa discipline, il avait repris les exercices qui servaient à ses désirs de refuge contre l'hostilité du monde et leur faible constance.

Un jour elle lui envoya une photographie des montagnes où elle avait vécu quelques années plus tôt. Il la remercia dans ces termes : "

" Je ranime l'objet de vos émotions. A vous sentir touchée je
 " me sens remué à mon tour. Je vous aime, dans les formes du monde que
 " vous avez aimées. Ainsi restez vous près de moi qui n'ai su vous
 " regarder assez, ~~innégalement~~ non par cette apparence illusoire qui n'est
 " que mensonge de l'insaisissable, mais par celle, comme abstraite, de
 " votre joie vivante. Vous avez trouvé le secret de durer dans ce cœur

ne trouvez vous pas bien indigne de vous ? "

Pleine de contradictions il ne souffrait pas de son hypocrisie dans le temps qu'il en faisait la vertu sainte. Mais MARTHE était trop jeune pour lui garder rancune de n'avoir protesté qu'en se dé-
rochant de leur jeu, quand il y revenait.

D'ailleurs, rien ne la rebutait, ni le froissement d'AMOR, ni sa tendresse souvent affectée, ni son application à l'étude. Elle était dans un certain sens, tellement venue à lui, si proche à l'oubli, si prête à ne pas reconnaître l'objet de ses souvenirs que tous les efforts qu'il faisait pour garder vivace un souvenir de son être elle s'y prêtait croyant y collaborer pour la plus grande part. A la fois coquette et débauchée ses regards et son langage se donnaient à elle se dépenser tout de force. Et c'était pour elle un plaisir d'être venue à la nature des choses, que, sans qu'il s'en doutât, elle lui faisait subir. Cependant, attaché à sa destinée, il avait repris les exercices qui servaient à ses besoins de refus contre l'hostilité du monde et leur faible constance.

Un jour elle lui envoya une photographie des montagnes où elle avait vécu quelques années plus tôt. Il la remercia dans ces termes : "

" Je ramène l'objet de vos émotions. A vous sentir touchée je me sens ramené à mon tour. Je vous aime, dans les termes du monde que vous avez aimés. Ainsi restez vous près de moi qui n'ai eu vous regarder avec, étonnement non par cette ignorance d'histoire qui n'est que mensonge de l'insaisissable, mais par celle, comme abstrait, de votre joie vivante. Vous avez trouvé le secret de l'être dans ce secret

" ce coeur où ne subsiste d'une émotion, que son essence ".

Il n'était pas encore au point.

Mais si elle influait ainsi parfois sur l'aiguillage de ses désirs celui-ci lui échappait presque toujours. Et ANDRE ^{ne} subissait guère, dans ces variations incessantes, que l'effet tantôt de sa propre volonté et tantôt de la force de son détachement. Si bien (sans que l'action de MARTHE fut intervenue) - qu'une de ses lettres ayant ainsi fini " Je ne viens qu'en passant vous dire que je vous aime " - dans la suivante, le lendemain, où le soit même, il développait ce thème " J'ai fait l'amour avec violence - J'avais des désirs à me gonfler la bouche, et rien pour ranimer le simple souvenir de vous ".

Ses deux excessives tendances ne cessaient pas de s'affronter. Il était d'une sincérité méticuleuse et continue, la plus funeste de toutes à toutes les sortes de sentiments.

" ce coeur de ne subsiste d'une émotion, que son essence "

Il n'était pas encore en point.

Mais si elle influait ainsi parfois sur l'activité de ses sens
ceux-ci lui échappaient presque toujours. Et ANDRÉ subissait dans
ces variations incessantes, que l'effet tantôt de sa propre volonté et
tantôt de la force de son détachement. Et bien (sans que l'action de
MARTHE fut intervenue) - qu'une de ses lettres avait ainsi fini " de
ne venir qu'en passant vous dire que je vous aime " - dans la suivante,
le lendemain, on le voit même, il développait ce thème " j'ai fait l'a-
mour avec violence - j'ai vu des choses à me gonfler la bouche, et rien
pour ranimer le simple souvenir de vous "

Les deux excès de tendresse se cessant pas de s'affronter
Il était d'une alacrité métrique et continue, la plus constante de
toutes à toutes les sortes de sentiments.

CHAPITRE III

Mal préparé à mentir par une jeunesse qui n'avait rien eu à cacher de ses actes, accoutumé, par contre, à s'appropriier les sentiments qu'on lui suggérait, comment n'aurait-il pas offert à son imagination des raisons de partir à la dérive ? Aucun but ne le sollicitait d'une manière définitive il n'était que trop enclin à s'exagérer l'importance de ses moindres gestes jusqu'à ce que d'autres eussent concentré sur eux toute son attention. Et cette attitude vis-à-vis de lui-même, neutralisent ses plus fortes prescriptions, le faisait envoyer à son amie des lettres comme celle-ci qu'il aurait, semble-t-il bien mieux fait de déchirer.

" J'étais hier au Théâtre du faubourg, je ne voyais avec
 " un émoi singulier que la salle pleine de corps et d'agitation.
 " Au coeur de cet hiver dans l'air adouci ah quel jour de printemps
 " s'est glissé. Tout m'arrache à moi-même ! Tout me pousse à m'é-
 " vader ! D'où vient qu'en portant votre image à mes lèvres j'ai
 " senti la douleur m'envahir ? Nous ne cherchons notre bonheur qu'à
 " portée de nos âmes; et tout cependant nous échappe. Ainsi en ce
 " moment je vous écris cette lettre et rien de vous ne s'offre à
 " moi sinon quelques paroles où vous m'aviez dépeint la joie de
 " deux enfants ardents à se toucher. Vous me montriez alors la
 " joie des chairs attirées. Et je ne puis rien vous dire de plus
 " reconnaissant de plus désespéré. Car c'est le goût de la possession
 " vivante, cet émoi d'une réalité qui n'est pas abstraite, que vous
 " avez approfondi en moi. Mais aussi que cela m'éloigne de vous.
 " Je songe à l'exigence de ne nous perdre pas. Et dans les profon-
 " deurs que me cachent les jeux de lumière vous n'êtes hélas qu'une

CHAPITRE III

Mais préparé à mentir par une jeunesse qui n'avait rien en elle
 caché de ses actes, accablée, par contre, à s'écouter les
 sentiments qu'on lui exprimait, comment n'aurait-il pas offert à
 son imagination des raisons de croire à la dérive ? Aucun but ne
 le sollicitait à une manière définitive. Il était dans trop d'égarement
 à s'exercer l'importance de ses pensées, trop d'égarement à ce que
 d'autres eussent concentré sur eux toute son attention. Et cette
 attitude vis-à-vis de lui-même, neutralisant ses vives forces orga-
 niques, le laissait enlever à son mal de lettres comme celle-ci
 qu'il avait, semblerait-il, bien mieux fait de déchirer.

" L'état d'esprit au moment de l'écriture, je ne voulais avec
 " un quel singulier que la belle lettre de cœur et d'attention.
 " Au cœur de cet être dans l'air absolu et quel jour de printemps
 " s'est allié, tout étrange à moi-même, tout me penché à moi-
 " vager ! D'où vient ce portrait, votre visage à mes lèvres ?
 " senti la douleur à l'écouter ? Pour ne connaître que votre bonheur qu'à
 " portée de nos âmes, et tout cependant nous séparant. Ainsi en ce
 " moment je vous écris cette lettre et rien de vous ne s'effrite à
 " moi sinon quelques paroles de votre main, depuis la joie de
 " deux enfants ardents à se toucher. Vous me montriez alors la
 " joie des chairs attirées. Et je ne puis rien vous dire de plus
 " reconnaissant de plus désespéré. Car c'est le cœur de la possession
 " vivante, cet émoi d'une réalité qui n'est pas éphémère, que vous
 " avez éprouvé en moi. Mais aussi que cela m'a dit de vous.
 " Je songe à l'exigence de ne nous perdre pas. Et dans les profon-
 " deurs que me cachent les yeux de lumière vous n'êtes hélas qu'une

" obscure et déjà morte image. "

Puis il se reprenait suivant l'étrange courbe des températures de son âme.

rien de plus qu'un passant. Désireux d'agir, croyant n'y pouvoir par-
tir que par un déplacement matériel, heureux à l'idée de retrouver sa
sa stabilité, il se désolait dans un malaise sans issue. Et c'est
pourquoi les lettres où il peignait sa faiblesse à ses parents, les
secrètes et vifs instincts le poussaient à les écrire ; par là il se sen-
tait fortifié et ses résolutions énergiques s'élevaient dans l'air
au contraire, pour les fortifier. Elles s'abaissaient et s'élevaient
suspendues, grâce à elles il cherchait, et il sentait que dans le moment
une action que son âme lui avait en lui, et il attendait par un
bonheur pour l'avenir de bonheur, comme il se sentait à son
équilibre, et c'est là que se produisait le malheur, et c'est là
qu'il sentait aussi vers son bonheur qui était au-dessus de sa portée
difficile. Alors se dévoila, sinon le secret de ses pensées, la source
de son salut. Et combien avait-il été étonné de voir ces éton-
nements, d'insolence ?

Il savait enfin que l'action ne se faisait qu'à rebours des
obstacles qu'elle faisait. Et le détachement qui ne pouvait que
s'éloigner de lui l'objet de son amour lui permit d'être l'obstacle
digne de ses efforts. admirable travail ! Il avait senti qu'il se
forçait à se vaincre par un tel acte de conscience, pour servir de lui,
se délivrer de son lâcheté. Maintenant il avait cette liberté qui
lui servait une raison d'être.

Les jours suivants il se sentait plus libre et se sentait de son
désespoir et de sa vaillance ; il n'avait pu combattre aussi par son
travail l'homme que se disait-il de lui-même. L'homme seul
travaillait, et il se sentait en soi-même, travaillé le soir, en attendant

" observe et déjà morte morte "

-mais il se trouvait au sein d'une courbe des lam-

peaux de son âme.

CHAPITRE I V

Son travail l'attachait à cette ville où il n'était cependant rien de plus qu'un passant. Désireux d'agir, croyant n'y pouvoir parvenir que par un déplacement matériel, peureux à l'idée de manquer de sa stabilité, il se désolait dans un malaise sans issue. Et c'est pourquoi les lettres où il peignait sa faiblesse à se résister, un secret et sûr instinct le poussait à les écrire ; car si elles semblent funestes à ses résolutions amoureuses elles étaient bien faites au contraire, pour les fortifier. Elles détournaient le courant de sa pensée ; grâce à elles il cherchait, ailleurs que dans le mouvement, une action que peu à peu il situa en lui. S'il n'aspirait pas au bonheur pour l'amour du bonheur, comme tout être il tardait à son équilibre, c'est-à-dire à se confirmer en se réalisant. En somme il tendait aussi vers son honneur qui était le désir de sa parfaite plénitude. Alors se dévoile, sinon le secret de ses démarches, le moyen de son salut. Et combien avait-ce exigé d'efforts hasardeux de tâtonnements, d'indécision ?

Il savait enfin que l'action ne consistait qu'à réduire des obstacles où qu'ils fussent. Et le détachement qui ne cessait pas d'éloigner de lui l'objet de ses efforts lui parut être l'obstacle digne de ses efforts. Admirable transfert ! Il avait crû qu'il se forçait à se vaincre par souci de conscience, pour sortir de lui, se délivrer de sa lâcheté. Maintenant il aimait cette lâcheté qui lui devenait une raison d'agir.

Ici se marque bien la confusion première de sa honte de son désespoir et de sa volonté ; il n'aurait pu combattre aussi passionnément l'invasion de l'oubli et l'image de son amour l'avait seul soutenu, et si ne l'avait, en outre, fortifié le désir, en donnant

CHAPITRE I V

Son travail l'attachait à cette ville où il n'était cependant rien de plus qu'un passant. Désireux d'être, croyant n'y pouvoir voir n'ir que par un déplacement matériel, penché à l'idée de changer de sa stabilité, il a décollé dans un malaise sans issue. Et c'est pourquoi les lettres où il peignait sa tristesse à se résigner, un secret et sûr instinct le poussait à les écrire, car si elles sont pleines d'émotions à ses résolutions exécutées elles étaient bien faites au contraire, pour les fortifier. Elles démontrent le courant de ses pensées; elles à elles il cherchait, à l'instar de tout le mouvement une action que pas à pas il obtenait. Et il n'aurait pas pu bonheur pour l'avenir en dehors, comme tout ce qui tendait à son équilibre, n'est-ce pas à se contenter de sa situation. En somme il tendait aussi vers son bonheur qui était le but de sa véritable vie. Alors se dévot, et non le secret de son bonheur. Le moyen de son salut. Et combien avait-il aimé à offrir à ses proches de fêtes nements, d'indulgences ?

Il avait enfin que l'action ne consistait qu'à réduire les obstacles en partie triomphant. Et le détachement qui ne cessait pas d'éloigner de lui l'objet de ses efforts fut pour être l'obstacle signe de ses efforts. Admettant tout cela ! Il avait été qu'il se forçait à se vaincre par tout de conscience, pour sortir de lui, se délivrer de sa lâcheté. Maintenant il attendait cette lâcheté qui lui devenait une raison d'être.

Et se marqua bien la certitude qu'il avait de sa honte de son désespoir et de sa volonté; il n'aurait pu combattre aussi passionnément l'invasion de l'oubli et l'absence de son amour l'avait seul soutenu, et si ne l'avait, en outre, fortifié le désir, en comment

sa vie, de l'élargir enfin. Le but d'abord proposé n'était donc plus, n'avait jamais été son but véritable. Celui-ci n'étant que l'action qui seule pouvait le rendre heureux, manquant seule à l'idée de sa plénitude. Il s'était engagé dans le chemin de ce seul bonheur, dont il refusait de s'avouer qu'il avait le plus léger souci, quand il en était justement décoré. Et il voyait maintenant, devant lui, à portée de sa main, cet obstacle à réduire; mais que de remous encore ! Et ses inflexions amoureuses savait-il lui-même, si elles étaient pour MARTHE ou pour le bonheur entrevu ? Comme la cause du mouvement n'est souvent que le mouvement lui-même, souvent la tendresse d'ANDRE ne fonctionnait que par l'effet d'un désir étranger à l'amour qu'elle portait avec elle et qui la supportait.

Du moins refusait-il surtout de se reposer et d'attendre, peu à peu. Car il se prenait à son jeu. Et n'est-ce pas à l'instar de ce qu'il avait désiré de s'y prendre. Mais aucun de ses actes n'était gratuit, je veux dire qu'un idéal les provoquait toujours. Ses efforts ne le satisfaisaient point. Il se voyait à souhaiter de vivre auprès de MARTHE une vie légère, heureuse, de se réjouir avec elle en un secret et continu accord. Et, parfois, il sentait, rampant d'une référence, tant de minutes de deux ans, de promesses tendues pour se réaliser; parfois, au contraire, son amour lui paraissait si frêle, si fragile, les supports de sa fidélité qu'il espérait de tourner la dernière exigence de sa discipline amoureuse tout en demandant à ses réserves les espérances d'un amour plus compréhensif et d'une fidélité plus attentive. Mais comment se le pouvait-elle à y croire.

sa vie, de l'éclaircir enfin. Le but d'abord proposé n'était donc plus,
 n'avait jamais été son but véritable. Celui-ci n'était que l'occasion
 qui seule pouvait le rendre heureux, maintenant venue à l'issue de sa
 glorieuse. Il s'était engagé dans le chemin de sa seule gloire, son
 il refusait de s'avouer qu'il avait le plus léger regret, quand il en
 était testement de son. Et il voyait maintenant, devant lui, à portée
 de sa main, est capable à réparer; mais que de temps encore ! Et ses
 inflexions amères savaient-elles lui-même, si elles étaient pour lui-même
 ou pour la pensée entière ? Comme la cause du mouvement n'est souvent
 que le mouvement lui-même, souvent la tendance à l'AMER ne fonctionnait
 que par l'effet d'un désir étranger à l'AMER qu'elle portait avec elle
 et qui la supportait.

Du moins restait-il surtout de se reconstruire et d'attendre.

CHAPITRE V

" Enfin me voici rendu à la ferveur de vous exiger de nouveau, de vous appartenir. Toute la soirée je me suis promené plein d'une lumière que je reconnaissais. Je comprenais pourquoi vous m'aviez échappée, je touchais le fond de ma détresse. Une raison souveraine doit régner sur le charme innombrable des accidents. Ce n'est qu'à force de se refuser que l'on parvient à se donner. Dois-je attacher à votre ancienne et déplorable lettre la raison de ma longue froideur ? Vous m'aviez lassé d'une recherche trop neuve - son maléfice veillait sur moi ".

Il trouvait des accents passionnés qui le transformaient peu à peu. Car il se prenait à son jeu. Et n'est-ce pas d'ailleurs qu'il avait désiré de s'y prendre. Mais aucun de ses actes n'était gratuit, je veux dire qu'un égoïsme idéal les provoquait toujours. Ses efforts ne le satisfaisaient point. Il se prenait à souhaiter de vivre auprès de MARTHE une vie légère, heureuse, de se réjouir avec elle en un secret et continu, accord. Et, parfois, il sentait, remontant d'une refermée, tant de minutes de doux espoir, de promesses tendues pour se réaliser; parfois, au contraire, son amour lui paraissait si frêle, si fragiles les supports de sa fidélité qu'il essayait de tourner la stricte exigence de sa discipline amoureuse tout en donnant à ses réserves les couleurs d'un amour plus compréhensif et d'une fidélité plus attentive. Mais son amie pouvait-elle s'y tromper.

CHAPITRE V

" Enfin me voici rendu à la source de vos rêves de jeunesse, de vos aspirations. Toute la soirée je me suis promené dans la lumière que je reconnaissais. La connaissance perdait vos rêves égarés, je tenais la fond de ma détermination. Une raison nouvelle saine doit régner sur le chaos innombrable des accidents. Ce n'est qu'à force de se retirer que l'on parvient à se donner. Dois-je attacher à votre existence et déplorable lettre la raison de ma longue tristesse ? Vous m'avez lassé d'une recherche trop nouvelle - son malheur veillait sur moi "

Il trouvait des accents passionnés qui le transformaient en à peu près. Il se penchait à son tour. Et n'est-ce pas d'ailleurs qu'il avait désiré de s'y précipiter. Mais nous de nos jours n'essayait d'être, je veux dire d'un idéalisme idéal les croyances toujours. Ses efforts ne le satisfaisaient point. Il se penchait à souhaiter de vivre auprès de MARTHE une vie légère, heureuse, de se réjouir avec elle en un secret et continu accord. Et, parfois, il sentait, remontant d'une réflexion, tant de minutes de bon espoir, de promesses tendues pour se réaliser; parfois, au contraire, son amour lui paraissait si fragile, si fragile les supports de sa fidélité qu'il essayait de tourner la tête exigeant de sa discipline amoureuse tout en donnant à ses réserves. Les colères d'un amour plus compréhensif et d'une fidélité plus attentive. Mais son amour pouvait-elle s'y tromper.

" Dans la grâce d'un crépuscule étendu sur le soir bien-
 " veillant ou une voile obstinée demeurait seule visible et
 " flottait doucement, j'ai deviné l'entrée du Golfe par où
 " nous échapper."

Et il ajoutait, quelques lignes plus loin, inquiet de
 justifier un silence prolongé : " je ne vous ai pas écrit
 depuis 3 jours, mais de ramener muettement à vous toutes mes
 joies me donne un si violent plaisir que je me sens alors au
 coeur même des choses. Et puisque notre amour ne se nourrit
 que d'égoïsme n'est-ce pas là moyen d'encore mieux l'entre-
 tenir "

Il n'y eut d'abord aucune régularité dans les mouvements
 de son coeur. Puis il parvint à une sorte de tendresse. La volonté
 souvent lui tenait lieu de passion. Il jugeait d'ailleurs son
 coeur trop prompt pour qu'il put en être autrement dans un état
 qui le réduisait à concevoir l'amour plus qu'à l'éprouver. Et
 MARTHE voulut rompre parce qu'il lui avait écrit qu'aux trans-
 ports de deux amants séparés, aux délires où la faiblesse de la
 chair agit plus que la volonté, il préférerait son acharnement
 vers un amour toujours prêt à les fuir.

L'irritation où cette franchise exagérée plongea sincè-
 rement son amie engendra dans le coeur d'ANDRE une peur dou-
 loureuse et si vive de la perdre, qu'il accomplit enfin pour
 se pencher sur elle un geste, le premier qui fut vraiment
 humain et qui l'émut lui-même d'une fraîcheur pénétrante.
 Il lui en fit part ainsi :

" Dans la crise d'un orage, elle se sentit bien-
 veillant sur une voile ébranlée par le vent et
 flottait bonnement, l'air serein l'entraîna de Golfe par où
 nous échappâmes."

Et il ajoutait, quelques lignes plus loin, l'indiquant de
 justifier un silence prolongé : " Je ne vous ai pas écrit
 depuis 3 jours, mais de ramener mattemment à vous toutes mes
 joies me donne un si violent plaisir que je me sens alors un
 cœur même des choses. Et puisque votre amour ne se nourrit
 que d'égoïsme n'est-ce pas le moyen d'enrichir mieux l'entre-
 tenir "

Il n'y eut d'abord aucune réciprocité dans les mouvements
 de son cœur. Puis il parvint à une sorte de tendresse. La volonté
 souvent lui tenait lieu de passion. Il réussit d'ailleurs son
 cœur trop prompt pour qu'il put en être autrement dans un état
 qui le rebutait à concevoir l'amour plus qu'à l'échapper. Et
 MARTINE voulut rompre parce qu'il lui avait écrit de si beaux vers
 porta de deux grâtes séparées, aux délices de la faiblesse de la
 chair est plus que la volonté. Il précipitait son comportement
 vers un amour toujours prêt à les fuir.

L'irritation de cette franchise exaltée n'écoula siégé-
 rement son amie engendré dans le cœur d'ANDRÉ une peur doulou-
 reuse et si vive de la perdre, qu'il accomplit enfin pour
 se pencher sur elle au geste, le premier qui fut vraiment
 humain et qui l'émut lui-même d'une fraîcheur benévole.
 Il lui en fit part ainsi :

" J'ai baissé, sur le mur votre image. Elle est au-dessus de
 " ma table, à la hauteur de mon regard. Et chaque fois que se lèvent
 " mes yeux je vous retrouve sans m'étonner de vous et sans en pren-
 " dre l'habitude. De quoi donc étais-je occupé tous ces temps ?
 " Comment ai-je pu, au charme de votre visage, préférer les monta-
 " gnes que vous aviez gravies ? C'est votre visage qui me parle, avec
 " ses courbes et ses nuances. C'est de le revoir lui seul qui est
 " mon profond désir. Surtout d'entendre sa voix si claire et si
 " chantante en moi ".

Il était enfin fidèle à l'idée d'une forme par l'élagage
 des autres formes qui le sollicitaient auparavant; appauvrissement
 de surface plus qu'approfondissement. Et ses tentatives pour devenir
 humain ne venaient-elles pas, au contraire, de le transformer davan-
 tage en une abstraction ? Seule l'extrême mobilité que, follement,
 il se félicitait d'avoir vaincu l'empêchement d'avoir jusqu'alors
 de soi une idée nette, le faisant ainsi douter de son existence
 même, lui avait évité de se figer. Arraché maintenant à l'innombrable
 invitation du monde rien ne le gardait de s'immobiliser en lui comme
 il y fixait tous les autres. Si le mot ' MOI ' lui restait en effet
 le plus familier aucun lui demeurerait-il encore plus étranger que
 le ~~vieux~~ mot " mien " ? Et comment se fut-il résolu à agir sur des
 êtres, quand leur indépendance idéale le paralysait sans que l'at-
 tirât l'insignifiance de leur forme peu durable. Ni son infidélité
 ne l'avait détourné de la possession, ni sa lâcheté, ni son aveu
 glement. Et son salut ne dépendait d'aucune action intérieure.

La raison de sa solitude, se réduisait à un désintéressement
 matériel excessif, à une contemplation trop grave de l'esprit des

" J'ai baissé, sur la mur votre image. Elle est au-dessus de
 " ma table, à la hauteur de mon regard. Et chaque fois que se lève
 " mes yeux je vous retrouve sans m'efforcer de vous et sans en gran-
 " dre l'habitude. De quel donc équilibre occupe-t-elle ces temps ?
 " Comment ai-je pu, en charme de votre visage, ordonner les monta-
 " gnes que vous avez gravées ? C'est votre visage qui me parle, avec
 " ses courbes et ses nuances. C'est de le revoir lui seul qui est
 " mon profond désir. surtout d'entendre sa voix si claire et si
 " chantante en moi "

Il était enfin fidèle à l'idée d'une forme par l'équilibre
 des autres formes qui le sollicitaient apparemment; apparemment
 de surface vive ou profondément. Et ces tentatives pour devenir
 humain ne venaient-elles pas, au contraire, de le transformer évan-
 tage en une abstraction ? seule l'extrême mobilité que, le levant,
 il se félicitait d'avoir vaincu l'empêchement d'avoir jusqu'alors
 de soi une idée nette, le faisant ainsi docteur de son existence
 même, lui avait évité de se figer. Arrivé maintenant à l'immobilité
 invitation du monde rien ne le gardait de s'immobiliser en lui comme
 il y fixait tous les autres. Si le mot " MOI " lui restait en effet
 le plus familier aucun lui demandait-il encore plus étranger que
 le mot " moi " ? Et comment se fait-il résolu à agir sur des
 "tres, quand leur indépendance idéale le persécutait sans que l'at-
 tât l'insignifiance de leur forme ven braver. Et son infidélité
 ne l'avait étonné de la possession, ni de l'absence, ni son exer-
 clement. Et son sein ne devenait d'aucune action intérieure.
 La raison de sa solitude, se réduisait à un dénuement
 matériel excessif, à une contemplation trop grave de l'écrit des

choses, plutôt ne lui fallait-il enfin que croire à l'apparence humaine, y borner ses désirs, concentrer sur le monde la force d'une passion trop éprise de sa propre vue.

chose, plutôt ne lui faisait-il enfin que croire à l'apparence
humaine, y porter ses regards, concentrer sur la monnaie la force
d'une passion trop éprise de sa propre vue.

CHAPITRE I

Quand il la regardait ses efforts ne se récompensaient point.
de manière insupportable, cessant d'attendre son temps de la lui pré-
senter l'avait laissé s'attacher de son côté. Et il savait que
ce fut pour cet être de chair qu'il eut tant lutté.

Toute sa récente existence ne s'était que dans un effort
pour les quelques lettres de son père, ces quelques lettres
qui dans un esprit qui se parle à lui-même, dans une
manière rassurante, ce fut, l'avait-il pensait souvent.

Exercices de virginité pure, généralement subtilement
par une **REVOLUTION** ! Les restrictions imposées, les ré-
sultats amers et décevants au moment d'arriver, mais que son
honneur, revivait à son esprit les motifs qui justifiaient sa conduite
se passait trop aisément de toutes les autres choses. Et même
d'elle, il ne songeait plus à la faire, ce n'était, ce n'était
jamais l'absence, il s'en était, dans l'absence, indéfiniment
reproché; tandis qu'après d'elle, et qui s'efforçait à lui, il
s'en écartait au contraire.

Pendant d'habitude jusqu'à ce moment de lui avait été
occasion de visites, il avait cette fois-ci regardé celui de M. B. B.,
mais d'habitude de son côté s'efforçait, comme un chat d'été
avait attendu la nuit.

S'imaginant d'être d'elle, il avait malgré les causes d'oppor-
tunités que seraient elle devait recevoir, mais, à mesure que s'effor-
çait de mieux, son attitude s'efforçait de s'efforcer de se libé-
rer. L'avait-il éprouvé de son côté, et s'efforçait.

10

REVUE

CHAPITRE I

Quand il la rejoignit ses efforts ne se reconnurent plus. Sa mémoire insensible, cessant depuis longtemps de la lui présenter l'avait laissé s'effacer de son coeur. Et il doutait que ce fut pour cet être de chair qu'il eut tant lutté.

Toute sa récente existence ne s'était donc cristallisée qu' autour des quelques lettres du nom de MARTHE, vague résonance d'un mot dans un esprit qui se parle à lui-même. Et, depuis leur dernière rencontre, ce mot, l'avait-il seulement prononcé ?

Exercices de virtuosité pure, achafaudage subtilement dressés sur une absence de monument ! Les restrictions imposées, les rêves d'une amoureuse vie échouaient au moment d'aboutir, parce que son coeur, ravissant à son esprit les motifs que celui-ci se proposait se passait trop aisément du soutien d'une image vivante. Si proche d'elle, il ne songeait plus à la désirer; ou plutôt, ne l'ayant jamais désirée, il s'en était, dans l'éloignement, indéfiniment rapproché; tandis qu'auprès d'elle, et qui s'offrait à lui, il s'en écartait au contraire.

Perdant d'habitude jusqu'au souvenir de qui lui avait été occasion de volupté, il avait cette fois-ci gardé celui de MARTHE, mais dépouillé de ses grâces charnelles, comme un sachet d'où s'est échappé le parfum.

S'imaginant auprès d'elle, il avait négligé les soucis égoïstes que forcément elle devait nourrir. Puis, à mesure que s'effaçait sa cause, son abstraite espérance de tendresse en se développant l'avait détaché de ses anciennes joies. Et c'étaient

CHAPITRE I

Quand il se voyait ses efforts ne se reconnaissant plus, sa mémoire insensible, cessant de toute longueur de la lui présenter l'avait laissé s'effacer de son cœur. Et il doutait que ce fut pour cet être de chair qu'il eût tant fait.

Toute sa récente existence ne s'était donc cristallisée qu'en tour des quelques lettres du nom de MARTHE, vers sa résurrection d'un mot dans un esprit qui se parla à lui-même. Et, depuis leur dernière rencontre, ce mot, l'avait-il seulement prononcé ?

Exercices de virtuosité pure, échafaudage inutilement dressés sur une absence de moment ! Les restrictions imposées, les rêves d'une amoureuse vie déboyaient au moment d'écouter, parce que son cœur, ravissant à son esprit les motifs que celui-ci se proposait de passer trop aisément du soutien d'une image vivante. Si proche d'elle, il ne songeait plus à la détruire ; au contraire, ne l'avait jamais désirée, il s'en était, dans l'éloignement, indistinctement rapproché ; tandis qu'après d'elle, et qui s'effrayait à lui, il s'en détachait au contraire.

Pendant d'habitudes jusqu'à son souvenir de qui lui avait été occasion de volapè, il avait cette fois-ci regardé celui de MARTHE, mais dépourvu de ses grâces charnelles, comme un objet d'art, s'est échappé le parfum.

S'imaginant au-delà d'elle, il avait négligé les soucis érotiques que forcément elle devait nourrir. Puis, à mesure que s'affaiblissait sa pensée, son égarée espérance de tendresse en se développant l'avait détaché de ses anciennes joies. Et c'étaient

leur revanche qu'elles prenaient maintenant.

ANDRE n'était plus accoudé à sa table, le front dans les mains, facilement reclus et concentré en lui. Mais d'autant impatient d'être libre que sorti de sa retraite, les décors qui l'avaient supportée venaient de disparaître avec elle.

Tout entier la proie de ses passagères inquiétudes un simple déplacement suffisait pour le rendre à lui-même étranger; si bien que, voué à MARTHE dans sa solitude dénuée, elle lui paraissait de légère importance au milieu des plaisirs où il la retrouvait.

Ne retenant de ses imaginations que des rythmes sans forme et de ses souvenirs que des formes sans vie, il eut fallu, pour qu'il se demeurât fidèle, que les choses le lui fussent restées. Se reprenant maintenant aux séductions négligées de l'infidélité, ce sont les besoins de son cœur qu'il négligeait à leur tour.

secret dessein qu'il les refusait qu'elle venait de faire ses premières tentatives. Loin de s'en inquiéter, elle se savait la maîtresse pour délivrer avec un peu de dignité les tristes pensées qui l'entraînaient.

" Vous ne donner rien de plus que ce que vous donnez ", lui dit-il, et il pensait que deux êtres de force égale n'ont rien à faire ensemble, car lequel parviendrait à dominer sur l'autre ? Mais c'était de leur faiblesse commune que se parviendrait plutôt cette combinaison renversée de leur double nature.

Et quand ils furent de retour dans la chambre d'ANDRE " vous m'avez fait connaître, lui dit-il, la douceur d'aimer et son importance. Je ne cesse pas de me troubler, si faiblement que parfois le trouble

leur revanche qu'elles prennent maintenant.

ANDRÉ n'était plus assis à sa table, la trouva dans les mains, facilement recue et concentré en lui-même. Mais à l'autre bout de la table, le livre que sorti de sa retraite, les décora qui l'avaient une portée venaient de disparaître avec elle.

Tout entier la proie de ses pensées indisciplinées un simple déplacement suffisait pour le rendre à lui-même étranger; et plus que tout à MARTHE dans sa solitude dénuée, elle lui paraissait de légère importance au milieu des plaisirs où il se retrouvait. Ne retenait de ses imaginations que des rythmes sans forme et de ses souvenirs que des formes sans vie, il est fallu pour qu'il se demandât fidèle, que les choses lui fussent restées. Se retournant maintenant aux sensations négligées de l'infirmité, ce sont les besoins de son cœur qu'il réalisait à leur tour.

CHAPITRE II

Plutôt que motif de ses efforts MARTHE se fut voulu l'objet de ses soins. Mais il ne se souvenait même pas d'avoir combattu en vue d'un autre but que cet empire sur lui qui donnait à sa conscience une lucidité nouvelle.

Comme ils rentraient du spectacle où pour y mesurer son plaisir à la voir s'y plaire, elle l'avait entraîné, blessée par son indifférence elle lui dit : " Si nous devons poursuivre nos efforts sans jamais x parvenir à nous joindre , à quoi bon continuer ? " Et elle ajoutait après un long silence " Si je m'aperçois que ce que j'imagine est supérieur à ce qui est, ah ! comme je vous laisserai tomber !

Comment MARTHE l'eut elle trouvé l'égal de ce dont ses lettres dominaient l'image, quand sa coquetterie passionnée et son immense amour ne désiraient que d'être obligés de se rendre. Et c'est dans le secret dessein qu'il les réfutât qu'elle venait de faire ces menaces dangereuses. Loin de s'en inquiéter, elle en saisit le prétexte pour délivrer avec un peu de dignité les tristes pensées qui l'étouffaient aussi.

" Vous ne donnez rien de plus que je ne vous donne ", lui dit-il, et il pensait que deux êtres de force égale n'ont rien à faire ensemble, car lequel parviendrait à dominer sur l'autre ? Mais c'était de leur faiblesse commune que se nourrissait plutôt cette combinaison renversée de leur double nature.

Et quand ils furent de retour dans la chambre d'ANDRE " vous m'avez fait connaître, lui dit-il, la douceur d'aimer et son inquiétude ne cesse pas de me troubler, si faiblement que parfois je la sente.

CHAPITRE I

Plutôt que motif de ses efforts MARTHE se fut voulu l'objet de
 ses soins. Mais il ne se souvenait même pas d'avoir contracté en vue
 d'un autre but que ses efforts sur lui qui donnait à ses consolations
 une utilité nouvelle.

Comme ils remontaient du spectacle où pour y mesurer son plaisir
 à la voir s'y plaire, elle l'avait entraîné, classée par son indiffé-
 rence elle lui dit : " Si nous devons poursuivre nos efforts sans ja-
 mais y parvenir à nous joindre, à quoi bon continuer ? " Et elle
 ajoutait après un long silence " Si je m'aperçois que ce que j'imagine
 est supérieur à ce qui est, ah ! comme je vous laisserai tomber !

Comment MARTHE l'eût elle trouvée l'idéal de ce dont ses lettres
 dominaient l'imagination, quand sa coquette et passionnée et son tamen
 amour ne désiraient que s'être obligés de se rendre. Et c'est dans la
 secret bascule qu'il les retint qu'elle venait de faire ses menaces
 dangereuses. Join de s'en indiquer, elle en faisait le prétexte pour
 débiter avec un feu de rhétorique les tristes pensées qui l'étonnaient
 aussi.

" Vous ne donnez rien de plus que je ne vous donne ", lui dit-
 il, et il pensait que deux êtres de force égale n'ont rien à faire en-
 semble, car lequel parviendrait à dominer sur l'autre ? Mais il était
 de leur faiblesse commune que se nourrissait plutôt cette comparaison
 renversée de leur double nature.

Et quand ils furent de retour dans le chambre d'ANDRÉ " vous
 m'avez fait connaître, lui dit-il, la douceur d'aimer et son indiffé-
 rence ne cesse pas de me troubler, et faiblement que parfois je la sente.

J'ai réveillé en vous le dégoût des compromis mondains, le besoin de vivre dans votre plénitude. Nous sommes quittes. Avons nous autres chose à nous dire ?

La brusquerie définitive de ces paroles ne trahissait, en vérité, que le désir purement passager d'être libre ce soit là. Elle lui résistait en ne répondant pas. Et il continuait :

" Si j'avais à présent auprès de moi une femme inconnue toute pareille à vous, je ne pourrais me retenir de me ruer sur elle. Et, ajoutait-il, laissant son regard vaguer dans le vide, peut-être déjà l'aurais-je rejetée. Mes desirs ne se nourrissent que d'une curiosité aussitôt apaisée. Je ne puis habituer mes sens à la moindre constance. Hélas ! (et il trouvait alors la source de ses futures larmes) sans besoins j'ai l'air du moins faible des êtres. Et pourtant je ne sais rien retenir; je ne sais pas aimer".

Voici qu'à l'évoquer sa tristesse l'envahissait et, par l'effet d'un inconscient subterfuge de sa sincérité, prenait MARTHE pour confidente, la forçant à le plaindre, la privant du droit de le mépriser.

Mais de nouveau son esprit l'emportait sur les faiblesses de son cœur : " Et cette attirance physique, reprenait-il, que nous voulons de si mince importance et qui est si ridicule en effet, nous l'éprouvons pour des milliers d'êtres. Est-elle ce qui nous manque et fait-elle tout manquer ?"

Une telle froideur outrageant MARTHE qui le désirait, elle lui répondit sur un ton d'ironie douloureuse qui n'avait d'autre but que de lui permettre de se reprendre " Que vous avez bien

l'ai réveillée en vous la disant que vous étiez malade. Je ne
 suis pas venue dans votre chambre. Vous n'avez rien dit. Vous
 n'avez rien dit. Vous n'avez rien dit. Vous n'avez rien dit.
 La première fois que ces paroles me frappaient, en
 vérité, que le désir durement pressé d'être libre en soit la
 Elle lui résistait en se réveillant. Et il continuait :
 " Si j'avais été présent auprès de moi une femme innocente
 toute pareille à vous, je ne pourrais me résister de ne pas
 elle. Et, ajoutait-il, j'aurais non regardé verser dans le vide,
 peut-être été l'aurait-je rejetée. Mes dévotions ne se bornent
 que d'une courtoisie aussitôt délaissée. Je ne suis habitué que sans
 à la moindre constance. Mais il et il trouvait alors le moyen
 de ses autres femmes) sans besoin d'être l'air du monde facile
 des êtres. Et pourtant je ne suis rien moins ; je ne suis pas
 aimer".
 Voici qu'il s'élevait en tristesse l'envahissait et, par
 l'effet d'un inconnu s'adressant à un autre, prenait
 MARTHE pour confidente, la forçant à le plaindre, la privant du
 droit de le mépriser.
 Mais de nouveau son esprit l'entraînait sur les faiblesses
 de son cœur : " Et cette étrange expérience, remarque-t-il, que
 nous voulons de si mince importance et qui est si ridicule en
 effet, nous l'éprouvons pour des milliers d'êtres. Mais elle se
 qui nous mène et fait-elle tout manquer ?
 Une belle fraîcheur contrastant MARTHE qui le délectait, elle
 lui répondit sur un ton d'ironie dédaigneuse qui n'avait d'autre
 but que de lui permettre de se reprendre " que vous avez bien

fait de me dire toutes ces choses que je pensais aussi ! C'est une impuissance de se détacher si aisément, et j'ai horreur de l'impuissance " Je n'ai plus rien à faire ici " continuait-elle, ne faisant voeu que de s'abandonner.

" Vous allez me délaisser " et, de ses bras consciencieux jetant sa détresse sur de chères épaules, il se penchait sur elle, assistait à la croissance de son délire.

Incapable de résister à ses impulsions, ANDRE ne pouvait au contraire effacer l'attrait d'une charnelle image qu'il avait laissé confusément se dessiner en lui. Et il en subissait l'autorité plus que la force de tant d'amour. Elle lui reprocha de ne pas la retenir davantage.

" Je veux plonger lui dit-il dans le plaisir le plus honteux pour mieux éprouver le besoin de vous " . Elle avait un orgueil assez libre pour admettre cela. Mais bientôt déjà il ne songeait qu'au charme d'une forme nouvelle à presser dans ses bras.

fait de me dire toutes ces choses que je pensais avoir ! C'est
une impuissance de se débarrasser de l'état, et l'Etat porteur de
l'impuissance " Je n'ai plus rien à faire ici " continuait-elle.
ne faisant venir que de s'abandonner.

" Vous êtes un délinquant " et de son bras convulsif
jetait sa déresse sur de chairs épaisses, il se débattait sur elle,
essuyait à la naissance de son délinquant.

Incapable de résister à ses impulsions, l'homme se laissait
contraindre à l'acte d'une manière telle qu'il avait l'impression
confusément se laisser en lui. Et il en subissait l'autorité plus
que la force de tout élan. Elle lui reprochait de ne pas la résis-
sance devant elle.

" Je veux plonger lui dit-il dans la glace le plus profond
pour mieux évaluer le besoin de vous " . Elle avait un regard es-
suyant sa lèvre pour admettre cela.

..... Mais bientôt déjà il ne songeait qu'à un objet d'une forme non-
velle à presser dans ses bras.

CHAPITRE III

Le lendemain matin s'étant rendu dans le nouvel appartement de MARTHE il n'admettait plus de douce exigence de sacrifier à un instant d'effusion tant d'heures de spectacle, de musique et de peinture où son avide curiosité aspirait à se distraire. Elle lui parut limite insupportable à son besoin de rêveries. D'autant qu'elle opposait à ses désirs les siens qui, pour se développer dans des lieux différents, ne pouvaient correspondre. Doutant qu'elle dépendît de lui comme lui-même d'elle, il refaisait pas à pas sa découverte. Et sans doute se justifiait-il en invoquant la gêne de se sentir chez le mari de MARTHE qui voyageait au loin. Mais il ne désirait d'être ailleurs avec elle que pour se dissuader de croire à sa propre froideur.

De toutes les paroles qu'ils échangeaient, de tous les gestes de son amie il ne songeait à rechercher que les secrets mobiles. Et ceux-ci, au lieu de lui être occasion, et rappels de l'amour, n'étaient points d'appui que de sa défiance.

Il savait qu'elle l'aimait; tout de même ne pouvait s'interdire de craindre d'être dupe des calculs de sa coquetterie. Et il opposait une résistance rageuse et muette à tant d'abandon qu'il craignait affecté.

Il refusait surtout, tant il doutait de lui et s'étonnait d'être l'objet d'un tel amour, de se laisser toucher des mots de sa passion. L'inquiétude de ne plus qu'appartenir, de dépendre d'une autre fantaisie, le faisait ne voir dans sa liaison que contrainte, servitude, imparfait compromis.

CHAPITRE III

Le lendemain matin a été un jour de nouvel appartement
de MARTE il n'est resté que de bonnes expériences de servir à
un instant d'attention tant d'heures de sommeil, de musique et
de peinture de son vaste territoire avait à se distraire. Elle
lui avait même transporté à son besoin de révisions. Mais
tant qu'elle opposait à ses idées les siens qui, pour se dévot
per dans des lieux différents, ne pouvaient correspondre. Pourtant
qu'elle descendit de lui comme lui-même d'elle, il refusait par
pas de découvrir. Et sans doute se justifiait-il en invoquant la
côte de ne sentir chez le mari de MARTE qui voyait au loin.
Mais il ne désirait d'être allé avec elle que pour se désol
der de croire à sa propre force.
De toutes les paroles qu'il énonçait, de tous les gestes
de son amie il ne songeait à rechercher que les accents molles
Et ceux-ci, au lieu de lui être occasion, et repais de l'agor,
n'étaient point d'appui que de sa dévotion.
Il savait qu'elle l'aimait; tout de même ne pouvait s'interdire
de gronder d'être que des paroles de sa coquetterie. Et il oppo-
sait une résistance revenue et muette à tant d'abandon qu'il crai-
gnait effrayé.
Il refusait surtout, tant il était de lui et s'étonnait d'être
tre l'objet d'un tel amour, de ne laisser toucher des mots de sa
passion. L'indifférence de ne plus appartenir, de dépendre d'une
autre fantaisie, le faisait ne voir dans sa liaison que contraintes
servitudes, imparfaites expressions.

Et l'idée de possession lui demeurait si absolument étrangère qu'il n'éprouvait ni plaisir, ni vanité, ni tentation de cet être admirable qui, pourtant, l'adorait. Au contraire, la présence de MARTHE et sa langueur lui rappelant à chaque instant une voracité toujours prête, il demeurait sur une constante défensive, comme si l'amour charnel qu'elle ressentait pour lui témoignât de son hostilité. Il la connaissait trop pour la désirer, disait-il. Et ~~ce~~ n'est-ce pas plutôt qu'il se trouvait trop connu d'elle ?

Si différent dans l'état habituel et dans celui d'excitation charnelle, il jugeait celui-ci honteuse ignominie, et ne supportait pas que l'être qui l'y voyait livré vécut après cela dans son intimité.

Pudeur ? ou plutôt gêne de sa propre contradiction; besoin d'échapper au regard qui lui eut à chaque instant rappelé qu'il se trouvait parfois à l'opposé de lui, exigence d'une harmonie que ce témoin eut dérangée. Alors se persuadant qu'il n'éprouvait pas un amour assez vif il poussait le scrupule jusqu'à se dénier toute puissance d'aimer; puis, s'exagérant par une perversité meurtrière tout ce qui s'écartait de l'exclusive pensée de MARTHE, il dénonçait sa tiédeur et faisait de la crainte du moindre défaut dans son amour une raison de plus de l'amoinrir.

Il se révoltait contre elle, il niait la merveilleuse affinité de leurs esprits, le besoin de sa tendresse, la douceur adorable et l'influence de sa voix, son affection voluptueuse, enfin toute croyance en sa nécessité.

Craignant à chaque instant qu'elle exigeât quelque sale caresse, sa défiance se hérissait à chaque instant.

Et il demeurait auprès d'elle sans faire un geste de possession.

Et l'idée de possession lui demeurait et absolument étrange
 qu'il n'aurait ni plaisir, ni vanité, ni ambition de cet être
 admirable qui, pourtant, l'adorait. Au contraire, la présence de
 MARTHE et sa langue lui rappelaient à chaque instant une vérité
 toujours vraie, il demeurait sur une constante défensive, comme si
 l'amour charnel qu'elle ressentait pour lui témoignait de son portu-
 té. Il se connaissait trop pour la désirer, disait-il. Et ne s'est-
 ce pas plutôt qu'il se trouvait trop connu d'elle ?
 Si différent dans l'état habituel et dans celui d'excitation
 charnelle, il jugeait celui-ci honteuse ignominie, et ne supportait
 pas que l'être qui l'a voyait libre vécût après cela dans son inti-
 mité.

Rubens ? ou plutôt René de sa propre contradiction ; besoin
 d'échapper au regard qui lui est à chaque instant rappelé qu'il
 se trouvait parvenu à l'opposé de lui, existence d'une harmonie
 que ce témoin eût dérangée. Alors se persuadant qu'il n'aurait
 pas un amour sans voir il connaissait la femme perdu à se délier
 toute puissance d'aimer ; puis, s'excitant par une perversion
 meurtrière tout ce qui s'écartait de l'exclusive pensée de MARTHE,
 il dénonçait sa tiédeur et faisait de la crainte de souffrir à part
 dans son amour une raison de plus de l'amoindrir.
 Il se révélait contre elle, il mist la merveilleuse efficacité
 de leurs amants, le besoin de sa tendresse, le besoin absolu
 et l'influence de sa voix, son affection voluptueuse, enfin toute
 croyance en sa nécessité.
 Craignant à chaque instant qu'elle existât quelque sale chose,
 sa défiance se hérissait à chaque instant.
 Et il tremblait après d'elle sans faire un geste de possession.

CHAPITRE IV

Mais, vite las d'une volupté sans tendresse, totalement incapable de trouver sur le même être l'apaisement de sa tendresse et les délices de sa volupté, y discernant même une telle opposition que toute fidélité au plaisir lui devenait interdite, il ne réalisait pas encore à quel dénûment cette inconstance singulière devait le condamner.

Il se sentait seul et isolé dans une existence abstraite et sans objet. Il ressentait tout à coup le besoin de fuir toute société et se replonger dans un silence où ses rêveries n'avaient plus de limites. Alors, quand il était assis dans le fond d'un salon où il avait fixé, il s'y rendait en retard et comme un intrus.

"Vous ne savez pas, vous n'êtes qu'une occasion. Sans doute vous avez travaillé en moi la idée de ne pas se satisfaire dans l'immobilité, mais ce sera avec vous en un autre, non n'importe, que j'arrangerai ma vie". Elle irritait son orgueil et excitait son inquiétude, car s'il avait pu voir se l'élever, il ne laissait guère de convaincre de sa faiblesse et il redoutait qu'elle ne disparût les raisons de sa lutte.

Ils allèrent prendre le thé dans une maison de la ville où avait eu lieu la réunion de toute une assemblée de jeunes femmes et de jeunes hommes que la débauche et l'indolence avaient rendus étrangers à toute vertu. Il leur vint à l'esprit que c'était là qu'ils devaient aller. Ils furent accueillis par un accueil hostile. Tous les regards se portèrent sur eux. Et il réalisait enfin le bel accord que leur couple formait.

Quand ils sortirent dans l'air froid de la nuit ils se sentirent seuls et isolés. Ils se regardèrent et se sourirent avec une gravité qui n'était que le masque de leur plaisir de se regarder être à côté. Chaque objet provoquait leurs

Mais, vite les 6' une volute sans tendresse, totalement
 incapable de trouver en la même être l'apaisement de sa
 tendresse et les délices de sa volute, y dissonant même
 une telle opposition que toute fidélité en certain lui de-
 -venait interdite, il ne réalisait pas encore à quel degré
 mont cette inconnance alternative devait le condamner.

CHAPITRE IV

Chassant de sa solitude toute attente imprécise MARTHE en chassait toute la joie, si bien que le simple engagement de la retrouver en tel endroit, à telle heure définie pesait sur ANDRE qui s'était réjoui d'une constance abstraite et sans défaut. Il ressentait tout à coup le besoin de fuir toute société de replonger dans un silence ou ses rêveries n'eussent aucun contour; alors ayant longtemps biaisé avec le rendez-vous qu'il lui avait fixé, il s'y rendit en retard et comme à contre-cœur.

"Vous comprenez lui dit-elle, vous n'êtes qu'une occasion. Sans doute vous avez réveillé en moi le désir de ne pas me satisfaire dans l'immobilité, mais ce sera avec vous ou un autre, peu m'importe, que j'arrangerai ma vie ". Elle irritait son orgueil et avivait son inquiétude, car s'il aimait ne pas se l'avouer, il se laissait facilement convaincre de sa faiblesse et il redoutait qu'avec MARTHE disparussent les raisons de sa lutte.

Ils allèrent prendre le thé dans une maison de danses où avait coutume de se réunir toute une assemblée de jeunes femmes et de jeunes hommes que la débauche et l'élégance paraient aux yeux même d'ANDRE d'une grâce dont il avait de temps en temps le goût. Ils furent accueillis par un succès inattendu. Tous les regards se portèrent sur eux. Et il réalisait enfin le bel accord que leur couple formait.

Quand ils sortirent dans l'air froid de la nuit s'entretenant sans gravité ils s'abandonnèrent au délicieux plaisir de marcher côte à côte. Chaque objet provoquait leurs

Chassant de sa solitude toute attente, MARIE en
 chassait toute la joie, et bien que le simple enlacement
 de la retrouver en tel endroit, à telle heure définie de-
 soit sur ANDRÉ qui s'était réjoui d'une constance éphémère
 et sans retour. Il ressentait tout à coup le besoin de fuir
 toute société de réfléchir dans un silence ou ses rêveries
 n'étaient aucun contour; alors ayant quelques instants de
 la regarder, qu'il lui avait fixé, il s'y rendit en retard
 et comme à contre-cœur.

"Vous comprenez lui dit-elle, vous n'êtes qu'une
 occasion. Sans doute vous avez réveillé en moi le désir de
 ne pas me satisfaire dans l'immobilité, mais ce sera avec
 vous ce qui autre, peu m'importe, que l'arrangement de vie."
 Elle trahissait son orgueil et vivait son indifférence, car
 s'il aimait au pas de l'avouer, il se laissait facilement
 convaincre de sa faiblesse et il redoutait qu'avec MARIE
 disparaissent les raisons de sa lutte.

Ils allèrent prendre le thé dans une maison de
 banlieue où avait coutume de se réunir toute une assemblée de
 jeunes femmes et de jeunes hommes que la débâcle et l'élé-
 gance paraissent aux yeux même d'ANDRÉ d'une grâce dont il
 avait de temps en temps le goût. Ils furent accueillis par
 un accueil inattendu. Tous les regards se portèrent sur eux.
 Et il réalisait enfin le bel accord que leur couple formait.
 Quand ils sortirent dans l'air froid de la nuit
 s'entretenant sans gravité ils s'abandonnaient en délectés
 plaisir de marcher côte à côte. Chaque objet provoquait leurs

élans et devenait prétexte à s'apprécier mieux.

Le soir ils s'allongèrent dans le lit d'ANDRE auprès l'un de l'autre.

Dans quelle expérience oubliée de sa première enfance avait-il à ce point corrompu son amour qu'il lui suffisait que de douces caresses se transformassent en ces gestes secrets pour que la douceur s'en perdît ? Quand MARTHE loin de trouver ces jeux obscènes, y voyait le but de sa tendresse, ANDRE toujours étranger à tout jeu matériel, y répugnait comme à une honte interdite. Et il restait auprès d'elle dans un éloignement singulier.

Tachant de le rendre jaloux afin de fortifier ses désirs, elle le menaçait de ce médecin peut-être imaginaire qui dans les soins de son corps mêlait d'ineffables ivresses. Mais elle le rejetait au contraire un peu plus dans l'horreur et dans l'éloignement. Car, à force d'en chercher les mobiles, ANDRE avait si bien dépouillé cette chair de toute densité, que comment aurait pu s'y fixer sa violence ? Cette forme dont il avait cessé de s'apercevoir, le surprenant enfin, lui apparaissait fantôme superflu. Il en identifiait les gestes à ce qui n'est objet que d'allusions sordides. Et telle était la vraie cause (qu'il ne savait se formuler) de son obstination à séparer les plaisirs de l'amour et ceux de la volupté.

Cependant, s'efforçant d'oublier que les mains de MARTHE en errant sur sa peau lui signifiaient l'état où elle était vautrée, écartant une impérieuse et sourde conscience, il exauçait quelques frémissements désirés. Et il ne s'avouait encore réprouver le change malhonnête que, sur leurs solitudes, les corps, à force de caresses, essaient de se donner, par scrupule à ne s'enrichir

Et dans et devenait exercé à s'arrêter mieux.
 Le soir les s'alignaient dans la lit à l'heure après l'un de
 l'autre.
 Dans quelle extrême ongles de se première enfance était-il
 à ce point corrompu son amour qu'il lui suffisait que de honnes
 carresses se transformassent en ces caresses secrets pour que la bon-
 leur s'en perdît ? Grand MATHIEU joint de trouver ces jeux obscènes,
 y voyait le but de sa tendresse, MATHIEU toujours étranger à tout
 jeu matériel, y répondait comme à une toute infériorité. Et il res-
 tait après d'elle dans un équilibre tout singulier.
 Touchant de la rendre jaloux afin de fortifier ses idées,
 elle se rendait de ce médecin vent-ôtre thérapeute qui dans
 les soins de son corps mêlait d'ineffables ivresses. Mais elle
 se refusait au point que son corps dans l'ignorance et dans
 l'éloignement. Car, à force d'en chercher les motifs, MATHIEU
 avait si bien décodifié cette chair de toute densité, que son-
 ment avait pu s'y fixer sa violence ? Cette femme dont il avait
 cessé de s'apercevoir, le surprenant enfin, lui apparaissait toujours
 superflue. Il en identifiait les gestes à ce qui n'est objet que
 d'allusions corporelles. Et telle était la vraie cause (qu'il ne
 savait se formuler) de son obstination à s'arrêter les mains
 de l'amour et ceux de la violence.
 Cependant, s'efforçant d'oublier que les mains à l'heure de
 exercent sur sa peau une électricité à elle était venue,
 écartant une inséparable et sourde conscience, il exécutait quel-
 ques frémissements dédaigneux. Et il ne s'arrêtait encore à trouver
 la chance maladroite que, sur leurs collines, les corps, à force
 de carresses, cessant de se donner, ont appris à ne s'entendre

de rien qui ne fut intérieur il refusait implicitement le secours de cette présence personnelle et vivante. Et c'était dans cette obscure intégrité que sa froideur avait sa vraie racine.

Comme le jour entrait par les persiennes closes il lui parla à voix basse, longuement :

" J'ai un tel besoin d'absolu, lui dit-il, que l'idée qu'elles sont éphémères trouble les joies que je puis prendre, et m'en éloigne avant qu'elles ne soient épuisées. Depuis mon arrivée je songe à mon prochain départ et que ce n'est encore qu'une station qui n'aura pas de suites. Jusqu'à ce que la continuité nous soit acquise il nous faudra chaque fois tout reprendre du début.

Je rêve d'un temps où rien ne nous troublerait plus. Nous aurions la certitude de notre vie commune. Et je ne concevrais pas qu'elle finisse jamais. La violence au lieu d'être bestiale serait habitude de notre passion ".

Et il continuait " Pour que notre route soit pareille à un temple, il faut n'en apercevoir pas l'horizon ".

Il parlait lentement, avec une abondance persuasive et légère dont MARTHE, désolée, ne demandait qu'à se laisser convaincre. Elle espérait toutes les raisons qu'il exhumait de bonne foi.

"Il ne saurait y avoir entre nous, reprenait-il, rien que d'absolu - j'aspire à ce jour dont on n'apercevra pas comme de ceux-ci la fugacité désarmante. D'ailleurs je me lasse si vite des amours trop faciles que je voudrais parfois mener dans un couvent une belle vie de moine.

Avec vous je ne veux prendre rien que de durable. Ah! il ne faut pas seulement n'avoir que le pressentiment d'une fin. Il faut vivre ensemble pour être prêt aux mêmes joies et que l'accord se

de rien qui ne fut intérieur il restait implicitement le secret
de cette présence personnelle et vivante. Et c'était dans cette ob-
scurité inférieure que se trouvait sa vraie royaume.

Comme le jour avait par les retournes closes il lui parla à
voix basse, l'annonçant :

" L'air un tel besoin d'essoufflement, lui dit-il, que l'idée d'aller
à l'étranger trouble les jours que je dois prendre, et m'en
éloigne avant qu'elle ne soient épuisées. Depuis mon arrivée je
suis à mon travail d'abord et que ce n'est encore qu'une station
du jour par de suite. Jusqu'à ce que la continuité pour soit
soudain il nous rendre chaque fois tout reprendre au début.

Le rêve d'un temps ou rien ne nous troublerait plus. Tous autres
la certitude de notre vie commune. Et je ne concevais pas qu'elle
finisse jamais. La violence au lieu d'être hostile était habituelle
de notre passion "

Et il continuait " Pour que notre route soit pavée à un
temple, il faut n'en apercevoir pas l'horizon "

Il parlait lentement, avec une abondance persuasive et léfro
dont MARTELL, désemparé, ne dédaignait qu'à se laisser convaincre. Elle
espérait toutes les raisons qu'il exposait de bonne foi.

" Il ne saurait y avoir entre nous, reprit-il, rien que d'ab-
solu - j'aspire à ce jour dont on n'aperçoit pas comme de ceux-ci
la fugacité décevante. D'ailleurs je ne laisse ni une des heures
trop faciles que je voudrais parfois mener dans un convent une belle
vie de moine.

Avec vous je ne veux prendre rien que de durable. Ah! il ne
faut pas seulement m'avoir que le pressentiment d'une fin. Il faut
vivre ensemble pour être prêt à examiner les choses et que l'accord de

conclue dans une exaltation sans obstacles. Jusqu'à présent tout nous sépare".

S'étonnant d'abord qu'il fut si résigné, elle l'assura après un long silence que c'étaient choses qu'elle pensait aussi et elle le remercia d'avoir su les lui dire.

Il avait subi d'abord le contre-coup de son étonnement. Il avait voulu fuir de tant de déceptions et de dégoûts qu'il ne put assez vite se résigner à la trouver là, et il lui fit subir d'abord le contre-coup de son étonnement.

Ils s'assirent sur un banc des Champs-Élysées, la nuit était glaciale. Elle se pencha vers lui et le regarda avec une attention qui lui fit sentir qu'elle se demandait que chaque fois que l'on s'embrassait d'amour l'autre ne s'embrassait-elle pas à son tour. Elle se pencha vers lui et le regarda avec une attention qui lui fit sentir qu'elle se demandait que chaque fois que l'on s'embrassait d'amour l'autre ne s'embrassait-elle pas à son tour. Elle se pencha vers lui et le regarda avec une attention qui lui fit sentir qu'elle se demandait que chaque fois que l'on s'embrassait d'amour l'autre ne s'embrassait-elle pas à son tour.

Il avait pitié d'elle, il avait pitié de lui et pitié de qui n'y comprenait rien.

Elle l'aimait trop pour ne pas espérer tout ce qu'il avait pu lui promettre et pour s'assurer même que ces choses de la chair valaient plus que son pur amour.

conclue dans une exaltation sans obstacles. Un jour à présent tout
nous sépare."

S'étonnant d'abord qu'il fut si résigné, elle l'assura qu'elle
un long silence que s'étaient choses qu'elle pensait aussi et
elle le remercia d'avoir eu les lui dire.

CHAPITRE V

Après une journée ou mille occupations les empêchèrent de se joindre, il la retrouva pleine d'amour et d'abandon, mais songeant à leur séparation qui devait avoir lieu dans la soirée même et désespérée de la perdre encore. Il arrivait irrité de tant de déceptions et de dégoûts qu'il ne put assez vite se réjouir de la trouver là, et il lui fit subir d'abord le contre coup de son énervement.

Ils s'assirent sur un banc des Champs-Elysées. La nuit était glaciale. Mais MARTHE ne pouvait s'arracher à son désespoir. Et, l'exprimant avec des accents d'une vérité déchirante, elle se lamentait que chaque fois que l'on débordait d'amour l'autre se dérobat. Elle ne songeait pas à lui reprocher sa froideur de la veille. Mais seulement la réserve de son présent accueil. Alors ANDRE, délaissant ses ennuis, ne songeait plus enfin qu'à se pencher sur elle, à se laisser toucher des cris de sa douleur. Elle lui disait se sentir irrémisiblement seule et qu'il lui semblait se parler comme elle se parlerait lorsque très vieille, tout lui ayant manqué, il n'y aurait plus moyen de rien recommencer ni plus rien à attendre.

Il avait pitié d'elle. Il avait pitié de lui si pareil et qui n'y songeait pas.

Elle l'aimait trop pour ne espérer tout ce qu'il avait su lui promettre et pour s'assurer même que ces dons de la chair valaient peu auprès de son pur amour.

CHAPITRE V

Après une journée on mit les occupants les empêchant
de se joindre, il la renvoya ainsi à l'écouter et à l'abandon,
mais ne pouvant à leur séparation qui devait avoir lieu dans
la soirée même et à l'écouter de la perdre encore, il s'efforça
de lui faire de tant de questions et de détails qu'il ne
put passer vite sa réponse de la trouver là, et il lui fit
surtout d'abord le conte de son enlèvement.

Il s'assit sur un banc des environs de la nuit
était glaciale. Mais MARTIN ne pouvait s'arracher à son dé-
sespoir. Et, l'explorant avec des regards d'une vérité éton-
nante, elle se lamentait que chaque fois que l'on s'éloignait
d'amour l'entre se débattait. Elle ne songeait pas à lui ré-
pondre et se traînait de la veille. Mais seulement la réserve
de son présent accablé. Alors ANDRÉ, délaissant ses ennemis,
ne songeait plus enfin qu'à se pencher sur elle, à se laisser
tomber des cris de sa douleur. Elle lui disait de sentir
intérieurement seule et qu'il lui semblait se parler
comme elle se parlait lorsque très vieille, tout lui
ayant manqué, il n'y avait plus moyen de rien recommencer
ni plus rien à attendre.

Il avait dit d'elle. Il avait dit de lui et d'elle
et qui n'y songeait pas.

Elle l'attendait trop pour ne s'écarter tout ce qu'il
avait au lui promettre et pour s'assurer même que ces
dons de la chair valaient par eux-mêmes de son pur amour.

Elle en consentait un secret abandon et le lui disait au milieu de merveilleux épanchement.

Il la reconnaissait. Il s'y reprenait. Il retrouvait en lui la pure émotion d'un de leurs premiers jours et dans la nuit ils échangeaient ^{en} des ondes de tendresses.

La douceur brutale d'ANDRE s'accroissait du sentiment de son prochain départ; et il était enfin auprès d'elle, tout dévotion. L'implacable exigence de leurs vies séparées faisait de nouveau se disjoindre leurs chemins un instant confondus. Et ils remontèrent les Champs-Élysées dans la communion de leur profonde étreinte.

Il lui dit la douceur de ces liens humains qui rapprochent les êtres qui les ont contractés. Elle serrait sa main, le remerciant d'avoir enfin touché à cette nécessité, d'avoir rompu le silence de sa solitude.

Mais lorsqu'il se vit seul, il pleura sur le délaissement d'un si parfait amour dont pourtant quand il eut pu en jouir il s'était à peine soucié. Rien ne résistait donc entre eux à ce qui leur demeurait essentiel et à ce besoin l'un de l'autre qu'ils cherchaient à tâtons.

Et dans le train qui l'emportait vers son aridité il ne parvenait plus à oublier cette forme chérie incrustée sur la sienne et qui dans un plein abandon l'avait un peu de temps délivré de lui-même.

Devenant sa conscience visible et vigilante il sentait s'y rassembler enfin ses forces dispersées.

Elle en connaissait un secret abandon et le lui disait en
milieu de merveilleux épanouissements.

Il la reconnaissait. Il s'y reportait. Il retrouvait en
lui la pure émotion d'un de leurs premiers jours et dans
la nuit les éblouissements des ombres de tendresses.

La douceur primitive d'ANDRÉ s'associait au sentiment de
son prochain départ; et il était enfin sûr de'elle, tout
dévoit. L'impérieuse exigence de leurs vies séparées fai-
sait de nouvelles se distendre leurs chemins au instant confor-
més. Et ils remontaient les Champs-Élysées dans la communion
de leur profonde étreinte.

Il lui dit la douceur de ces lignes blanches qui rapprochent
les êtres qui les ont contractées. Elle sortit de main, le re-
merciant d'avoir enfin touché à cette nécessité, d'avoir rompu
le silence de sa solitude.

Mais lorsqu'il se vit seul, il pleura sur le délabrement
d'un si parfait amour dont pourtant quand il fut en jour
il s'était à peine souvenu. Rien ne restait donc entre eux à
ce qui leur demeurerait essentiel et à ce besoin l'un de l'autre
qu'ils cherchaient à tâtons.

Et dans le train qui l'emportait vers son exil il ne
parvenait plus à oublier cette forme chérie inconnue sur la
plaine et qui dans un plein abandon l'avait un jour de temps
délivré de lui-même.

Devenant sa connaissance vague et vaine il sentait s'y
rassembler enfin ses forces dispersées.

CHAPITRE I

Mais lors de sa nouvelle rencontre avec MARTHE, ne s'était-il pas réjoui de leur union plutôt en la projetant dans l'avenir qu'en se posant à ses côtés présents ?

Enfin il revenait de PARIS plein d'une telle confiance qu'à peine il se reconnaissait, s'obligeant seulement de baigner ses efforts dans une facilité qui lui rappelait la tendresse délaissée. Les souvenirs qui, naguère, ne l'importunaient pas, les projets qu'il ne savait pas faire se succédaient dans la poursuite à travers sa métamorphose de sa nouvelle identité..... Mais le pêcheur se trouvera pris

Il entretenait MARTHE (l'Ecclésiaste) sa femme son existence même des lettres étaient restées étrangères aux menus faits de sa propre vie.

Il ramenait à elle toutes ses joies et bien que la réflexion à son existence dans une compréhension de plus en plus attentive il s'acheminait à l'effacement petit à petit insensiblement et peut être à la regarder le jour où, vivant auprès d'elle, il sentirait un nouveau désaccord entre elle et son image.

Pour l'instant elle ajoutait seulement à sa mobilité ce qui l'empêchait d'être heureuse et devait en la maintenant le lui rendre plus vive. Sans doute sa qualité enfantine loin de lui être de plus aller lui avait été parfaite adhérence, ne recherchant plus qu'indolence dans sa jeune énergie. Il trouvait dans ses contacts présents une forte douceur, les

... Mais le cône n se trouve pris
(l'abolition)

CHAPITRE I

Mais lors de sa nouvelle rencontre avec MARTHE, ne s'était-il pas réjoui de leur union plutôt en la projetant dans l'avenir qu'en goûtant à ses charmes présents ?

Enfin il revenait de PARIS plein d'une telle constance qu'à peine il se reconnaissait, s'obligeant seulement de baigner ses efforts dans une facilité qui lui rappelât la tendresse délaissée. Les souvenirs qui, naguère, ne l'importunaient pas, les projets qu'il ne savait pas faire le soutinrent dans la poursuite à travers sa métamorphose de sa nouvelle identité.

Il entretint MARTHE tandis que jusqu'alors comme son existence même ses lettres étaient restées étrangères aux menus faits de sa propre vie.

Il ramenait à elle toutes ses joies si bien que la mêlant à son existence dans une compréhension de plus en plus attentive il s'acheminait à l'y confondre petit à petit indissolublement et peut être à la reperdre le jour où, vivant auprès d'elle, il sentirait un nouveau désaccord entre elle et son image.

Pour l'instant elle ajoutait seulement à sa mobilité ce qui l'empêchait d'être douloureuse et devait en la mesurant la lui rendre plus vive. Sans doute sa solitude autrefois loin de lui être un pis aller lui avait été parfait achèvement, ne recherchant plus qu'émulation pour sa jeune énergie il trouvait dans ses combats présents une forte saveur. Les

CHAPITRE I

Mais lors de sa nouvelle rencontre avec MARTHE, ne s'était
il pas réjoui de leur union rompue en la protestant sans
venir qu'en regardant à ses charmes présents ?

Enfin il revenait de PARIS plein d'une telle confiance
qu'à peine il se reconnaissait, s'obligeant seulement de
balayer ses efforts dans une facilité qui lui rappelait la
tendresse délaissée. Les souvenirs qui, naguère, ne l'impor-
tunaient pas, les projets qu'il ne savait pas faire le sou-
levaient dans la poursuite à travers sa mémoire de sa
nouvelle identité.

Il entraînait MARTHE tandis que jadis alors comme son
existence même ses lettres étaient restées étrangères aux
mains faites de sa propre vie.

Il revenait à elle toutes ses jolies et bien que la même
à son existence dans une compréhension de plus en plus atten-
tive il s'acheminait à l'exploration d'un petit indissolu-
blement et peut être à la recherche de leur vie, vivant auprès
d'elle, il sentait un nouveau désaccord entre elle et son
image.

Pour l'instant elle ajoutait seulement à sa mobilité
ce qui l'empêchait d'être doucement et devait en la man-
rant la lui rendre plus vive. Sans doute sa solitude autrefois
loin de lui être un pas aller lui avait été parfait achève-
ment, ne recherchant plus qu'émulation pour sa jeune énergie
il trouvait dans ses combats présents une forte saveur. Les

dangers où il s'exposait, augmentaient sa fureur à les courir. C'étaient enfin sa vraie racine au monde ?

La conscience de ses erreurs se prend d'habitude avec moins de soudaineté qu'ANDRE en avait mise et plutôt s'incorpore lentement à des manières neuves de comprendre les choses qu'elle ne procède d'un si total bouleversement. Mais il était trop consciencieusement passionné, et, bien qu'elle s'ignérât, n'ayant encore jamais eu d'objet où s'exercer, sa volonté était trop exclusive et tenace pour que l'influence qu'il avait acceptée ne devint vite irréductible en lui.

Et puis il était trop aveugle; trop de plus en plus aveugle à toutes les sollicitations, pour que put de son but se distraire son énergie. Tout tendait donc à le porter vers lui. ANDRE se reconnaissait à peine, mais c'était pour se connaître mieux.

gangers on li a'expressi, enmentant as fover à los courir.
 O'étaient enfin as vraie racine as monde ?
 La conscience de ses erreurs se prend d'habitude avec moins
 de soudaineté qu'ANDRE en avait mise et plutôt s'incorpore peu-
 tement à ses manières neuves de comprendre les choses qu'elle ne
 procède d'un ai total bouleversement. Mais il était trop con-
 scientieusement passionné, et, bien qu'elle s'efforçât, n'ayant encore
 jamais eu d'objet ou d'exercer, sa volonté était trop exclusive
 et tenace pour que l'influence qu'il avait exercée ne devint vite
 irréductible en lui.
 Et puis il était trop aveugle, trop de fois en plus éveillé
 à toutes les sollicitations, pour que put de son coté se distraire
 son énergie. Tout tendait donc à le porter vers lui. ANDRE se recon-
 naissait à peine, mais c'était pour se connaître mieux.

CHAPITRE II

Parfois il s'imaginait, sortant avec elle d'une blanche maison dans un jardin du Sud déjà tout craquant de lumière.

" Aujourd'hui, lui écrivait-il alors, j'ai senti de nouveau
" la joie de vous toucher, j'ai de nouveau entendu les inflexions
" de votre voix."

Il pressentait leur bonheur d'assister ensemble à la joie du monde. Une tendresse proche subtile et passionnée traversait ainsi quelquefois son esprit. Comme ANDRE se rendait bien compte de ce que ses efforts affaiblissant et du même coup fortifiant ses désirs pouvaient l'induire à se tromper, il n'osait pas s'interroger doutant s'il fut vraiment prêt à tout quitter pour MARTHE. Et cependant, confessant sa tendresse impérieuse, il était si certain que pour nulle autre ne persisterait l'envie de la faire triompher, que souvent, quand son amie lui échappait, il s'en inquiétait peu, y retournant bientôt, sachant ne trouver que par elle sa direction véritable.

Dans l'aridité où il luttait les sourires étrangers prenaient des charmes plus touchants. Mais sa vraie richesse était concentration et apparente pauvreté. Aussi, dans les séductions extérieures, puisait-il de nouvelles raisons de se refuser. Les temps étaient loin où rien ne lui semblait si beau que de laisser en lui couler la vie, de se détruire pour mieux la laisser l'entraîner à son gré. Un attachement si profond le liait maintenant à MARTHE qu'il ne parvenait plus à le définir. Et non seulement l'animaient une affinité spirituelle, une sentimentalité enfin constante; mais la conscience de ne trouver que dans l'amour de cet être la plénitude du sien.

CHAPITRE II

Parfois il s'imaginait, sortant avec elle d'une blanche maison dans un jardin de son côté tout orné de fleurs.

"Aujourd'hui, lui écrivait-il alors, j'ai senti de nouveaux la joie de vous toucher, j'ai de nouveau entendu les inflexions de votre voix."

Il pressentait leur bonheur d'assister ensemble à la fête du monde. Une tendresse orageuse s'élève et passionnée traversa ses yeux quelquefois son écrit. Comme ANDRÉ se rendait bien compte de ce que ses efforts atteignaient et du même coup fortifiant ses idées pouvait l'induire à se tromper, il n'osait pas s'interroger tout tant s'il fut vraiment prêt à tout quitter pour MARTINE. Et cependant, confessant sa tendresse impuissante, il était si certain que pour quelle autre ne persisterait l'envie de la faire triompher, souvent, quand son amie lui écrivait, il s'en indignait peu, y retournant bientôt, sachant qu'il trouverait par elle sa direction véritable.

Dans l'attente de la lettre les quelques écrivains pressant des plumes plus tendues. Mais sa vraie richesse était concentrée dans son esprit. Aussi, dans les éditions extérieures, puisait-il de nouvelles raisons de se résigner. Les temps étaient loin de rien ne lui semblait si peu que de laisser en lui continuer la vie, de se débarrasser pour mieux la laisser l'entrainer à son gré. Un attachement et profond le liait maintenant à MARTINE qu'il ne parvenait plus à se débarrasser. Et non seulement l'attachement une certaine spiritualité, une sentimentalité enfin constante; mais la conscience de ne trouver que dans l'amour de son être la véritable fin de son être.

CHAPITRE III

Un jour qu'il méditait sur cette phrase de " L'IMITATION " " Tant que tu ne mourras pas à tout amour créé tu ne me connaîtras pas " la Genèse lui apparut symbole si vivant, si présent et si chargé de sens qu'ANDRE s'orientait sans peine à travers les révélation.

Le péché originel c'était le péché contre la joie intérieure, le désir de l'individu . Et bien qu'à contre coeur lui aussi s'évertuait à le commettre. Il y succombait pour l'amour des êtres. Mais enfin il y succombait. Il ne voulait pas, il ne pouvait plus en arrêter l'ascension. Et comme, jusqu'alors habitué au détachement, il ne parvenait pas à la félicité charnelle, son inquiétude consistait dans la tentation d'une étreinte où il s'efforçait d'autant plus qu'elle lui semblait davantage interdite. Par l'effet de quelle implacable et perverse fatalité ? Puisque ses efforts pour y atteindre l'enfonçaient seulement dans des tourments irrémédiables.

Hélas ! la victoire sur la faiblesse de ses désirs lui était maintenant si constante occasion d'héroïsme que, sans souci des tourments où le plongeait la recherche de cette victoire, il ne songeait qu'à la remporter. L'orgueil déclenché l'entraînait, croyant sauver sa vie, à rompre un équilibre qu'aucune aventure n'avait pu encore parvenir à troubler.

CHAPITRE III

Un jour qu'il se trouvait sur cette terrasse de "L'INITIATION"
 "tant que tu ne mourras pas à tout moment, c'est en ne me connaissant
 pas" la pensée lui apparaît symbolique et vivante, et prend de la
 charge de sans qu'elles s'orientent sans peine à travers les ré-
 vélations.

Le geste original d'était le même entre la fête intérieure
 la date de l'indivisible. Et bien qu'il continue pour lui aussi à s'é-
 versait à la connaître. Il y succombait pour l'homme des âges.
 Mais enfin il y succombait. Il ne voulait pas, il ne pouvait plus
 en arrêter l'ascension. Et comme, dans l'ère habitée en détail
 ment, il ne parvenait pas à la félicité dernière, son indécision
 complétait dans la tentation d'une épreuve de la s'efforcant
 d'attendant plus qu'elle lui semblait davantage interdite. Et l'or-
 fet de quelle impuissance et de quelle fatalité ? Puisque ces ef-
 forts pour y atteindre l'entraînaient seulement dans des tourments
 irréductibles.

Mais la victoire sur la faiblesse de ses dévotion lui était
 maintenant et constante occasion d'héroïsme que, sans avoir été
 tourments de le dépassaient la recherche de cette victoire. Il ne
 soupçonnait plus la remonter. L'exercice déclinait l'entraînait.
 croyant sauver sa vie. À rompre en équilibre par aucune aventure
 n'avait pu encore parvenir à franchir.

CHAPITRE IV

La volonté d'ANDRE eut dès lors un si puissant soutien que plus rien d'autre ne comptait pour lui. Et, obstiné, il se débattait contre un détachement dont il prenait conscience à mesure que sa vision se dédoublait.

Il connaissait la fugace violence de ses désirs - à quel point souvent ils s'emparaient de lui - et, maintenant, l'étendue de sa fidélité. Pourquoi était-il donc réduit à juger vulgaire ce que ses mains touchaient, comme si la convoitise qu'il en pouvait nourrir dépendait de son éloignement ? Le plus vivant lui fallait-il être aussi le plus prompt à s'arracher des choses pour n'en voir à l'instant que leur indignité. Et parce qu'il manquait d'égoïsme charnel et d'envie, le sens de toute propriété lui échapperait-il toujours ?

Il se rappela que MARTHE lui avait dit une fois : " Je ferais n'importe quoi pour retrouver certaines caresses ". N'en ressentant pas alors l'importance il s'était indifféremment soucie de lui renouveler une jouissance aussi facile - étonné surtout du prix qu'elle y attribuait - Il avait crû, d'abord, que ce n'était pas dans l'oubli de soi par la totale possession de l'autre que devait consister leur amour.

Et, parfois encore, il essayait de déprécier cette passion où MARTHE disait trouver un " palpitant entraînement ". Tantôt la lui montrant esclavage avilissant et tantôt la félicitant de l'éprouver, mais heureux d'en être encore indemne.

A force d'y fixer son inquiétude il se sentit le jouet de

CHAPITRE IV

La volonté d'ANDRÉ fut dès lors un si puissant soutien que
plus rien d'autre ne comptait pour lui. Et, obstiné, il se débat-
tait contre un détachement dont il prenait conscience à mesure
que sa vision se débrouillait.

Il connaissait la force violente de ses désirs - à quel
point souvent ils s'exerçaient de lui - et, maintenant, l'étendue
de sa fidélité. Pourquoi était-il donc réduit à lacer lui-même ce
que ses mains touchaient, comme si la conviction qu'il en pou-
vait nourrir débattait de son éloignement ? Le plus vivant lui
faillait-il être assés le plus prompt à s'arracher des choses
pour n'en voir à l'instant que leur indifférence. Et parce qu'il
manquait d'égoïsme charnel et d'envie, le sens de toute propriété
de lui échappait-il toujours ?

Il se rappelle que MARTHE lui avait dit une fois : " Le plaisir
n'importe quel pour retrouver certaines choses ". N'en revenant
tant que lors l'importance il s'était indifféremment soulé de
lui renouveler une connaissance aussi facile - étonné surtout de
prix qu'elle y attribuait - Il avait cru, à l'abord, que ce n'était
pas sans l'oubli de soi par la totale possession de l'autre que
devait consister leur amour.

Et, certes encore, il essayait de dépasser cette pensée
en MARTHE disait trouver un " palpant entraînement ". Tantôt la
lui montrant esclaves avilissant et tantôt la félicitant de l'é-
prouver, mais toujours à en être encore indigne.
A force d'y fixer son indifférence il se sentit le tout de

nécessités si puissantes que ses efforts ne pouvaient rien sur elles. Et il avait un tel scrupule de franchise à se confesser qu'il ne lui écrivit plus.

Il touchait la limite de sa force, le point où ni la fantaisie ni la volonté ne commandent aux inclinations, cette irrécusable spontanéité en laquelle si longtemps il n'avait pas pu croire. Elle lui envoya des lettres désespérées qui lui permirent de sonder la profondeur de son amour. Et de cet amour de MARTHE le sien se nourrissait encore.

Mais quand il se mit à lui écrire l'éloignement où quelques jours de silence l'avait de nouveau ramené fit sa joie ne plus trouver pour se détruire les raisons de se mésestimer. Et il ne savait plus s'il s'adressait à elle ou à ce correspondant idéal qu'il avait un jour imaginé pour une intimité confidente. Il avait l'espoir du moins, d'éveiller en lui une passion jalouse.

MARTHE tomba subitement malade. Elle dut partir pour le Midi. Elle le supplia de l'aider à se soutenir. L'amour d'ANDRE connut la joie gourmande de la protéger.

S'inclinant lentement à la pitié, il vint vers elle. Les lettres de MARTHE, pressantes dans leur brièveté, la lui montrèrent faible, désemparée. Et son ancien orgueil, que l'inquiétude de la douceur si longtemps avait laissé intact, qu'elle n'avait touché qu'à force de se répéter, fondait, mollissait, se laissait entamer. Il se pencha sur elle, consciencieux d'abord, l'invitant à réagir; pitoyable puis doux jusqu'à la compréhension attendrie.

Mais quand elle lui annonça qu'elle resterait à soigner cette prétendue maladie à peine un mois, il crût à sa coquetterie, s'en inquiéta comme d'un piège où il se fut laissé prendre, la

nécessité de continuer ses efforts ne consistait rien que
 elle. Et il avait un tel orgueil de franchise à se confesser
 qu'il ne lui écrivit plus.

Il touchait la limite de sa force. La nuit où il se coucha
 elle ni la volonté ne commandant aux inclinations, cette franchise
 spontanéité en laquelle il n'avait pas pu croire. Elle
 lui envoya des lettres désemparées qui lui arrivaient de sonner la
 prolongation de son amour. Et de cet amour de MARTHE le sien se nour-
 rissait encore.

Mais quand il se mit à lui écrire l'affaiblissement de quelques
 jours de silence l'avait de nouveau rompu. Et il ne se
 trouver pour se détruire les raisons de se rassurer. Et il ne se
 vait plus à elle et s'adressait à elle ou à se correspondant l'été qu'il
 avait un jour essayé pour une lettre confidentielle. Il avait l'habitude
 du moins, d'éveiller en lui une passion qui use.

MARTHE sembla subitement malade. Elle dut partir pour le midi.
 Elle le supplia de l'aider à se soulever. L'amour d'ANDRÉ souffrit de
 joie contenance de la croquer.

S'installant lentement à la ville, il vint vers elle. Les
 lettres de MARTHE, pressées dans leur prière, la lui montrèrent
 faible, désemparée. Et son amour croquait, que l'indolence de la
 donner si longtemps avait laissé intact, qu'elle n'avait touché
 qu'à force de se réveiller, fondait, molissait, se laissait enlever.
 Il se coucha sur elle, consciencieux d'abord, l'invitant à respirer;
 écrivable puis doux, jusqu'à la compréhension attendrie.

Mais quand elle lui annonça qu'elle resterait à soigner
 cette prétendue maladie à peine un mois, il crut à sa conversion.
 Ses instincts comme d'un être. Il se fut laissé prendre, la

nomma défiance et s'en défia lui - même avec un désespoir sévère.

MARTEE couvrit de tant de honte son incrédulité qu'il revint, plus amoureux encore d'avoir été injuste, de se faire pardonner d'avoir été sévère.

Alors il la convia au bonheur où lui - même se croyait près d'atteindre, s'occupa des soins de son corps, de ses soucis quotidiens, s'y mêlant de toute son âme.

Il lui parla des matins perdus à ne pas se promener ensemble des flâneries où ils eussent savouré le bonheur d'être deux, du plaisir de ne songer à rien qu'à s'abandonner auprès d'elle.

La douceur de l'amour s'étirait dans son coeur

Attentif aux moindres mouvements qu'elle faisait en lui il voulait se reposer auprès d'elle de tant d'efforts pour la chercher, pour la garder. Il aurait voulu lui offrir une vie douce, l'aider, la soigner, lui épargner tout ennui. Il voulait lui servir d'intructeur au monde. Et il lui écrivait " Je souffre vos douleurs. Je vous en supplie restez sans bouger au soleil. Le goût de la lutte vousreviendra bientôt. Je ne vous quitterai pas. Je mettrai votre renoncement à la charge de votre faiblesse. Dussiez vous ne pas m'écrire je ne vous aimerai pas moins tendrement..... "

Et puis : "

" Je reviens vers vous. J'éloigne, pour me donner sans réserve, les pensées étrangères. Les spéculations inutiles. Et, chaque fois que je finis mes lettres, je crois ne vous avoir rien dit : j'ai si mal exprimé mon amour. Du moins ai-je crû quelques minutes rêver auprès de vous, sur une chaise longue, dans le même jardin "

homme délicate et s'en était lui-même avec un dévouement
sévère.

MARTIN courut de tout ses pieds son inquiétude qu'il
revint, plus amoureux encore d'avoir été injuste, de se faire
pardonner d'avoir été sévère.

Alors il se leva en disant qu'il - même se précipita
près d'Alcibiade, s'occupant des soins de son corps, de ses
côtés qu'il avait, s'y étant de toute son âme.

Il lui parla des mêmes choses à ne pas se promettre
de la liberté de la cause avant la mort d'Alcibiade.
du plaisir de ne songer à rien d'autre qu'à abandonner sa vie.
La réponse de l'autre était dans son cœur.....

Attendant aux mêmes mouvements qu'elle faisait en lui
il voulait se rassurer sur l'état de son cœur pour la
chercher, pour la saisir. Il avait voulu lui offrir une
bonne, l'aider, la soutenir, lui donner tout son cœur. Il voulait
lui servir d'intendant au monde. Et il lui écrivait " Je
souffre vos douleurs. Je vous en supplie tant que je pourrais
saisir. Je suis de la lutte vous en avez senti. Je ne veux
quitter pas. Je mettrai votre renoncement à la charge de vo-
tre faiblesse. Que vous ne me répondez pas de vous aimer
pas moins tendrement..... "

Et puis :

" Je reviens vers vous, Alcibiade, pour ne donner sans réserve,
les pensées étrangères. Les ambitions luttent. Et, chaque
fois que je lis vos lettres, je crois ne vous avoir rien dit :
j'ai si mal exprimé mon amour. De moins ai-je été quelques fois
tes rêver sur les vôtres, sur une seule longue, dans la même
terme "

Il s'oubliait lui-même. Il oubliait de se contraindre. Il négligeait tous ses récents soucis, tous ses anciens dégoûts, toutes les raisons de son détachement. Il ne songeait plus qu'à ce visage de velours, à cette voix qui, il s'en souvenait, savait le rappeler de si loin. Il imaginait la sinuosité des bras et ce corps tendre et ferme où reposer sa tête.....

Pour s'expliquer le détachement de MARTHE il avait dû entrer dans les détails de sa vie. Et, parce que le corps de son amie était souffrant, il l'avait senti à la fois plus exigeant et moins charnel. ANDRE s'intéressait enfin à MARTHE pour elle-même. Du moins la tendresse sensible s'était saisie de lui. Mais le besoin de posséder ? Il n'y songeait qu'à peine. Il ne s'affligeait que de leur séparation.

Il chercha quel métier le rapprocherait d'elle, dans un vagabondage où - ayant cessé d'y réduire sa vie - il ne trouvait plus que les charmes qu'elle-même y trouverait. Il l'avait enfin découvert. Il lui offrit de venir la rejoindre pour entretenir par la présence un amour dont il ne doutait plus. Il voulait goûter avec elle quand elle serait guérie dans une vie d'aventures leur dangereux bonheur.

Et, en attendant sa réponse, il écrivait encore :

" Surtout je vous en supplie ne vous abandonnez pas. C'est votre faiblesse, votre fièvre qui vous font croire à votre détachement. Mais vous avez autant que naguère les mêmes raisons de vouloir vivre. Je vous attends impatiemment, tel, enfin, que vous me désiriez, plein de désirs et plus que jamais de confiance et de dons. Soignez

Il s'occupait lui-même. Il souffrait de se contraindre. Il réalisait tous ses rêves secrets, tous ces espoirs déçus, toutes les raisons de son détachement. Il ne comprenait plus qu'à ce moment de veiller, à cette voix qui, il s'en souvenait, savait le rassurer de et loin. Il imaginait la stérilité des bras et ce corps tendre et ferme en repos sur sa tête...

Pour s'expliquer la détresse de MARTHE il avait dû entrer dans les détails de sa vie. Et, parce que le corps de son amie était souffrant, il l'avait sentie à la fois plus existant et moins charnel. MARTHE s'intéressait enfin à MARTHE pour elle-même. De moins la tendresse sensible s'était saisie de lui. Mais le besoin de rassurer ? Il n'y consentait qu'à peine. Il ne s'efforçait que de leur séparation.

Elle chercha quel motif le rapprochait d'elle, dans un vague bondage où - ayant cessé d'y réfléchir sa vie - il ne trouvait plus que les charmes qu'elle-même y trouvait. Il l'avait enfin découvert. Il lui offrit de venir la rejoindre pour entretenir par la présence un amour dont il ne doutait rien. Il voulait rester avec elle quand elle serait guérie dans une vie d'aventures leur donner deux bonheurs.

Et, en attendant sa réponse, il écrivait encore :
 " Surtout je vous en supplie ne vous abandonnez pas. C'est votre faiblesse, votre fièvre qui vous font croire à votre détachement. Mais vous avez autant que négative les mêmes raisons de vouloir vivre. Je vous attends impatientement, tel, enfin, que vous me désiriez plain de désirs et plus que jamais de confiance et de bon. Surtout

vous pour l'amour de vous ".

Et il écrivait enfin :

" Je voudrais à chaque heure augmenter de quelques lignes une
" lettre jamais terminée. Ici encore les moindres obligations me pri-
" vent de mon plaisir et je suis obligé de vous envoyer mes lettres
" les ayant écrites d'un seul trait. Respirez-y du moins, les tendresses
" de chaque instant du jour forcément rassemblées. Ah, depuis trop long-
" temps je n'ai senti que votre chaud baiser. Mais je m'en veux de ce ton
" de langueur qui pourrait vous affaiblir. Sachez surtout ma bien-aimée,
" que de mieux en mieux je comprends l'importance des gestes."

Le silence de MARTHE était la substance de son exaltation. Il y
approfondissait son plaisir d'aimer. Et ANDRE, exhortant à la ferveur
sa maîtresse, évoquait le parfait échange que, quatre mois plus tôt,
à son ignorance surprise, elle était venue vainement proposer.

Puis il reçut la réponse qu'il attendait .

MARTHE lui disait sa joie de l'avoir mené jusqu'à ces sommets
de passion où le ton de ses confidences le lui montrait enfin. Mais, se
couvrant de sa faiblesse pour invoquer une lâcheté dont il fallait qu'
elle accusât et qui la justifiait, elle séparait sa route de la sienne.

Elle n'avait plus envie de partager sa belle existence. Elle
préférait à jouir d'un bonheur si chèrement disputé, la tendresse
sans heurts, l'indéfectible repos dans la bonté de son mari. Elle ne
pouvait se passer de son Enfant.

Lassitude, défiance ou cruauté ?

Mais plutôt ne sentait-elle pas qu'un profond désir charnel
manquait à ANDRE, si parfait que fût d'ailleurs l'amour qu'il nour-
rissait pour elle. Et cela seul comptait. A cause de cela elle aban-
donnait tout.

vous pour l'amour de vous."

Et il écrivait enfin :

" Je voudrais à chaque heure augmenter de quelques lignes une

" lettre jamais terminée. Ici encore les vieilles obligations me pri-

" vent de mon plaisir et je suis obligé de vous envoyer mes lettres

" les ayant écrites à un seul trait. Réagissez-y du moins, les tardasses

" de chaque instant de leur forcément rassemblées. Ah, depuis trois jours

" dans je n'ai senti que votre grand baiser. Mais je m'en veux de ce fait

" de l'absence qui pourrait vous affaiblir. Sachez surtout ne désespérez

" que de mieux en mieux je comprends l'importance des gestes."

La réponse de MARTE était la substance de son exaltation. Il y

apportait son plaisir à l'écouter. Et ANDRÉ, exhortant à la fermeté

de sa maîtresse, évoquait le parfait bonheur que, quatre mois plus tôt,

à son mariage survenu, elle était venue vainement proposer.

Puis il repart la réponse en lui attendant.

MARTE lui disait au sujet de l'avoir même jusqu'à ces derniers

de passion de la part de ses confidences. Elle lui écrivait enfin. Mais, au

courant de sa faiblesse pour répondre au lâcheté dont il fallait qu'

elle accusât et qui la justifiait, elle écrivait sa route de la même.

Elle n'avait plus envie de parler de belle existence. Elle

préférait à tout à son bonheur et écrivait à l'écrit, la tendresse

sans heurts, l'indéfectible dans la bonté de son mari. Elle ne

peut se passer de son enfant.

Les autres, dévotion ou orgueil ?

Mais plutôt ne sentait-elle pas qu'un profond désir d'orgueil

menaçait à ANDRÉ, et qu'il ne fallait que l'écarter de l'amour en lui montrant

qu'il n'avait pour elle. Et cela seul comptait. A cause de cela elle s'aban-

donnait tout.

Il lui répondit : " Je reviens vous dire tant de larmes versées que j'avais raison un jour de vous appeler ma femme ! Vous l'êtes jusqu'aux profondeurs de mon être. Et maintenant tous les aspects du monde ont perdu leur attrait puisque vous n'êtes plus auprès de moi pour y mêler notre tendresse. Je n'espère de mes plaintes aucun secours; je vous comprends hélas ! Mais ce pauvre bonheur est-ce tout ce qu'il vous fallait ?

" Ah ne m'écrivez plus. Que me serait un signe indifférent de vous ? Cette image que vous m'avez donnée, a qui enfin j'avais tout ramené, sans sourire maintenant elle sera seule présente à ce grand désespoir où je suis descendu "

N'avait-elle donc enraciné l'amour dans ce cœur solitaire que pour lui enseigner le goût des joies humaines et l'inquiétude tourmentée de la possession ?

Il lui répondit : " Je reviens vous dire tant de choses
 que j'avais raison un jour de vous appeler ma femme ! Vous l'êtes
 jusqu'aux profondeurs de son être. Et maintenant tous les aspects
 du monde ont perdu leur attrait puisque vous êtes plus que
 moi pour y mêler notre tendresse. Je n'aspère de mes plaintes au-
 cun secours ; je vous compare à Jésus ! Mais ce pauvre bonheur est-
 ce tout ce qu'il vous fallait ?

" Ah ne m'écrivez plus, que ce soit un signe indifférent de
 vous ? Cette image que vous m'avez donnée, a qui enfin j'avais tant
 ramené, sans courir maintenant elle sera seule présente à ce
 grand désespoir de la nuit descendu "

N'avait-elle donc effacé l'accent dans ce cœur solitaire que
 pour lui enseigner la route des joies humaines et l'indivisible tour-
 mentée de la possession ?

ICI FINIT CETTE HISTOIRE d'AMOUR

ICI FINIT ONTIS HISTOIRE A' AMOUR

CHAPITRE I

... bien que son cœur fut déjà comblé, le souvenir obscur des
caresses de MARIE demeurait effluve et troublait ANDRÉ de leur
douceur perdue. Tout lui semblait d'un seul coup. Qu'allait-il
devenir?

... Il se promenait maintenant par les chemins qu'à l'hiver
ils avaient parcourus ensemble. Et il éprouvait une course souffrante
mais s'était élévé au-dessus de sa douleur future. Il avait ser-
menté ses doutes jusqu'à prendre pour un moment du cœur l'acte
naturel de **LA SOLITUDE DOULOUREUSE !** A peine perceptible après

de son triomphe était encore balancée du plaisir retardé de son
déplacement. Ainsi, au sortir de ses longs efforts, il était comme
un homme qui, ayant longtemps vécu dans un pays aride, goûte d'un
" Me voici seul enfin tel que je devais l'être "

... Cependant il ne pouvait **MOREAS.** dire du bonheur de son cœur
Ayant provoqué l'irruption dans sa vie de ce que les émotions hu-
maines elle figurait pour lui tous les sens infatigables. Rien mieux,
les efforts d'ANDRÉ n'ayant plus fin ni par l'effet de sa propre
volonté, ni par l'effort inévitable de sa vieillesse, mais par
une assistance étrangère, il aperçut dans celle-ci, tout à coup
les grâces de sa dépendance.

Et cette dépendance ne pesait plus sur lui, lui semblait
à travers ses aventures, la raison de l'activité où il avait peu à
peu souffert son bonheur.

Le courage auquel de sa réserve lui rendait entre toute
sécurité. Et son attachement ne lui semblait plus même aux

LA SOLITUDE DOUTOURHUS I

" Me voici enfin tel que je devais l'être "

MORNAS.

funestes : la tristesse et la solitude. La découverte de tout ce
 désirs insatisfaits.

CHAPITRE I

Bien que son oubli fut déjà comblé, le souvenir obscur des caresses de MARTHE demeurait efficace et troublait ANDRE de leur douceur perdue. Tout lui échappait d'un seul coup. Qu'allait-il devenir?

..... Il se promenait maintenant par les chemins qu'à l'hiver ils avaient parcourus ensemble. Et il éprouvait une sourde souffrance mais c'était plutôt anticipation de sa douleur future. Il avait surmonté ses doutes jusqu'à prendre pour un mouvement du cœur l'automatisme de son habitude. Et sa défaite à peine perceptible auprès de son triomphe était encore balancée du plaisir retardé de son délassement. Ainsi, au sortir de ses longs efforts, il était comme un homme qui, ayant longtemps vécu dans un pays aride, goûte d'abord aux charmes de la fraîcheur...

..... Cependant il ne pouvait se déprendre du souvenir de son amie. Ayant provoqué l'irruption dans sa vie close et nue d'émotions humaines elle figurait pour lui tous les dons interdits. Bien mieux, les efforts d'ANDRE n'ayant pris fin ni par l'effet de sa propre volonté, ni par l'arrêt inévitable du cours des choses, mais par une décision étrangère, il aperçut dans celle-ci, tout à coup les grâces de sa dépendance.

Et cette dépendance ne pesant plus sur lui, lui semblait à travers ses souvenirs, la raison de l'activité où il avait peu à peu confiné son bonheur.

Le sauvage orgueil de se réserver lui rendait amère toute dispersion. Et son détachement ne lui semblait plus mêlé qu'à ses

CHAPITRE I

Bien que son ouïe fut déjà comblée, le souvenir obscur des
 carresses de MARTHE demeurait effluve et trouble dans ANDRÉ de leur
 bonheur perdu. Tout lui échappait à son seul coup d'œil. Il
 venait ?

..... Il se promenait maintenant par les chemins du printemps
 ils avaient parcourus ensemble. Et il éprouvait une source nouvelle
 mais c'était plutôt anticipation de sa douleur future. Il avait sur-
 monté ses doutes jusqu'à rendre tout un mouvement de cœur l'auto-
 matisme de son habitude. Et se délassait à peine perceptible encore
 de son triomphe était encore balancé au plaisir retardé de son
 désassement. Ainsi, au sortir de ses longs efforts, il était comme
 un homme qui, ayant longtemps vécu dans un pays aride, goûte à sa
 bord aux charmes de la fraîcheur.....

..... Cependant il ne pouvait se débarrasser du souvenir de son état.
 Avant revêtu l'irruption dans sa vie de ces émotions hu-
 maines elle figurait pour lui sous les deux interdits. Bien mieux,
 les efforts d'ANDRÉ n'ayant pris fin ni par l'effet de sa propre
 volonté, ni par l'arrêt inévitable du cœur des choses, mais par
 une décision étrangère, il aperçut dans celle-ci, tout à coup
 les grâces de sa dépendance.

Et cette dépendance ne venait plus sur lui, lui semblait
 à travers ses souvenirs, la raison de l'activité qu'il avait eue à
 peu confiné son bonheur.

Le sauvage orgueil de se réserver lui rendait amère toute
 dispersion. Et son détachement ne lui semblait plus mêlé qu'à ses

funestes : la tristesse et la solitude. La découverte de tant de désirs inconnus avait dépouillé de ses premières joies ce coeur ou s'étaient tendues de secrètes attaches.

Et il se traînait au milieu des êtres, dévasté et comme arraché à lui-même.

que les choses fussent conformes aux idées qu'il s'en faisait. Et s'il avait une extrême répugnance pour celles qui manquaient de corps à l'idée, il se refusait à se donner pour son esprit de leur en prêter un. Or, tandis que les circonstances favorables lui présentaient jadis des succès qu'il contemplait il n'en soulevait pas, ne descendait pas à elle, dans le choix d'un bonheur rapidement changé, voilà que son bonheur se trouvait déçu sans que rien eût été fait pour lui en tenir lieu.

Et ANDRÉ découvrait que cette chose limitée, passagère et périssable : tel être humain (qu'il regardait comme un être à part) avait mérité plus que toute autre forme vivante est absolument irréprochable.

Depuis, à ce point élevé de sa pensée, il ne pouvait encore ni se résigner ni se révolter. Il acceptait cette douleur, il l'entretenait sans détours. Il se refusait à la laisser de s'étouffer. Et il se refusait à implorer MARIE la secours qu'elle put lui donner. D'ailleurs à porter le poids de ses actions à une telle perfection que les autres qu'il y gagnait complaisaient ses yeux de plaisir d'un bel événement, il choisissait plus tôt la catastrophe que de s'offrir à lui-même un humiliant spectacle.

Bientôt, s'agissant de considérer comme un devoir, la recherche du bonheur, il allait souffrir avec une telle intensité de la privation de la vie. Mais dans l'idée d'avoir été abandonné par le

fustées : la tristesse et la solitude. La déconvenue de tout ce
 détail inconnu avait dépeint de son premier jour ce cœur
 on s'étaient tendus de ces attaches.
 Et il se trouvait au milieu des êtres, devant et comme sur-
 ohé à lui-même.

CHAPITRE II

Sans doute il aurait pu s'accommoder de la persistante illu-
soire et posthume de son ancien amour. Mais ANDRE avait besoin
que les choses fussent conformes aux idées qu'il s'en faisait. Et
s'il avait une extrême répugnance pour celles qui
manquaient de corps c'était, précisément à cause de la difficulté
pour son esprit de leur en prêter un. Or, tandis que lorsque des
circonstances favorables disparaissaient jadis des scènes qu'il
contemplant il s'en souciait peu, ne dépendant pas d'elle, dans
le choix d'un bonheur rapidement changé, voici que son bonheur se
trouvait détruit sans que vint aucun autre pour lui en tenir lieu.

Et ANDRÉ découvrait que cette chose limitée, vagabonde et
périssable : tel être humain (qu'à cause de ces défauts là il
avait méprisé) plus que nulle forme vivante est absolument irrem-
plaçable.

Cependant, à ce point séparé de sa propre douleur, il ne son-
geait encore ni à se résigner ni à se révolter. Il acceptait cette
douleur. Il l'entretenait sans détours. Il la nourrissait au lieu
de l'étouffer. Et il se refusait à implorer MARTHE le secours qu'
elle eut pu lui donner. Diligent à porter le moindre de ses actes
à une telle perfection que les ennuis qu'il y gagnait comptaient
peu auprès du plaisir d'un bel achèvement, il choisissait plus
tôt de se détruire que de s'offrir à lui-même un humiliant spec-
tacle.

Bientôt, s'obligeant de considérer comme un devoir, la re-
cherche du bonheur, il allait souffrir exclusivement d'être inca-
pable de le fixer. Mais déjà l'idée d'avoir été abandonné ne le

CHAPITRE II

Sans doute il avait pu s'accommoder de la persécution illi-
 coire et posthume de son ancien amour. Mais ANDRÉ avait besoin
 que les choses fussent conformes aux idées qu'il s'en faisait. Et
 s'il avait une extrême répugnance pour certaines de ces
 manières de corps d'état, évidemment à cause de la distance
 pour son esprit de leur en grêler un. Or, tandis que lorsque les
 circonstances favorables disparaissent, jadis des scènes qu'il
 contemplait il n'en voyait plus, ne s'en rendant pas d'elle-même
 le choix d'un bonheur rapidement évanoui, voici que son bonheur se
 trouvait détruit sans que vint aucun autre pour lui en tenir lieu.
 Et ANDRÉ découvrait que cette chose limitée, vaine et
 périssable : tel être humain (qui s'est enfoncé dans ces états) il
 avait mérité (plus que nulle forme vivante est absolument irré-
 parable).
 Cependant, à ce point sévère de sa propre douleur, il ne sou-
 rait encore ni à se résigner ni à se révolter. Il acceptait cette
 douleur. Il l'entretenait sans détours. Il se nourrissait en lieu
 de l'étoffer. Et il se refusait à tout autre. La seconde fois
 elle eut pu lui donner. Dillant à porter le nombre de ses actes
 à une telle perfection que les années qu'il y passait comptaient
 peu auprès du plaisir d'un bel événement. Il choisissait plus
 tôt de se détruire que de s'effriter à lui-même un plaisir usé.
 Bientôt, s'obligeant à considérer comme un devoir, la re-
 cherche du bonheur, il allait souffrir exclusivement d'être incapable
 de le fixer. Mais cette idée s'élevait à un point où elle

quittait pas. Et il se refusait à l'extirper puisqu'elle était justifiée à l'occuper ainsi. Même il pousse la délicatesse jusqu'à disposer son être pour la cruelle visiteuse afin de ne pas s'accuser de tricher avec elle. D'ailleurs ANDRE croyait (sans se l'avouer encore) pouvoir remplacer au hasard les jours ce qu'il souffrait d'avoir perdu. Et cette espérance secrète, qui semblait l'amoinrir, stabilisait son désespoir. Prenant la teinte de son être sa douleur même était abstraite. Mais c'était dans une ordination charnelle qu'elle avait pris naissance. Et c'était par la vue des corps qu'aussi bien que sa joie il fallait qu'elle dure. Ainsi l'harmonieuse euphorie d'une existence où il ne désirait que de contempler ce qui ne se possède pas devenait un chaos plein de désirs aussitôt effacés qu'apparus mais sans cesse et dans un sens inévitable renouvelés et vivifiés et toujours impossibles.

ANDRE n'avait plus de goût pour la vie qu'il menait autrefois.

Et les paroles de l'Écoléaste trouvaient en lui leur source à l'aise.

qu'il était parvenu à l'extrême point de sa vie. Il se sentait
 justifié à l'égard de son âme. Mais il pensait la délicate
 passer son être pour la cruelle violence afin de ne pas
 ser de tricher avec elle. D'ailleurs ANDRÉ croyait (sans se l'a-
 voir encore) pouvoir remplacer sa femme les jours de sa
 souffrance d'avoir perdu. Et cette espérance ne fut, qui semblait
 l'amoindrir, stabiliser son désespoir.
 Pendant la durée de son être se dévot même était abstrait
 Mais c'était dans une ordonnance charnelle qu'elle avait mis
 naissance. Et c'était par la vue des corps qu'aurait bien une
 joie il fallait qu'elle dure. Ainsi l'harmonieuse euphorie d'une
 existence où il ne doutait que de contempler ce qui ne cessait
 de pas devenait un chaos afin de faire aussitôt effacés qu'un
 pain mais sans cesse et dans un sens inévitable renouvelés et
 vivifiés et toujours impossibles.
 ANDRÉ n'avait plus de goût pour la vie qu'il menait entre
 fois.

CHAPITRE III

L'amour est interdit à qui n'a pas l'extrême égoïsme d'une volonté de bonheur.

Si ANDRE ne s'aimait pas assez pour rester amoureux ni fidèle, libre il ne savait que faire de sa liberté - disponible et désœuvré il errait comme une âme en peine. Mobile et prompt à se manier, il se trouva brusquement reporté au soir d'un hiver de son adolescence lorsque reconduisant les couples de deux camarades et de leurs jeunes finacées il songeait déjà qu'il ne pesait pas plus dans l'existence que ne pèserait sa vie dans aucun souvenir.

Cette solitude qui s'attachait à lui et qui, l'accompagnant à travers ses détours s'était si longtemps effacés, c'est elle tout à coup surgie, qui faisait l'unité de son être. Et comme il prenait conscience de lui-même dans une attitude douloureuse ainsi mesurait-il ses limites avec l'étréitesse de leur adhérence.

Ce n'était donc pas tant de sa solitude que de l'idée de sa solitude qu'il s'affligeait. A elle-même l'objet de sa contemplation sa vie se déroulait dans une inutile et monotone égalité. Mais s'il eut aimé une possession sans heurts, au bout d'un temps très court chaque minute prise lui eut encore semblé une minute volée et l'amour un larcin à ses débats intérieurs. Telle était cette contradiction qu'il jugeait vain de se donner à des formes nombreuses et bientôt lassant de toujours revenir vers la même.

Et les paroles de l'Ecclésiaste trouvaient en lui leur source désolée.

CHAPITRE IV

Une inquiétude exclusive et vigilante le rongait en effet. Et les mouvements de son âme, qui se résolvaient jadis dans les élans d'une passion pure, n'osaient plus extérieurement se manifester ni même en secret se satisfaire.

" A quoi bon " se disait-il ?.....Et jusqu'à ses plaisirs tout en était empoisonné.

Mais la conscience de sa propre vanité si elle le jetait à cet excès d'ennui d'où rien ne le pouvait tirer n'était pas la seule cause de son désespoir. Et la plus agissante était peut être cette fidélité qui suivait aussitôt toutes les ondes de son cœur.

Enfin, si ANDRE n'avait déjà plus de regrets, l'absence de regrets fournissait à sa douleur un aliment qu'aucun regret n'aurait pu lui donner. Ses souvenirs, en effet, n'étaient fragiles que parce qu'était abstraite son imagination. Mais celle-ci pouvait aisément transformer une absence de souvenirs en le souvenir d'une absence. Et l'attention d'ANDRE attirée sur les formes vivantes vivifiait sans cesse par celle-ci la conscience de son dénuement. Si bien que le souvenir d'une absence étant plus présent qu'une présence continue, il devenait chaque jour plus fidèle à sa douleur.

ANDRE se sentait désespérément faible de ne pouvoir maintenir en lui une image qui lui avait été si précieuse et si chère. Plus que la perte de son bonheur, plus qu'aucune appréhension des jours prochains la conscience de sa faiblesse s'insérait en lui, en prenant possession, s'y incorporait peu à peu. Et qu'importait maintenant qu'il avait disparu le prétexte de sa fière réserve ?

Ayant accédé pour l'amour d'un être à la joie de se refuser il crut qu'il désirait l'amour. Il en souhaitait les conséquences mais non pas la douleur - la sécheresse sans les mille soucis de l'amour véritable - Il désirait l'amour de cet être sans cet être. Et le reçu qu'il opposait encore aux sollicitations du monde n'étant plus l'effet de sa contrainte venait de ce qu'il ne pouvait plus s'y plaire, car son bonheur ne dépendait plus de sa seule volonté

Alors, peu soucieux de parvenir au but qu'il avait désiré par des voies qu'il n'avait pas choisies, il s'attarda dans toutes les convoitises de la chair.

Une indifférence exclusive et violente la renvoyait en effet. Et les mouvements de son âme, qui se résolvaient dans les élan d'une passion pure, n'avaient plus d'existence que celle d'un instant même en secret se réalisant.

" A quoi bon " se disait-il ?... Mais, l'âme s'agitait tout en elle-même.

Mais la conscience de son propre intérêt si elle se tenait à cet excès d'ennui d'où rien ne le pouvait tirer n'était pas la seule cause de son désespoir. Et la plus exécrable était peut-être celle-ci : elle ne pouvait supporter toutes les ombres de son cœur.

Enfin, si ANDRÉ n'avait été plus de regrets, l'absence de regrets l'entraînait à se donner un aliment qu'un regret n'aurait pu lui donner. Ses souvenirs, en effet, n'étaient que des rêves de l'âme. Et l'absence de regrets de son imagination. Mais elle-ci pouvait à l'occasion transporter une absence de souvenirs en le souvenir d'une absence. Et l'attention d'ANDRÉ était sur les formes vivantes vivait sans cesse par celle-ci la conscience de son être. Et bien que le souvenir d'une absence était plus présent qu'une présence continue, il devenait chaque jour plus fidèle à sa destination.

ANDRÉ se sentait désespérément fatigué de ne pouvoir maintenir en lui une image qui lui avait été si précieuse et si chère. Plus que la perte de son bonheur, plus qu'une compréhension des jours prochains la conscience de sa faiblesse s'inscrivait en lui, en quelque possession, s'y incorporait peu à peu. Et qu'aurait-il tenu de lui s'il avait à nouveau la présence de sa tranquillité ?

Avant tout pour l'amour d'un être à la tête de sa réflexion il eût voulu se donner l'amour. Il se souvenait les connaissances mais non pas la ténacité - la détermination sans les mille soucis de l'amour véritable - Il désirait l'amour de cet être sans cet être. Et le seul qu'il opposait encore aux sollicitations du monde n'était plus l'effet de sa contrainte venant de ce qu'il ne pouvait plus s'y plaire, car son bonheur ne dépendait plus de sa seule volonté.

Ainsi, par quelque de parvenant au point où il avait été par ses vœux qu'il avait des choses, il s'attachait dans toutes les connaissances de la vie.

CHAPITRE V

Il croyait enfin ^{si} exclusivement aux charmes de l'amour qu'il abandonnait comme une erreur toutes ses changeantes vérités. Et le scrupule qui le poussait à se rendre insupportable sa solitude se joignait à son désir inavoué d'en atteindre à l'extrême afin d'en sortir aisément.

Un jour qu'il se promenait le long des falaises bretonnes, plus que du spectacle de la mer il se sentit ému de celui des cabanes où derrière les portes ouvertes un entassement ignoble de chiffons et de vieux meubles figurait toute la pauvreté.

Luxe incomparable auprès de sa solitude, que cet accomplissement terrestre.....

Et son travail lui paraissait semblable à son existence. Pas plus l'un que l'autre n'était consacré à un être vivant. Abstraits tous deux ils n'exerçaient aucune influence tangible. ils avaient leur fin en soi.

Bien qu'il ne songeât plus à MARTHE c'était sa présence auprès de lui qui lui avait révélé la douceur des échanges. C'était son absence surtout qui pesait sur sa vie. Il en traînait le souvenir indistinct, plus lourd que s'il eut été reconnaissable image, ou précis attachement.

Et il se rappela tout à coup ce solitaire à peine remarqué qui, à la terrasse d'un café de banlieue, lui avait, un jour d'autrefois, en soulevant son chapeau dit un timide adieu. Aujourd'hui brusquement porté par quelque courant inconnu il surgissait de sa mémoire close, infiniment triste, furtif et désaxé, et de pesanteur que juste ce qu'il en faut pour vivre. Cette

tremblante apparition et si vite éloignée l'obséda. Imaginant cet homme à son âge, il assumait le sien. Il épiait le continuel changement qui s'opérait en lui. Il se voyait enfin, situé dans le temps, soumis à vieillir, ayant vieilli déjà (ce dont jamais il ne s'était douté). Alors, sentant le quitter sa jeunesse et la grâce, son ennui redoubla.

Et c'est dans ce temps là qu'il nota sur son carnet ses plus fortes impressions de douleur et de solitude.

"Fallait-il pour je pusse aimer que j'en vinsse à sentir m'échapper peu à peu et sûrement les raisons d'être aimé: la beauté la jeunesse, la joie ? Au moment qu'elles disparaissent mes désirs d'amour s'exaspèrent et plus difficilement peuvent être exaucés que justement les moyens que j'avais de les exaucer m'échappent. Perpétuelle ironie! J'aurais dû mettre d'accord mes désirs et mes possibilités, limiter mes convoitises, vouloir plus fortement les moyens de ma fin.

Que m'importe maintenant de me regarder vivre? Ah connaître enfin les biens du monde "

Mesurant toutes choses aux mesures humaines sa chambre nue lui fut comme un lourd témoignage que, par lâcheté d'une habitude prise, il ne parvenait plus à secouer. Quelle était donc la raison de sa vie sinon cette injustifiable attente, attente en vérité de sa propre mort, qui, lui ayant permis d'accomplir sans s'en apercevoir les tâches les plus vaines, se ramenait à une sorte de massianisme inavoué, par instants satisfait et jamais assouvi, où (sachant que tout cela finirait par passer) il patientait facilement jusqu'à ce que lui-même eut passé aussi. Perverse nonchalance

tranchante apparition et si vite éblouie l'obscurité. L'instinct
 est homme à son égard. Il s'agit de la vie. Il détail le sentiment
 étonnement qui s'opère en lui. Il se voit enfin, ainsi dans
 le temps, soumis à vieillir, ayant vu la vie (ce dont jamais
 il ne s'était rendu compte). Alors, sentant la quitter sa jeunesse et la
 grâce, son esprit redouble.

Et c'est dans ce temps là qu'il reçoit sur son visage ces
 plus fortes impressions de douleur et de solitude.

"Pourtant il veut se passer ainsi que l'en vaine à sentir
 m'abandonner peu à peu et à traverser les régions d'être vaine. La
 beauté la jeunesse, la joie ? Au moment où elle disparaît
 desirs d'amour s'exaspèrent et s'insistent de plus en plus
 exaspérés que justement les moyens que j'avais de les exacerber m'
 échappent. Perdus les moyens de les exacerber m'abandonnent
 et mes possibilités. J'ai vu mon avenir, vouloir plus forte-
 ment les moyens de sa fin.

Que s'agit-il maintenant de se regarder vivre et connaître
 enfin les biens du monde ?

Il faut faire chose aux heures humaines au spectacle que
 lui fut comme un jour éternelle que, par l'échelle d'une habitude
 prise, il ne parvenait plus à se lever. Quelle était donc la raison
 de sa vie sinon cette insatiable attente, attente en vérité
 de sa propre mort, oui, lui ayant parlé d'accomplir sans s'en
 apercevoir les tâches les plus vaines, se remuant à une sorte de
 manécanisme involontaire, par instants s'arrêtait et jamais ne savait
 (sachant que tout cela finissait par passer) il s'efforçait de
 faire jusqu'à ce que l'âme ait pu se sentir, l'éternité s'écouler

Non ! Mais ayant réduit tous les rapports humains à n'être que
 transitions artificielles il n'avait jamais eu à recourir à
 l'exercice du désir.

Tandis qu'attendant maintenant à ce qu'il y a de plus petit
 enlier et de terrien dans l'homme, il s'efforçait à n'être plus
 touché que des accidents de sa vie. Avant certains jours il av-
 rait donné tous les livres pour quelques faits divers à la dis-
 tribution des journaux. Et comme à l'ère du printemps, son
 jeune chat, d'habitude endormi, disparaît tout à coup pour ne re-
 venir que le lendemain matin effrayé, harassé et tout tremé de
 pluie, les désirs des corps limités lui apparaissent non plus
 produits de l'existence et de l'entraînement mais d'une force
 qui les contraint à l'usage de leurs propres puissances. Il dev-
 nait d'irrésistible violence de l'égoïsme charnel. Il ne la sen-
 tait pas.

Et si se demandait, l'aurait-il jamais, le cœur navré, s'il
 mourrait sans avoir jamais éprouvé la lassitude charnelle et la fu-
 eur d'un désir.

C H A P I T R E V I

S'évertuant, par pudeur, à ne faire aucun geste qui ne fut celui là qui convint, l'inharmonie de sa solitude le désolait, où il se trouvait par une fatalité ridicule et douloureuse malgré lui enchaîné. Et cette pudeur, l'empêchant dans sa jeunesse de jamais témoigner de ses désirs, le faisant ensuite se lasser promptement des appétits de sa chair, le poussait au contraire à rechercher enfin un persistant amour.

Tout se ramenait en lui au doute sur soi-même. Mais ce n'était pas humilité, plutôt horreur d'une humiliation. Et comme il demeurait dans une solitude qu'il eut voulu quitter, son orgueil au lieu de se féliciter d'un sort exceptionnel, contre cela justement s'irritait. Et il redoutait par une continuelle prévision de sa mort de ne pas tout extraire de la vie qui passait. Mais que souhaitait-il dans son désir d'une complète possession, d'aimer ou d'être aimé ? Et lui suffisait-il que son corps fut heureux ? Hélas comment son corps aurait-il seul goûté à la volupté ? Et si dans les rues il se retournait au passage des femmes, s'il calmait plus souvent les appels de sa chair, il aboutissait toujours à une satiété si prompte que, s'éloignant du platonisme, il ne s'écartait pas de la douleur.

Et voici quelques notes qu'il prenait encore :

"Le soleil sur la mer. Eternel dialogue. Et la participation du navire qui s'avance.

Mais que me sont maintenant les plus beaux paysages ? Aujourd'hui j'ai vu ce couple heureux de sa jeunesse. Pourquoi les êtres heureux s'écartent-ils toujours de moi, "

" Toute la population du village était en fête. J'avais

CHAPITRE VI

S'évertuant, par un effort, à ne faire aucun geste qui ne fut
celui là qui convient, l'insouciance de sa solitude le désolait,
il se trouvait par une fatalité rigoureuse et douloureuse malade
lui enchaîné. Et cette malade, l'empêchant dans sa jeunesse de
mais témoigner de ses désirs, le faisant attendre de passer
l'attente des années de sa vie, le poussait au contraire à se
cher enfin un véritable amour.

Tout se ramenait en lui au point sur soi-même. Mais ce n'était
pas par humilité, plutôt par horreur d'une humiliation. Et comme il
gémait dans une solitude qu'il ne voulait quitter, son orgueil
au lieu de se réjouir d'un sort exceptionnel, contre cela, il
tremblait d'être. Et il redoutait par une continuelle prévision
de sa mort de ne pas tout exprimer de la vie qui passait. Mais
que souhaitait-il dans son cœur d'une complète possession, d'être
mer ou d'être aimé ? Et lui enchaîné ? Il ne pouvait pas
rien ? Hélas comment son cœur aurait-il pu être à la volonté ?
Et si dans sa vie il se retrouvait au passage des années, d'être
calme plus souvent les années de sa vie, il souhaitait tou-
jours à une santé et à une vie, s'élevant au diabolique, il
ne s'écarterait pas de la douleur.

Et voici quelques notes d'un journal intime :

" Je suis sur la mer. Éternel éternel. Et la perspective
du navire qui s'avance.

Mais que me sont maintenant les plus beaux paysages ? Au-
jourd'hui, j'ai vu de beaux paysages de sa jeunesse. Pourquoi les
êtres humains s'écartent-ils toujours de moi ? "

" Toute la population du village était en fête. L'été "

J'avais honte d'être seul dans cette bourgade endiablée. Mâts de cocagne, Courses en sacs... Quelle part y pouvais-je prendre ? A quoi bon se déplacer vers la joie des autres villes ? A quoi bon se déplacer le moins du monde quand une chose vous manque, la seule qu'on désire ?

" Est-ce déjà le vent d'automne qui souffle dans les arbres des rues ? Attente jamais comblée, Ah, douleur sans élan."...

Ne pouvant les partager il ne comprenait plus qu'il eut jamais aimé ses anciennes joies. Une secrète frénésie de communion le dévorait et nul être avec qui l'accomplir. Il s'apparaissait carrefour ou toutes choses passent et qui ne vit que de ces passages étrangers. Et quand il rentrait à PARIS Au temps des vacances, personne à la gare pour l'accueillir - personne ne l'attendant dans aucune de ces maisons, autrefois familières, il touchait au fond de l'abandon.

Et il se disait : " Que puis je attendre de plus que ce que j'ai ? (Et qu'ai je au monde ?)

Tenant sa vie entière avec son passé et ses projets, ses souvenirs et ses regrets, il se persuadait de la vanité de sa contemplation. A situer trop loin ses désirs, la terre lui manquait. Et malheur à qui, quand la terre lui manque, sent que l'unique réalité lui échappe.

Mais il ne pouvait encore s'attacher à la possession d'un être différent de lui, car ce grand désir d'amour qui battait dans le vide se réduisait au désir de s'appartenir davantage.

L'avais donc dit à cette seule dans cette dernière...
 Coeur, Coeur en acte... Quelle part y pourrais-je prendre ?
 A quel bon se déplaçait vers la tête des autres villes ? A quel
 bon se déplaçait le moins du monde dans une chose vous savez,
 la seule qu'on désire ?

" Est-ce à dire la vent d'automne qui souffle dans les arbres
 des rues ? Attendez jamais, jamais, Ah, doucement sans élan..."

Ne pouvait les parler il ne comprenait plus ce qu'il entendait
 jamais aimé ses amonnes, une seule, une seule de connaissance
 rien ne dévorait et lui être avec qui l'accomplir, il s'accomplir...
 réalisait quelque chose en lui-même, et qui ne vit que de
 ces passages éternels. Et quand il venait à PARIS, au temps
 des vacances, personne à la barre pour l'accomplir - personne ne
 l'attendant dans aucune de ses maisons, au trefois familières, il
 touchait au fond de l'abandon.

Et il se disait : " Que puis-je attendre de plus que ce que
 j'ai ? (Et qu'est-ce au monde ?)

Tenant sa vie entière avec son passé et ses projets, ses
 souvenirs et ses regrets, il se penchait de la vanité de sa
 contemplation. A situer trop loin ses desirs, la terre lui man-
 quait. Et malheur à qui, quand la terre lui manque, sent que
 l'unique réalité lui échappe.

Mais il ne pouvait encore s'attacher à la possession d'un
 être différent de lui, car ce grand désir d'amour qui battait
 dans le vide se réduisait au désir de s'appartenir davantage.

CHAPITRE VII

Ses désirs pourtant ne se fussent encore accomplis que dans l'inaccessible plénitude, car c'était comme s'il eut cherché Dieu à travers la fièvre de ses sens.

Et déjà le visage souriant sur son corps douloureux, Jésus l'invitait à l'amour derrière l'ombre du Dieu sans forme. Quelles voluptés eussent pu lui valoir cette extase? Pourtant il s'y refusait. Non qu'il ne se sentît tout prêt à s'y donner. Mais il ne voulait pas s'y donner trop aisément. Il avait ce scrupule vis-à-vis de lui-même et de Dieu de ne pas venir à Dieu avant d'avoir éprouvé la vanité de toute possession, c'est-à-dire de ce qui pass^e pour être suprême jouissance de la terre. Il réservait à Dieu un plus noble cadeau que celui d'un dépit dans la recherche insatisfaite. Il lui réservait le don de sa lassitude dans la parfaite possession.

Mais il ne poursuivait encore cette possession sans se soucier de devoir la rejeter. Il la poursuivait exclusivement. Et il était -(bien que le plus dénué -) pareil au roi ACHAB à qui pour être heureux il ne suffisait pas de tout posséder quand lui manquait la vigne de NABOTH.

CHAPITRE VII

Ses désirs pourtant ne se faisaient encore accomplir que dans
 l'insuccèsible pénitence, car c'était comme s'il eût cherché
 Dieu à travers la terre de ses ans.
 Et déjà le visage courbant sur son corps gonflé, les
 larmes à l'œuvre derrière l'ombre du Dieu sans forme. Quelles
 volées erraient en lui valant cette extase pourtant il eût
 retourné. Non qu'il ne se sentît tout prêt à s'y donner. Mais il
 ne voulait pas s'y donner trop aisément. Il avait ce quelque
 chose à-vis de lui-même et de Dieu de ne pas venir à Dieu avant
 d'avoir éprouvé la vanité de toute possession, d'être à-dire
 de ce qui passe pour être en même possession de la terre. Il
 réservait à Dieu un plus noble objet que celui d'un dédit dans
 la recherche transitoire. Il lui réservait le son de sa lan-
 guage dans la parfaite possession.
 Mais il ne correspondait à cette possession sans se
 soucier de devoir la rejeter. Il la poursuivait exclusivement.
 Et il était - (bien que le plus gêné -) paré au roi AGHAR à
 qui pour être heureux il ne suffisait pas de tout posséder
 quand lui-même la vaine de REBOUR.

CHAPITRE VIII

Il n'accepta désormais de plaisirs qui ne fussent matériels. Et, par exemple, les plus beaux paysages et qu'il ne pourrait revenir visiter, ne le détournaient plus de rechercher plutôt le simple spectacle de la joie brutale où il savait ne pouvoir accéder. Les exigences de son esprit consciencieux ne comptaient plus auprès de celles qu'il prêtait à sa chair négligée. Et, de même, sur ceux qui souffraient dans leur chair s'inclinait-il avec pitié au lieu de rire comme autrefois du ridicule de leurs petites misères.

Mais, à mesure qu'il se limitait aux seules émotions humaines son besoin grandissait d'une présence vivante auprès de lui. Il était affamé d'une affection voluptueuse. Non pas seulement réfractaire à tout partage; mais à l'amitié même qu'un amour étranger eut risqué d'amoindrir.

Il faisait une recherche nouvelle de cet absolu qu'il avait crû trouver dans une contemplation sans objet. Le tourment de l'harmonie ne l'abandonnait pas, ni le besoin de se saisir; mais c'était par la possession d'une victime heureuse.

Les notes qu'il prenait en témoignent assez :

" J'ai besoin de presser un corps contre le mien - J'ai besoin de le posséder. Si je désire une chair c'en est une qui me soit l'image même de la possession. C'est cela que je veux de l'amour. Quel me serait le besoin d'autre chose ? Car si, dans la marée d'ivresse, à cet extrême de volupté où je sais attendre, si, dans cette envahissante et totale ferveur où je

CHAPITRE VIII

Il n'accepte désormais de plaisir que ne fassent sentir
 par exemple, les plus beaux paysages et qu'il ne courrait
 lui visiter, ne le dégoûtât de rechercher plus le
 plaisir de la fête car il avait ne pouvait
 dé. Les expériences de son esprit contemplatif ne complé-
 plus sur les autres qu'il avait à sa disposition. Et de
 même, sur ceux qui souffraient dans leur chair s'inclinait-il
 avec pitié au lieu de rire comme autrefois du ridicule de leurs
 petites misères.

Mais, à mesure qu'il se livrait aux autres émotions humaines
 son besoin grandissait d'une présence vivante sur la terre. Il
 était affamé d'une affection véritable. Non pas seulement ré-
 fractaire à tout contact; mais à l'émotion même qu'un amour étran-
 ger lui eût répandue à l'instant.

Il faisait une recherche nouvelle de cet aspect du monde
 qu'il trouvait dans une contemplation sans objet. Le tourment de
 l'harmonie n'abandonnait pas, ni le besoin de se sentir
 mais d'être par la possession d'une victime humaine.

Les notes qu'il prenait en témoignent assez :

" J'ai besoin de presser un corps contre le mien - J'ai
 besoin de le posséder. Si je désire une chair c'en est une qui
 me soit livrée même de la possession. C'est cela que je veux
 de l'amour. Quel me serait le besoin d'autre chose ? Or si
 sans la parole d'ivresse, à cet extrême de volonté de se faire
 attendre, si, dans cette enveloppante et totale fervour de la

m'abandonnais, ma joie n'était pas pleine c'est que je ne pou-
vais m'apparaître à moi-même que le reflet de mon propre désir
Toute possession me manque pourquoi toute joie m'est incomplète
ET de quelle angoisse inlassable j'appelle un être auprès de moi."

Fin

m'abandonna, et je n'étais pas même o'ant que je ne
vins m'appareiller à moi-même que le relief de mon propre
Toute possession me manda pourquoi toute je n'est incommode
Et de quelle manière j'appelle un être après de moi."

Fin

un exempl. chez Rion par
Marthe Han
1 exempl. chez Marcel

29
1 de l'homme nu;
Anatomie (ou
algebra) sentimentale
Calcul: Topographie de
amourant

Contre l'avarice
Schéma Graphique

Publié en 100 tablettes de Rion et

en réponse

à l'abandon
En fait de topographie
par un roman - je n'ai pas à être
accablé au public - je ne puis plus souffrir

une histoire - les hommes en racontent de
bien plus captivantes -
parvenant à ma la Hera de
l'âme que le 4/7
complet vaut mieux
que la venue de Milo-
Rion me dit quel art
et si possible le public et
20 - j'aurais au contraire
que l'art n'est pas une
manière de rendre le
monde intérieur comme
la science rend le
monde ext² -
Utile ? X Mallarmé
Néanmoins le sentiment
d'abord accusé de faire
"parvenir" "par l'utile"
la "belle" et le "propre" de
l'œuvre

Depuis quelque temps, Marie semblait changée.

Elle se réservait au lieu de s'abandonner comme naguère.
Charmante, toujours disposée à servir et, la nuit, in-
quiète d'être trop endormie pour ne point entendre une
plainte étouffée, son mariage récent l'avait faite étran-
gère à soi-même. Coeur toujours disponible et qui ne
cessait de s'oublier, elle était heureuse, auparavant,
de se soumettre sans jamais se reprendre. Tour à tour
empressée auprès de sa mère malade, de ses frères exi-
geants et ~~presque~~ ^{jusque} des servantes paresseuses, elle avait
épuisé le stock habituel des fidélités mais, sur son
visage, s'étendait maintenant l'ombre d'une tendresse
qui se cache.

Les uns en chargeaient son mari mal disposé
aux démarches d'une âme involontaire; d'autres son exis-
tence trop dénuée de soins. Elle même sentait l'envahir
un égoïsme passionné.

Sûre enfin qu'elle était enceinte, elle ne
bougea plus qu'avec des précautions de sorcière. Chaque
geste lui ~~était~~ ^{semblait} d'autant plus chargé de conséquences
qu'elle y avait été jusqu'alors moins attentive. "qui sait,

1
Rev. Schéma

ACCIDENTS

Depuis quelque temps, Marie semblait changée. Elle se réservait au lieu de s'abandonner comme naguère. Charmante, toujours disposée à servir et, la nuit, inquiète d'être trop endormie pour ne point entendre une plainte étouffée, son mariage récent l'avait faite étrangère à soi-même. Coeur toujours disponible et qui ne cessait de s'oublier, elle était heureuse, auparavant, de se soumettre sans jamais se reprendre. Tour à tour empressée auprès de sa mère malade, de ses frères exigeants et presque des servantes paresseuses, elle avait épuisé le stock habituel des fidélités mais, sur son visage, s'étendait maintenant l'ombre d'une tendresse qui se cache.

Les uns en chargeaient son mari mal disposé aux démarches d'une âme involontaire; d'autres son existence trop dénuée de soins. Elle même sentait l'envahir un égoïsme passionné.

Sûre enfin qu'elle était enceinte, elle ne bougea plus qu'avec des précautions de sorcière. Chaque geste lui étant d'autant plus chargé de conséquences qu'elle y avait été jusqu'alors moins attentive. "qui sait,

" se disait-elle, une promenade trop brève, un abricot trop mur, si cela allait déranger tout l'équilibre de son corps ?"

Il n'y avait plus de pont d'une rive à l'autre de sa vie, mais le même torrent y roulait. Et si des chevelures de noyés, encore tièdes, flottaient, qu'avait-elle besoin de les reconnaître ? Ses papiers d'identité lui suffisaient avec les souvenirs d'un entourage trop fidèle.

Sa topographie était bouleversée; c'est ce qui arrive après les grandes guerres. On efface les souvenirs et on essaie de s'installer. Dégagée, infidèle à soi-même, elle se promenait dans cet imprévu et se penchait sur son corps.

La distance à son récent passé se mesurait étrangement par ses rapports à Louise, une amie dont elle était inséparable. Celle-ci trainait une stérilité malheureuse. Elle se mit à jouer avec elle comme un oiseau avec une sauterelle. L'autre, qui n'avait pas le courage d'abandonner, trouvait une sorte de compensation à sa stérilité dans cette lumière qui la dévorait en l'éclairant. S'attachant d'autant plus à elle qu'elle la déchirait davantage, Marie, de son côté, précipitait ses coups pour s'en débarrasser. Et elles semblaient toutes deux s'entraîner dans quelque tourbillon infernal. Son plaisir était de tuer ce qu'elle avait aimé comme ^{si} une furie l'occupait.

Il allait y avoir deux ans qu'elle avait épousé Germain. Elle le connaissait à peine. Ses parents malades,

sa jeunesse près de finir, on les avait jetés dans les bras l'un de l'autre. Toujours prompt à dévier son cœur, elle l'avait orienté sur cet inconnu mais l'inconnu était dur et ne supportait pas ce qu'il appelait des faiblesses.

Inquiet de ses affaires, il continuait près d'elle de ne songer qu'à la nourrir. C'était l'homme de tous les devoirs; sa femme en était un. Elle remplaçait maintenant tous les autres; il s'agissait de s'y dévouer et, du jour de leur mariage, il fût prêt à mourir en sa faveur. L'occasion ne s'en trouva point. Il la rendit malheureuse sans s'en apercevoir.

Elle acceptait à contre-cœur cette réserve qu'il lui imposait. Ne pouvant plus manifester d'amour, elle en crut la valence perdue. Mais voici que se dessinait enfin un nouvel objet à sa passion de sacrifice qui se remit à bouillonner.

On peut s'émerveiller qu'elle n'eut pas pris un amant. Belle, elle n'avait que l'embarras, mais dissimuler lui était inconcevable et elle ne parvenait pas à se plaire où d'abord ne l'eut liée qu'à l'habitude. C'est ainsi qu'autrefois elle s'était épouvantée d'une inclination pour un jeune homme qui l'aimait. Elle s'en était détournée violemment, ou trop timide pour diriger son cœur, ou par un goût presque incroyable de pureté.

Maintenant, elle comptait ses larmes de naguère. Par une manière de sacrifice plus absolu, elle mettait tous ses scrupules à se chérir. Craignant que son enfant naquit difforme, elle se sentait atteinte et criait au secours. D'autres fois, elle combinait ses maladies. Elle

en tirait toujours moins de soucis que de joies.

Cet enfant souterrain devint plus exigeant qu'un vice. Il justifiait des fantaisies tyranniques et, la nuit, assise sur son lit, dormante et les yeux grands ouverts elle s'arrachait la poitrine en hurlant.

Et l'on ne savait plus, de la mère ou de l'enfant, qui animait une telle fureur. Puis elle basculait dans le sommeil et s'y empêtrait jusqu'au matin.

Germain l'écoutait dormir. Il lui prêtait l'appui des reproches qu'il se faisait. Mais elle n'acceptait point ses remords et semblait écarter de lui leur enfant. Tout son rayonnement absorbé par ce corps fixé au sien, elle n'était heureuse qu'à se sentir sa prisonnière et tremblait de devoir un jour lui échapper. Alors elle supputait le charme inconcevable de voir en face d'elle un être né d'elle et elle se remettait à couver.

5
même et je sentais ces arrachements plus que je ne sou-
geais à être heureuse. Je ne me suis jamais beaucoup ap-
partenue. Entre II et III et IV de ma famille, en avais-je
le temps ? Mais, maintenant, je crains moi-même de ne
regarder. Ils étaient assis tous deux dans leur jardin.
C'était la fin du printemps et leur enfant dormait. Ils
avaient loué cette campagne, rien n'y dérangeait la vue.
C'est là qu'elle avait accouché. Les derniers
temps de sa grossesse se liaient ainsi au début de sa
maternité par le calme de ce paysage de ciel, de champs
et de collines.
Elle se rappelait ses promenades avant sa dé-
livrance. Elle descendait à la rivière et s'attardait
dans les prairies.
" Il me semble, disait-elle, que je ne voyais
plus la lumière. J'étais devenue chien de garde. Et ja-
louse ! des femmes, du vent, d'un journal. Je ne pouvais
plus supporter d'entendre siffler des trains dans la
nuit depuis que j'avais fait un rêve horrible. J'étais
avec Jacques sur le quai d'une petite gare. Il sautait,
au passage, dans un rapide qui ne s'arrêtait pas; je m'ac-
crochai au marchepied de son wagon et me laissait trainer
ainsi à travers la campagne. Je ne m'en souciais guère
mais il m'était impossible de franchir le tout petit
intervalle qui nous séparait, et cela me valait un ver-
tige épouvantable. "
" A tout instant, même éveillée, cette angoisse
m'a poursuivie. Il s'y mêlait alors la sensation de cette
course dans la nuit. Chaque pas m'arrachait de moi-

même et je sentais ces arrachements plus que je n'osais à être heureuse. Je ne me suis jamais beaucoup appartenu. Entre les maladies de ma famille, en avais-je le temps ? Mais, maintenant, je crains moi-même de me regarder.

Germain l'écoutait comme si, dans cet éloignement de l'image de soi-même, il eut reconnu sa propre indifférence. Il pensait qu'ils s'étaient unis et qu'ils veilleraient l'un ^{sur} pour l'autre.

Marie, le voyant s'émouvoir, imaginait des sources secrètes pareilles à celles où sa propre charité ne cessait de se retremper mais, enfermé dans la prison de ses devoirs, la vie s'étendait au contraire en lui comme un désert. Tout abandon ne lui semblait-il pas, même quand il faisait l'amour, une perte de temps ? Peu importe, chacun se projetant sur l'autre apportait à cette union qui commençait à peine une illusion très bienfaisante. Elle croyait être comprise, il était sûr de la comprendre. D'ailleurs, il avait dix ans de plus et lui devait bien cela.

" Je ne me reconnais pas, lui disait-elle encore, dans cette femme féroce. Je n'étais plus qu'un corps avec celui de Jacques." Elle souriait, mais au fond de son regard veillait un reste de terreur. "J'avais l'air de m'endurcir. Hélas ! j'avançais en tremblant ? Je ne trouvais d'appui que dans ma méchanceté. Un jour, dans cette chataigneraie, j'ai été contrainte de me jeter à terre. J'entendais comme un appel désespéré. Je m'imaginai seule sur une plage déserte, étranglée par derrière.

Recevant encore le ricochet de ses terreurs, elle les transformait en indulgence et en ravissements.

Germain ne répondait guère. Il se reprochait silencieusement de n'avoir point assumé ce à quoi son devoir l'eut obligé. Au lieu de plaindre sa femme, il s'accusait d'avoir été négligent envers elle et l'admirait d'être pareille à lui et de ne point aimer partager ses souffrances. Il ne songeait pas que Marie déchainait dans ses devoirs une passion si vive et si durable que ceux-ci s'y noyaient aussitôt.

Ils se penchaient sur le berceau de Jacques. Il n'était pas beau avec sa petite tête de poulet chauve. Et tous deux regardant dormir ce petit être, unique objet de leur coeurs étranges, ils se réunissaient comme deux ombres sur un appui.

Revenant encore le rattaché de ses tentatives,
elle les traînait en indulgence et en revirements.

III

Germain ne répondait rien. Il se rapprochait

allongement de n'avoir point sauté de à quel bon
L'usage à son mariage, elle avait dit n'être
devoir l'entendre. Au lieu de plaindre sa femme, il
avait pour elle une pitié et même, sans lui, il
s'occupait à avoir été négligé envers elle et l'adultère
avait été son de se dévouer encore à des malades.
Mais cette parole à lui et de ne point s'en parler
chez elle, il n'y avait plus. C'est par hasard qu'elle
se souvenait. Il ne concevait pas que Marie débauchait

dans ses devoirs une passion si vive et si durable que
Et voilà qu'il lui semblait glisser, l'épave,
ceux-ci à y avoir été assés.
dans la maison d'un dimanche de fête, au milieu de voi-
lis se penchaient sur le porreau de Jacques.
Les diables sifflant sur la rampe, tout le monde
il n'était pas avec sa petite sœur de parait étrange.
Et tout deux regardant étonnés ce petit être, unique objet
de leur curiosité étrange, ils se rapprochaient comme deux

l'épave.

Elle se souvenait d'une de ses tentatives.
faite pour avoir un enfant et se dévouer à la maternité.
Quelle autre elle-même pourrait dans la tombe de son
corps ? Elle regardait ses tentatives. L'adultère de mariage.
Rien ne comptait plus que l'enfant. Une femme indigne
d'un petit être tiré de sa chair. Une femme indigne
l'adultère au seul de son corps. Elle comprenait
peut de vivre. La jeunesse de son corps semblait à écarter
de ses mains. Toutes les tentatives, tous les efforts de
sa part et dans son corps, elle comprenait de son enfant l'adultère.
châtaient dans des liens délicieux, des petites tentatives
d'adultère lui semblaient étranges comme des tentatives. Elle
multipliait son amour de petit être. Elle avait peur de
ne le point connaître.

N'ayant pas jusqu'alors soupçonné qu'il y avait tant de joie et de cette sorte en réserve pour elle, elle prenait horreur de III Allant qui avaient voulu l'en priver. Et quand elle était, par hasard, appelée pour les soigner, Jusqu'à son mariage, elle n'avait crû n'être née que pour se rendre utile et même, sans foi, devenir religieuse afin de se dévouer encore à des malades quand, chez elle, il n'y en aurait plus. C'est par hasard qu'elle se maria. son mariage accidentel et d'abord laudable. Mais elle Et voilà qu'il lui semblait glisser, légère, dans la musique d'un dimanche de fête, au milieu de voiles blanches flottant sur la campagne. Tout le reste de sa vie s'assombrissait comme une traversée de forêt avec des blessés qu'on transporte et des morts qu'on enterre. son impérial, c'est plutôt l'absence de ces choses qui la fait Elle se découvrait pleine de joie et de santé, faite pour avoir un enfant et se dépenser à le nourrir. Quelle autre elle-même dormait dans le fond de son corps ? Elle reniait ses tristes plaisirs de naguère. Rien ne comptait plus que favoriser la rigueur indécise d'un petit être tiré de sa chair. Une ferveur refoulée l'éclairait au seuil de ses vingt cinq ans. Elle commençait de vigre. La jeunesse du monde semblait s'écouler de ses mains. Toutes les attitudes, tous les grains de sa peau et jusqu'aux gémissements de son enfant l'enchainaient dans des liens délicieux. Ses petits bras dorés bientôt lui semblaient chauffer comme des oiseaux. Elle multipliait son amour du péril qu'elle avait couru de ne le point connaître. ses dans son cœur par les exci-

9

N'ayant pas jusqu'alors soupçonné qu'il y eût tant de joie et de cette sorte en réserve pour elle, elle prenait horreur des vieillards qui avaient voulu l'en priver. Et quand elle était, par hasard, appelée pour les soigner, elle se surprenait auprès d'eux à songer à leur brusque mort. Sa pensée secouait ce qui collait encore de son passé à elle.

Elle comprenait mal qu'un si complet changement eût suivi son mariage accidentel et d'abord lamentable. Mais elle ne se rappelait déjà plus qu'à peine ce qu'il avait été au début.

Découvrant le domaine inconnu de sa joie physique, elle s'attachait à l'éprouver. Sans doute Germain s'y prêtait mal. Mais elle même eut vite fait le tour de son tempérament. C'est plutôt l'absence de caresses qui la faisait souffrir. Cependant l'aise que Germain lui donnait, n'était-ce pas sa manière de caresses ? Du matin au soir occupé à son bureau et travaillant encore quand il rentrait, elle mit à l'aimer une discrétion silencieuse. Elle se rappelait qu'il l'avait prise pauvre. Et cette campagne toute fleurie de dahlias et de roses, sa maison aux persiennes rouges où l'été il faisait si doux derrière les volets clos, tout le luxe qui l'entourait, sa joie même imprévue et qui l'avait tout à coup envahie, au point de s'irriter elle y songeait.

Alors son amour, qui de se modeler sur ses devoirs tendait toujours à se mésestimer, lui faisait honte d'être injuste si bien que, pour ne l'être pas, elle laissait se transvaser dans son cœur par les sen-

tements de reconnaissance d'une honnête femme entretenue. Et, pour oublier la déception qu'elle avait de vivre auprès d'un homme si dur, elle s'incitait à ranimer les plus tristes de ses souvenirs. "Tu es injuste, se disait-elle, ta nouvelle vie est paradis auprès de l'autre." Elle rangeait ainsi son ennui dans l'armoire des ennuis habituels et de le voir là le lui rendait familier.

Ce n'était pas sa faute d'ailleurs s'il avait le cœur sec. La différence de leurs âges l'accoutuma comme une enfant à ne plus se révolter. Alors, aimant l'occasion qu'il lui était de ~~se~~ sacrifier son besoin de tendresse, elle se mit à croire qu'elle aimait quand elle n'était émue en vérité que de jouer un rôle dans une vie.

Ils se constituèrent tous trois au milieu du monde une petite île; elle s'évertuait à la fortifier. Dans le soliloque sentimental où elle se trouvait prise, entre le silence de son mari et le mutisme de son enfant, sa joie s'épancha comme une eau vive de la pierre. Elle nourrissait Jacques. Comment l'eut-elle abandonné à des servantes ? Elle se ménageait toutes les joies de sa maternité. Quand ses dents lui mordillaient le sein et qu'elle sentait son lait couler dans sa petite gorge, elle ne savait plus ce qui, se son corps ou de la gourmandise qu'en avait son enfant, lui valait une plénitude si légère. Elle s'appartenait de moins en moins à mesure qu'elle dissipait les obstacles à sa décision inavouée d'être heureuse. Parfois, dans sa jeunesse, au milieu de ses soins, elle avait rêvé d'autres choses, de voyages au

moins. L'instinct elle ne désire pas. Dans ce
 liment de reconnaissance à une femme entreprenante.
 peut coin de terre, entre ceux de qui elle dépendait,
 et pour oublier la déception qu'elle avait de vivre
 elle s'entendait comme une reine.
 auprès d'un homme si dur, elle n'insistait à renouer les
 plus tristes de ses souvenirs. " Tu es injuste, se disait-
 elle, ta nouvelle vie est paradis auprès de l'autre."
 Elle renouait ainsi son amour dans l'ombre des ombres
 habituels et de la voir là le lui rendait facile.
 Ce n'était pas sa faute d'ailleurs s'il avait
 le cœur sec. La différence de leurs âges l'écoulaient
 comme une enfant à ne plus se révolter. Alors, aimant
 l'occasion qu'il lui était de se servir son besoin de
 tendresse, elle se mit à croire qu'elle aimait quand elle
 n'était émue en vérité que de jouer un rôle dans sa vie.
 Ils se constituaient tous deux en allies
 du monde une petite île; elle s'élevait à la frontière.
 Dans le solitaire sentimentel et elle se trouvait prise,
 entre le silence de son mari et le malin de son enfant,
 sa joie s'épancha comme une eau vive de la pierre. Elle
 nourrissait l'espérance. Comment l'ent-elle abandonné à des
 servantes ? Elle se ménageait toutes les joies de sa ma-
 ternité. Quand ses dents lui mordillaient le sein et qu'
 elle sentait son lait couler dans sa petite gorge, elle
 ne savait plus ce qui, de son corps ou de la nourriture
 qu'elle avait son enfant, lui valait une élévation si lé-
 gère. Elle s'attachait de moins en moins à mesurer qu'
 elle dépassait les obstacles à sa délicate aventure d'
 être femme. Parfois, dans sa jeunesse, en milieu de ses
 soins, elle avait rêvé d'autres choses, de voyages en

17
moins. Maintenant elle ne désirait plus rien. Dans ce
petit coin de terre, entre ceux de qui elle dépendait,
elle s'enfonça comme une racine.

Son amour pour Germain prouvait la tranquillité
d'une habitude. Elle n'avait plus besoin de se jus-
tifier. Elle vivait auprès de sa mère avec une confiance
et une simplicité, transportant son existence sur son enfant
qui grandissait.

On l'eût fort étonnée en lui rappelant que deux
ans plus tôt elle avait tant souffert, c'est que le be-
soin de tendresse était moins vif en elle que celui de
pouvoir être tendre.

Quand Judas commençait à parler, elle s'efforçait
à retrouver par lui les sensations si vite étouffées de
son enfance. Elle dirigeait ses regards. Elle avait
son attention. Elle le regardait et elle se trouvait à la décou-
verte des choses les plus simples. Et les choses qu'elle
lui demandait l'absorbait et le ramenait au silence dans
une suite ininterrompue.

En vivant avec à la campagne à cause de la
difficulté pour Germain d'y venir, ils prirent un appa-
tement en plein bois. Elle put ainsi mettre cette
petite case dans la familiarité des choses naturelles mais
tant d'arbres autour, une herbe si poivrée, les lauz et
les biches qui se dressaient devant elle lui ve-
loir cette adaptation délicieuse et rude de la campagne
à la tentation constante de chaque heure.

moins. Maintenant elle ne désirait plus rien. Dans ce
petit coin de terre, entre ceux de qui elle dépendait,
elle a'entendu comme une machine.

Son amour pour Germain prouvait la tranquillité
d'une habitude. Elle n'avait plus besoin de se le jus-
tifier. Elle vivait après de sa sérénité inconsciente
et soumise, transportant son expérience sur son enfant
qui grandissait.

On l'eût fort étonnée en lui rappelant que dans
une plus tôt elle avait tant souffert. C'est que le be-
soin de tendresse était moins vif en elle que celui de
pouvoir être tendre.

Quand Jacques commença de parler, elle s'exerça
à retrouver par lui les sensations si vite étouffées de
son enfance. Elle dirigeait ses regards. Elle éveillait
son attention. Elle le menait en un instant à la décou-
verte des choses en elles-mêmes. Et les plaisirs qu'elle
lui donnait l'absorbent et le charment et remplaçaient
dans une suite enchaînée.

Ne pouvant vivre à la campagne à cause de la
difficulté pour Germain d'y venir, ils prirent un apart-
tement en plein bois. Elle eut voulu mettre cette
petite âme dans la familiarité des choses naturelles mais
tant d'arbres étroits, une herbe et pierre, les faces et
les bords qu'on se voit échappés pourvu-ils lui va-
loir cette adaptation délicate et rude de la campagne
à la fantaisie enchaînée de chaque neur.

2

IV

Son amour pour Germain prenait la tranquillité d'une habitude . Elle n'avait plus besoin de se le justifier. Elle vivait auprès de sa sécheresse inconsciente et soumise, transportant son exubérance sur son enfant qui grandissait.

On l'eut fort étonnée en lui rappelant que deux ans plus tôt elle avait tant souffert. C'est que le besoin de tendresse était moins vif en elle que celui de pouvoir être tendre.

Quand Jacques commença de parler, elle s'exerça à retrouver par lui les sensations si vite étouffées de son enfance. Elle dirigeait ses regards. Elle éveillait son attention. Elle le menait avec minutie à la découverte des choses les plus simples. Et les plaisirs qu'elle lui donnait l'absorbant et la charmant se remplacèrent dans une suite enchantée.

Ne pouvant vivre à la campagne à cause de la difficulté pour Germain d'y venir, ils prirent un appartement en plein bois. Elle eut voulu mettre cette petite âme dans la familiarité des choses naturelles mais tant d'arbres chétifs, une herbe si pauvre, les lacs et les biches quelquefois échappées pouvaient-ils lui valoir cette adaptation délicieuse et rude de la campagne à la fantaisie changeante de chaque heure.

à la fantasia changeante de chaque heure.
Certains ont besoin de s'opposer. Elle a été
leur cette agitation délicate et sage de la campagne
contre sa peau fraîche une fois vivante.
les plumes colorées échappées pouvaient-ils lui ve-
nu retard, l'attachement à passer les choses et à sentir
tant à l'heure d'être, une herbe et de l'eau, les lacs et
l'eau fermée, elle faisait tout une herbe, un bassin,
petite île dans la familiarité des choses naturelles mais
qu'il est plein de tout et, dans ses petites boues tou-
rent en plein bois. Elle est venue mettre cette
elle ne sentit point sortir de son dos. Elle voulait
difficulté pour Germain à y venir, il y avait un appar-
tément, à cet endroit, se trouvait, sans lacs,
même, à cet endroit, se trouvait, sans lacs,
Le courant vive à la campagne à cause de la
fait épargner à son fils le vide de sa jeunesse et elle-
dans une suite enchaînée.
Néanmoins elle employait Germain, elle avait
l'air d'un employé qui n'avait jamais eu. Elle ven-
ait les choses en elle. Elle était si simple et si
à la fois elle avait tant souffert. C'est que le se-
sant comme une violente souffrance à l'air. Quelques heures
soit de l'après-midi, elle vit en elle une calme de
toit, elle était de même approchée jusqu'aux contours
pouvoit être fermée.
On l'a fort étonnée en lui rappelant que deux
soit à son tour que d'instinct, d'instinct et patiente, elle
de trouver aux la terre de leur pays la marque des sa-
et comme transportant son expérience sur son enfant
elle se rappelait un surprise, un bois, chez des amis,
aller. Elle vivait au bord de sa sérénité inconnue
petite Parisienne grande entre les pierres,
d'une habitude. Elle n'avait plus besoin de se le jus-
motion étonnante qui maintenant la retenait.
Son amour pour Germain avait la tranquillité
Elle s'attachait au contraire à avoir à ses efforts les com-
d'elle même prenait une revanche contre son étonnement,
de ce que sa jeunesse est pu être, ni d'une part avortée
pour son enfant, ni que l'animait le regret inconscient
Elle ne se tenait compte, faisant ses efforts

de sa révo Elle ne se rendait compte, faisant ces efforts pour son enfant, ni que l'animait le regret inconscient de ce que sa jeunesse eut pu être, ni qu'une part avortée d'elle même prenait une revanche contre son étrangeté. Elle s'imaginait au contraire devoir à ses efforts les commotions émouvantes qui maintenant la remuaient.

Petite Parisienne grandie entre les pierres, elle se rappelait sa surprise, un soir, chez des amis, de trouver sur la terre de leur parc la marque des sabots d'un cerf que bientôt, immobile et patiente, elle entendit bramer du fond de la nuit. C'était encore à présent comme une violente bouffée d'air. Quelques autres fois, elle s'était de même approchée jusqu'aux confins d'un inconnu que, depuis son accouchement, elle ne cessait de se rappeler. La nonchalance, toute heure au milieu d'un jardin peuplé d'arbres et d'oiseaux l'y avait replongée. Elle s'était avisée de son détachement au moment de s'en débarrasser.

Et les quelques souvenirs d'un monde dérobé prenaient une ampleur qu'ils n'avaient jamais eue. Elle voulait épargner à son fils le vide de sa jeunesse et elle-même, à cet entraînement, se transformait. Sans Jacques, elle ne serait point sortie de son désert. Elle voulait qu'il eut plaisir de tout et, dans ses petits poings toujours fermés, elle faisait tenir une herbe, un pailon, un tétard, l'habituant à peser les choses et à sentir contre sa peau frémir une forme vivante.

Certains ont besoin de s'opposer. Elle e était

de se dévouer. Devoient l'univers à son effort, elle y
prenait un goût passionné, pareille à ces gens pour qui
les plus beaux paysages sont devenus de chères ailes
n'ont plus à eux à qui en parler.

Dès sa première année, le nourissant à l'école
et de prières, elle avait compris les complications
d'aliments étaient restreintes. Elle s'imaginait toute sa
vie réduite à cette espèce de variété. La monotonie qui
l'avait jusqu'alors accompagnée sans la gêner, à chaque
pas maintenant elle y sentait. Elle souffrait de pouvoir en
rien pour son effort. Et, le tenant dans ses bras, elle
avait bien se dire que tout exorcisme était bon de
son corps, elle devenait plutôt sensible à l'indépendance
de son être. Elle était née à la vie de l'autre. Et à parler
se trouvait de ce que la vie s'effrit et nue à ce regard
de l'autre. Elle trouvait un équilibre
tant qu'elle ne se sentait pas de la clarté
de jour. Les mots passaient. Elle ne laissait plus rien
au hasard et ne se laissait pas d'en tenir le rôle.

Un matin, une femme de dentelle, lui devint
rent d'une importance extrême. Elle s'évertuait à planter
dans ce tout petit cœur le bout des choses de la terre
et comptait ses doigts comme jadis des remèdes pour
ses maux.

Elle lui acheta un chien de berger pour qu'il
put être entre ses bras une tête connue et mettre
son point dans la grande chambre, puis un autre pour qu'il
entrevût lui en grandissant le visage de la volonté
nonchalante.

15
Elle ne le laissa point s'habituer aux choses,
Et elle même, si prompte à tout accepter, faisait sans
y songer le constant effort de ne point se relâcher.

V

Elle s'occupait en lui au point de ne plus
ressentir les besoins matériels. Elle abandonnait son
Dès sa première année, le nourrissant d'oeufs
et de purées, elle s'avisait combien les combinaisons
d'aliments étaient restreintes. Elle l'imaginait toute sa
vie réduit à cette absence de variété. La monotonie qui
l'avait jusqu'alors accompagnée sans la gêner, à chaque
pas maintenant elle y butait. Elle souffrait de pouvoir si
peu pour son enfant. Et, le tenant dans ses bras, elle
avait beau se dire que tout accroissement était bon de
son corps, elle devenait plutôt sensible à l'indépendan-
ce où ils étaient déjà vus à vis de l'autre. Sa pudeur
se troublait de ce que la vie s'offrait si nue à ce regard
qu'aucune parole n'accompagnait. Elle trouvait un stimu-
lant dans le peu de cas qu'il semblait faire de la clarté
du jour. Les mois passaient. Elle ne laissait plus rien
au hasard et ne se lassait pas d'en tenir le rôle.

Un ruban, une finesse de dentelle, lui devin-
rent d'une importance extrême. Elle s'évertuait à planter
dans ce tout petit coeur le goût des choses de la terre
et combinait ses plaisirs comme jadis des remèdes pour
ses malades.

Elle lui acheta un chien de berger pour qu'il
put saisir entre ses bras une bête soumise et mettre
son poing dans la gueule chaude, puis un chat pour qu'il
eut devant lui en grandissant le visage de la volupté
nonchalante.

Elle ne le laisse point s'habiller aux choses.
Et elle même, et prompte à tout accepter, laissant sans
y songer le constant effort de ne point se relâcher.
Elle se résout en lui au point de ne plus
ressentir de besoins personnels. Elle abandonne son
Dès sa première année, le nourissant à l'usage
propre corps à un automate indépendant. Grand à l'usage
et de puces, elle a vu les autres les complaisances
des yeux, c'est son propre poids qui l'entraîne.
Elle l'imagine toutes les
Et ce qui provient d'elle, dans l'usage de
vie réduite à cette absence de variété. La conscience qui
elle était à cette femme le souvenir de la science ou
l'avait jusqu'alors accompagnée sans la gêner, à grande
l'usage de son image réfléchi, c'est qu'elle amplifiait
pas maintenant elle y était. Elle sentait de pouvoir au
ses engagements d'impulsions.
Elle se sentait, pour les lui, dans son être, elle
avait bien se dire que tout accroissement était son de
un les choses qui ne furent pas, accroissement originale
son corps, elle devenait plus sensible à l'indépendance
de voir lui dépasser ce qu'elle commençait à peine de
ce qu'elle était déjà vers à vie de l'autre. S'il y avait
réussissait, elle régressait au vie au de la joie.
se trouvait de ce que la vie s'effrit et que à ce regard
formait un s'occupait d'être de son être.
du'aucune parole n'accompagnait. Elle trouvait un autre
pour la connaître à une sorte de vraie générale des choses
fait dans le peu de ce qu'il semblait faire de la classe
gagner et le point. Et tandis qu'elle croyait les être
en jour. Ses mots passaient. Elle ne laissait plus rien
reconnaissantes de se montrer sévère, ce sont les être
au hasard et ne se laissait pas à en tenir la règle.
elle-même insensible, elle lui remédiait grâce à l'entraîne
Un autre, une finisse de gentille, lui devint
à être assés sur pour qu'elle fut être l'usage de l'usage
rent d'une importance extrême. Elle s'effritait à l'usage
les, sur fin, sans le vouloir, la mort de l'usage de l'usage
dans ce tout petit cœur le goût des choses de la terre
m'été.
et complétait ses plaisirs comme les remède pour
mais comment est-elle restée devant de l'usage
ses maîtres.
chacun leur plus adorable y il était grand et l'usage
Elle lui échota un chemin de lever pour qu'il
d'une fine tristesse. Son visage un peu triste que les
put s'ouvrir entre ses bras une tête nommée et mettre
cheveux blancs dans l'usage de l'usage de l'usage
son point dans la grande change, puis un chat pour qu'il
est devant lui en grandissant le visage de la vieillesse
nonchalante.

Elle ne le laissa point s'habituer aux choses. Et elle même, si prompte à tout accepter, faisait sans y songer le constant effort de ne point se relâcher.

Elle se résorbait en lui au point de ne plus ressentir de besoins personnels. Elle abandonnait son propre corps à un automate indépendant. Croyant n'avancer que pour Jacques, c'est son propre poids qui l'entraînait.

Et ce qui prouve bien que, sans y prendre garde, elle mêlait à cette jeunesse le souvenir de la sienne ou plutôt de son image rectifiée, c'est qu'elle emplissait ses enseignements d'impatience.

Elle se jetait, pour les lui porter plus tièdes, sur les choses qui ne durent pas, secrètement craintive de voir lui échapper ce qu'elle commençait à peine de ressaisir. Elle rebâtissait sa vie sur de la joie.

Germain ne s'occupait guère de son fils que pour le soumettre à une sorte de règle générale des convenances et le punir. Et tandis qu'elle croyait lui être reconnaissante de se montrer sévère, ce dont elle était elle-même incapable, elle lui rendait grâce au contraire d'être assez dur pour qu'elle put être faible sans scrupules. Germain, sans le vouloir, la mettait à l'abri d'elle-même.

Mais comment eut-elle résisté devant ce garçon chaque jour plus adorable ? Il était gracieux et trempé d'une fine fraîcheur. Son visage un peu triste que des cheveux blonds baignaient s'éclairait d'un tendre sourire

en face de cette mère qui l'introduisait au monde. Elle touchait ses reflets pour la première fois. Et entre eux s'établissait un tel échange que leurs âmes souffraient ensemble. Un écheveau de complicités réciproques les liait. Marie vivait en lui et tout de même avait le pas dans cette abondance de douceur. Son enfant était tel enfin qu'elle eût désiré sa jeunesse. Et elle s'attachait à ce corps qui chaque jour, maintenant, allait lui échapper davantage comme à l'image miraculeuse et fuyante de soi-même.

en face de cette mère qui l'introduisait au monde. Elle
touchait son visage pour la première fois. Et entre eux
s'établissait un tel échange que leurs âmes se rejoignaient
ensemble. Un échange de complètes réponses les liait.
Elle vivait en lui et tout de même avait le pas dans
cette abondance de bonheur. Son enfant était tel un
Il s'ouvrait de tout comme si la parole lui
qu'elle eût désiré se jeter. Et elle s'attachait à
découvrir l'intérêt de vivre au lieu de l'ennui qu'il
se corps qui chaque jour, maintenant, était lui-même
avait lieu à traverser en naissant. Sa mère voulait
garantir comme à l'usage maternel et l'événement de son
faire de lui chaque instant avec impatience et se carrait
même.
presque de ses mains pour qu'il touchât autour de lui
l'air solide et tendre.
Lorsqu'il est la conscience, elle lui montre la
printemps au dehors. Le front contre la vitre et voyant
bourgeoises les maternelles de l'époque, elle écrivait
sa tristesse afin qu'elle ait plus de goût à se détendre
et cessait cette tristesse en y
un bébé.
Il ne s'attachait point de Dieu. Elle vivait sans y songer.
Le bébé dont elle s'attachait, était l'attente à cette
joie offerte après une si longue nuit. Elle même, quand
il tomba plus gravement malade, se détacha entre son ma-
nifeste et le plaisir retardé de se réveiller. Elle vi-
vait de ne plus vivre et négligeait à y prendre garde.
Le feu de sa joie l'habitait à ne voir dans les accidents
que contretemps inévitables. Ils naissent ensemble.
La vie était tout honnement et de passage par sa jeunesse
retrouvée elle se sentait l'âme française : l'avenir
qui l'attendait plus loin et qui, à chaque pas, ressemblait
ne pouvait lui apporter que l'âge qu'elle avait.

18

Elle ne concevait même plus qu'aucun danger put le menacer. Il lui suffisait de le voir vivre pour s'assurer de vivre. Chaque battant de son cœur était suspendu à ses pupilles.

V I

Il n'existait plus pour elle d'autre tendre ni de plaisir. Il s'étonnait de tout comme si la parole lui découvrait l'intérêt de vivre au lieu de l'ennui qu'il avait l'air d'éprouver en naissant. Sa mère voulait lui faire désirer chaque instant avec impatience et se servait ^{jusqu'à} presque de ses maladies pour qu'il touchât autour de lui l'air solide et tendre. Non seulement elle voyait dans son enfant. Lorsqu'il eut la coqueluche, elle lui montra le printemps au dehors. Le front contre la vitre et voyant bourgeonner les marronniers de l'avenue, elle énervait sa tristesse afin qu'elle eut plus de goût à se détendre et chassait cette tristesse en y ^{dénonçant} un péché. Il ne s'agissait point de Dieu. Elle vivait sans y songer. Le péché dont elle l'écartait, était l'atteinte à cette joie offerte après une si longue nuit. Elle même, quand il tomba plus gravement malade, se partagea entre son inquiétude et le plaisir retardé de sa guérison. Elle vivait de ne plus vivre et négligeait d'y prendre garde. Le ~~feu~~ de sa joie l'habitua à ne voir dans les accidents que contretemps inévitables. Ils nageaient ensemble. La vie filait tout doucement et de passage par sa jeunesse retrouvée elle se sentait l'âme tranquille : l'avenir qui l'attendait plus loin et qui, à chaque pas, reculait ne pouvait lui apporter que l'âge qu'elle avait.

19

Elle ne concevait même plus qu'aucun danger put le menacer. Il lui suffisait de le voir vivre pour s'émerveiller de vivre. Chaque battement de son cœur était suspendu à ses paupières.

Il n'existait plus pour elle d'aube tendre ni de prairie, de rire ni de pleur. Son univers n'était peuplé que des formes qu'il y mettait. Elle se réduisait d'autant plus à lui qu'elle ne se saisissait qu'à travers lui. Mélange indéchiffrable d'égoïsme et de sacrifice, elle s'attachait au mécanisme de cette âme comme si ses propres mystères s'y ramenaient. Non seulement elle voyait dans son enfant sa jeunesse fleurir mais cette chair qui grandissait devant elle lui prouvait seule son existence. Elle la justifiait et de ce qu'elle avait porté dans ses flancs, elle recevait des confidences pareilles à celles qu'elle se fut faites si elle avait songé à se les faire.

Prenant possession du monde par ses mains et ses regards, elle négligeait tout ce qui n'était pas lui.

Louise s'en apercevait bien, avec qui elle continuait de correspondre. Elle aussi cherchait à se saisir. Elle était sans enfants. Son mari la négligeait. Dans la campagne où ils s'étaient retirés, elle ne trouvait près d'elle que ses poules et ses fleurs.

" Tu devrais venir avec Jacques, lui écrivait-elle. Voilà tant d'années que nous nous sommes quittés et il m'est impossible d'aller à Paris. Ton fils serait heureux. Il jouerait dans les champs et j'aurais tant de plaisir à vous recevoir. Tu verras combien mon existence

à se consacrer en milieu des hôtes et des champs tout
Elle ne concevait même plus un grand danger que
prend un véritable plaisir. Sans doute cela manque de
la passer. Il lui suffisait de le voir vivre pour s'émer-
diversifiait mais au bon sens l'hiver et l'été, les
veiller de vivre. Chaque botaniste de son cœur était
" mais dans l'herbe connaissait de bien des lieux plus
sépulture à ses passées.

Il n'existait plus pour elle d'âme tendre ni de
" Parfois je passe des heures à suivre des
prière de plus ni de plus. Son naturel n'était pas
" occasionnelles, à regarder les manœuvres d'une graine
que des formes qu'il y mettait. Elle se redressait d'autant
" On ! Je suis ! ce sont des choses simples, mais ce sont les
plus à lui en elle ne se satisfaisait pas à travers lui.
" Les choses maintenant que je recherche. Je voudrais la
Même indéchiffrable à l'époque de sa jeunesse, elle
" trouver ce petit coin de son existence se dévot. Je
attendait un moment de cette âme comme si ses propres
" habitée à croire que si elle est telle, c'est que
système à y remédier. Non seulement elle voyait dans
" Je n'avais pas droit à autre chose sur la terre."
son enfant se jurerait d'être mais cette chose qui était
Il y avait dans chaque phrase comme une accente
d'être devant elle qui provoquait seule son existence.
tristesse que Marie se sentait point. Elle se dévot à
Marie se justifiait et de ce qu'elle avait écrit dans ses
contraire une idée fort plaisante de la vie de son amie.
Et elle recevait les confidences parvenues à celles
mais elle ne pouvait abandonner Germain et Louise conti-
nu'elle se fut livrée et elle avait couru à se les faire.
avait vainement de l'inviter. Devenu de ses lettres res-
prenant possession du monde par ses mains et
semblait à la précédente et comme à chaque fois, par
ses regards, elle réalisait tout ce qui n'était pas lui.
pardon, elle y réalisait qu'elle était très heureuse,
Louise n'en apercevait rien, avec qui elle
Marie n'en doutait guère. Elle en doutait d'autant moins
continuité de correspondance. Elle avait cherché à se
qu'elle rêvait de la campagne pour son enfant. Elle
saisir. Elle était sans enfants. Son mari la négligeait.
tant qu'elle avait son amie, sans perdre garde qu'elle en
dans la campagne et la s'étant retirée, elle ne trou-
mentait le bonheur à celui qu'elle avait eu de voir
vait près d'elle que ses lettres et ses fleurs.
vivre Jacques à sa place. " Vainement, répondait-elle à
" Tu devrais venir avec Jacques. Tu n'es pas là
Louise, tu aurais fort de le plaindre. Tu n'es pas là
" elle. Voilà tant d'années que nous sommes séparées
" plus mal partagées. Chaque de tes lettres m'apporte
" et si n'est impossible d'aller à Paris. Ton fils serait
" et tu nous donnes le matériel de nos lettres de
" partant. Il jeterait dans les champs et l'airait tout
neige, d'une vraie rivière et des mouvements et d'écouls
de plaisir à vous recevoir. Tu verras combien mon existence

" a de charmes; au milieu des bêtes et des champs tout prend sa véritable valeur. Sans doute cela manque de divertissements mais un bon feu l'hiver et, l'été, les pieds nus dans l'herbe consolent de bien des faux plaisirs.

" Parfois je passe des heures à suivre des coccinelles, à regarder les manoeuvres d'une araignée. Oh ! je sais ! ce sont joies simples, mais ce sont les seules maintenant que je recherche. Je voudrais te montrer ce petit coin où mon existence se déroule. Je m'habitue à croire que si elle est telle, c'est que je n'avais pas droit à autre chose sur la terre."

Il y avait dans chaque phrase comme une secrète tristesse que Marie ne sentait point. Elle se faisait au contraire une idée fort plaisante de la vie de son amie. Mais elle ne pouvait abandonner Germain et Louise continuait vainement de l'inviter. Chacune de ses lettres ressemblait à la précédente et comme, à chaque fois, par pudeur, elle y réaffirmait qu'elle était très heureuse, Marie n'en doutait guère. Elle en doutait d'autant moins qu'elle rêvait de la campagne pour son enfant. Elle finit par envier son amie, sans prendre garde qu'elle en mesurait le bonheur à celui qu'elle aurait eu de voir vitre Jacques à sa place. "Vraiment, répondait-elle à Louise, tu aurais tort de te plaindre. Tu n'es pas la plus mal partagée. Chacune de tes lettres m'enchante et tu nous donnes la nostalgie des cerisiers, de la neige, d'une vraie rivière et des mouvements si agréables

Il y avait dans chaque phrase comme une secrète
dans sa réalisation que volontiers elle inventait.
L'existence que Marie ne sentait point. Elle se faisait en
l'absence, mais que l'air - il lui était - elle - il -
contraire une idée fort plaisante de la vie de son amie.
" Marie, la vie, tout de même, est un peu...
Mais elle ne pouvait abandonner Germain et Louise conti-
" Pour être un vendredi - il par même se séparait de son
nuit vainement de l'inventer. Chacun de ses lettres res-
" Mais, ma chère amie, lui répondait aussitôt
semblait à la précédente et comme à chaque fois, par
" L'œuvre même, était tout ce qu'il désirait. Ce
pauvre, elle y réfléchissait qu'elle était très heureuse,
l'envoie à l'automne. " Elle répondait sur son air.
Marie n'en sentait guère. Elle en doutait d'autant moins
" L'absence fut ce qu'il a trouvé l'air - elle - elle -
qu'elle rêvait de la campagne pour son enfant. Elle
villes de Charente où la rivière même pour lui montrer
finir par envier son amie, sans jamais garder qu'elle en
" Les maisons. Il y avait partout ses lettres rassemblées.
mesurait le bonheur à celui qu'elle avait en de voir
" Tiens - me dit-il - on fait les pièces aux champs.
vivre Jacques à sa place. " Vraiment répondait-elle à
" La traversée - en cela charmant y de chaque instant.
Louise, se sentait fort de se plaindre. Tu n'es pas la
maintenant, il fait de ses réflexions. C'est la vie
" Plus mal partagée. Chacun de ses lettres m'embrante
" moment de l'envoyer près de toi. Et elle n'accomplissait
" et tu nous donnes la nostalgie des certitudes de la
dés à cette séparation pour la catastrophe.
naissance, d'une vraie rivière et des mouvements et égales

" que font tes pouces en grattant la terre. Comme on
 " sens que tu vis au milieu de ces choses. Il me semble
 " toujours que tu participes aux saisons. Ici je suis
 " obligée de faire des courses. Je néglige Jacques; le
 " pauvre enfant m'attend dans une chambre sans air. Ah
 " non ! vraiment ! tu n'as rien à m'envier. D'ailleurs
 " les charmes de Paris ne me touchent guère. Depuis tant
 " d'années je n'ai pas mis les pieds dans un théâtre;
 " je ne vois personne, les années passent. Si Germain
 " n'était pas obligé de demeurer ici, il y aurait beau
 " temps que j'aurais fui. Jacques est ma compagnie."

Louise lui répondait en s'humiliant encore
 dans sa résignation que volontiers elle inviterait
 Jacques. "Mais que ferait-il ici ajoutait-elle. Il s'en-
 " nuierait. La vie, tout de même, est un peu monotone.
 " Peut-être ne voudrait-il pas même se séparer de toi ?"
 " Mais, ma chère amie, lui répondit aussitôt
 " l'aveugle mère, c'est tout ce qu'il désire. Je te
 " l'envoie à l'automne." Elle s'étendait sur ses gouts.
 " Imagine toi ce qu'il a trouvé l'autre jour dans la
 Vallée de Chevreuse où je l'avais mené pour lui montrer
 " les moissons. Il y avait partout des gerbes rassemblées.
 " Tiens - me dit-il - on fait les bigoudis aux champs."
 " Ne trouves-tu pas cela charmant ? Et chaque instant,
 maintenant, il fait de ces réflexions. C'est le vrai
 " moment de l'envoyer près de toi". Et elle s'accoutumait
 déjà à cette séparation pour le satisfaire.

l'active ou de voir Jacques lui échapper ?

Germain était devenu tout à coup un passionné
de son enfant. Il avait un air d'homme qu'il subissait
sans pouvoir l'éviter. VII
Il n'avait jamais parlé avec sa femme. Ce n'est pas main-

tenant. Revenant las, obligé de travailler chez lui,
la résolution de Marie avait fort bien convenu à Germain
et c'est en plaisanteries que de temps à autre sa ja-
lousie s'exprimait car, à son insu, il devenait jaloux
de son enfant.

Un soir il lui reprocha de le négliger. Il re-
peignit ses dévouements oubliant qu'il s'y fut contraint
de lui-même; il insista sur sa fatigue, sur ses soucis
et par l'occasion, animé d'on ne sait quelle fureur
injuste et vengeresse, il lui reprocha enfin l'abandon
où il l'avait poussée. " Tu vis pour ton fils, lui di-
" sait-il, tu nages dans la joie. Et moi, quand y songes-
" tu ? J'ai toute la charge et je suis seul près de vous.
" Mais, à la fin, la mesure est comble." Il exigeait que
cela cessât.

Elle sanglotait et ne savait comment s'humilier
davantage. Tout ce que Germain disait était vrai. Ne re-
grettant que son bonheur, elle ne se représentait plus
que lui et oubliait de quels sacrifices elle l'avait
acheté.

Elle s'accusait, se condamnait, roulait dans
ses doigts un mouchoir plein de larmes et le suppliait
de la pardonner. Mais sa douleur était-elle de se sentir
fautive ou de voir Jacques lui échapper ?

23

Germainn'était devenu tout à coup si passion-
nément amarné que par un excès d'ennuis qu'il subissait
sans pouvoir l'avouer. Ses affaires marchaient mal. Il
n'en avait jamais parlé avec sa femme. Ce n'est pas main-
tenant qu'il allait commencer. Il se trouvait accablé
sous leur poids. S'il ramenait Marie d'une seule brasse,
comme une noyée coulée à pic, c'est qu'il avait eu sur-
tout besoin de donner un coup de pied pour remonter du
fond de l'eau.

Il fut décidé que Jacques entrerait au collège
comme pensionnaire. Marie essaya de se convaincre qu'il
fallait maintenant le laisser grandir seul. Mais c'étaient
les raisons qu'elle se donnait : son coeur n'en était
point touché.

Germain insensible à la douleur ne croyait
pas à celle des autres. La voyant incapable de se dominer,
il trouvait à lui en faire reproche un moyen inavoué
de se fortifier dans son propre courage. Puis se rachetait
en sacrifiant à la santé affaiblie de Marie le calme de
leur foyer. Il insistait pour qu'elle allât se reposer
chez son amie qui, depuis si longtemps, l'invitait. Mais
là encore il ne s'avisait pas, la pressant de partir,
qu'il cherchait surtout à alléger son silence, que sa
présence rendait lourd. Comme elle ne pouvait se surmonter,
qu'elle sentait bien qu'elle l'accablait, elle consentit
à partir quelque temps d'autant plus volontiers que la
campagne de Louise était voisine du collège de Jacques.

... Louis, Germaine était venue tout à coup et précisa-
ment s'exprimant par un regard d'ennemi. Elle s'adressait
sans pouvoir l'avancer. Ses attitudes paraissaient mal. Il
n'en avait jamais vu de pareilles. De n'est pas main-
tenant en lui était comparable. Il se trouvait assis
sur son sofa. Il regardait Germaine avec une
comme une robe noire. Elle était assise en face
tout besoin de donner un coup de pied pour remonter les
longs cheveux. Elle ne s'imaginait guère de se laisser
" Je ne suis pas sûre que Germaine ait eu un collègue
comme Germaine. Elle essaya de se convaincre qu'il
s'était peut-être laissé aller à quelque chose. Mais elle
les regarda et elle se demandait : son cœur n'en était
rien. Elle n'avait rien de Germaine. Elle n'avait rien de
" une telle division de la conscience ne pouvait
pas à cette époque. Elle voulait incriminer de se donner
à Germaine. Elle se trouvait en face d'elle
de se sentir dans son propre cœur. Elle regardait
en regardant à la suite de Germaine. Elle était
leur foyer. Il insistait pour qu'elle aille se reposer
dans son coin. Elle était assise sur son sofa. Elle
la regarda. Il ne s'exprimait pas. Il regarda Germaine
qu'il cherchait à aller à l'école. Elle se
présentait devant elle. Elle était assise sur son sofa.
qu'elle sentait bien qu'elle l'adorait. Elle commentait
à partir d'elle-même. Elle était assise sur son sofa.
comme de Louis. Elle était assise sur son sofa.
" Les dans la nuit. Elle n'a parlé d'elle et de lui. "

49

" Louise, écrivait-elle à son mari, m'attendait à la
" gare. Nous étions heureuses de nous retrouver. Elle
" me laissa conduire. Il me sembla retourner au temps
" où j'allais passer mes vacances chez ses parents.
" Cependant, au fond de la voiture où nous étions blot-
" ties, un vent de fin d'automne nous apporta tout à
" coup une telle tristesse que nous ne pûmes plus rien
" nous dire. Quand nous arrivâmes à la Jachère, la nuit
" était déjà tombée. Je ne m'imaginai guère cette Maison.
" Je m'étonne que Louise y puisse vivre. C'est une toute
" petite maison blanchie à la chaux et absolument vide.
" Elle est allée chercher la lampe. Nous sommes restées
" à la cuisine pour apprêter le dîner. Après quoi elle
" mentraîna dans le jardin. Elle m'en avait parlé avec
" une telle effusion que je cherchais ce qu'elle pouvait
" y trouver de si beau. Pauvre Louise, comme elle a dû
" rabattre de ses rêves. Elle m'assura qu'elle était heu-
" reuse entre son verger et ses fleurs. Elle passe là tout
" le temps qu'elle n'est pas au soin de la Maison. Son
" mari ne s'occupe de rien. On ne le voit plus depuis
" sa conversion. Il n'a paru qu'à table. Comme il est
" devenu dur! Il ne cesse de parler de charité et c'est
" dans sa bouche une vertu sans charmes. Il enveloppe
" Louise d'un regard de pitié; au point que j'étais gênée
" pour elle. Elle ne semble pas s'en apercevoir.

" Nous sommes ensuite allées nous promener.
" Maurice était remonté à son travail et nous étions seu-
" les dans la nuit. Elle m'a parlé d'elle et de lui; j'ai

y

" bien vu qu'elle refoulait son désespoir. Elle semble
vivre dans son ombre. Tu sais qu'elle l'a toujours ad-
" miré. Maintenant qu'il est enfoncé dans la religion,
elle s'est mise à vouloir se convertir elle aussi. Mais
" cela ne va pas tout seul à ce que j'ai cru comprendre.
" Maurice l'écrase sous sa certitude. Il n'admet pas
" qu'elle n'en soit pas au même point.

" Aujourd'hui nous sommes restées au jardin.
" J'ai essayé de la confesser un peu. Il n'y a, pas de
" doutes. Elle accepte son existence. Elle est sûre que
" c'est là son sort. Elle y voit une épreuve de Dieu. Je
" ne puis te dire combien, à mesure qu'elle me parlait,
" j'avais de peine à la suivre. Je l'imaginais le front
" sous la lampe, égrenant son chapelet. Elle est devenue
" étrangère à sa voix même; je reconnaissais le timbre,
" c'était une autre qui me parlait. Et puis son Dieu
" me paraissait d'un secours si facile. Je me révoltais
" à sa place. Toute sa vie est gâchée. Elle est sans rai-
" son d'être. Elle ne m'a plus parlé de son chagrin d'
autrefois et je prenais garde d'y éviter une allusion.
" Il me semblait que sa solitude lui serait plus sensible
" si je l'entretenais de tous tes sacrifices, de la
" jeunesse de Jacques, de mon bonheur près de vous.
" Enfin, nous nous sentons liées par une espèce de pacte
" qui nous interdit certains sujets mais ce sont juste-
" ment les seuls qui comptent. Alors nous avançons vite
" fait le tour de ce que nous avons à nous dire."

" bien vu qu'elle travaillait son ménage. Elle semblait
vivre dans son ombre. En cela qu'elle l'a jugé digne de
" mird. Maintenant qu'il est enfoncé dans la religion,
elle s'est mise à vouloir le convertir elle aussi. Mais
" cela ne va pas tout seul à ce que l'on peut croire.
" Marica l'écrase avec sa certitude. Il n'aurait pas
" qu'elle n'en soit pas un homme digne.
" aujourd'hui nous sommes restées en jardin.
" Et si essayé de le convaincre un peu. Il n'y a pas de
" doute. Elle accepte son existence. Elle est sûre que
" est le son sort. Elle y voit une existence digne.
" ne puis je dire quelque chose de mieux.
" l'avis de celui à qui elle s'adresse. Elle est sûre
" pour la femme. Étant donné son caractère. Elle est sûre
" étranger à ce que nous voyons. Elle est sûre
" c'était une autre qui ne pouvait pas être ainsi.
" me paraissait à son retour de l'école. Je me rendais
" à sa place. Toute sa vie est passée. Elle est sûre
" non d'être. Elle ne m'a rien dit de son caractère de
" caractère et de caractère. Elle n'a rien dit de son caractère.
" Il me semblait que quelque chose se passait dans son
" et de l'existence de son caractère. Elle est sûre
" terminée à l'école. Je ne pouvais pas être de son
" Enfin, nous nous sommes liés par une chaîne de parole
" qui nous interdit certains sujets. Elle est sûre
" ment les yeux ont commencé à pleurer. Elle est sûre
" fait le fait de ce que nous avons à nous dire."
Elle était donc d'une nature étrange et forte.

26

Elle se maria. Marie revenait ainsi constamment causer avec Germain et mesurait à cette nécessité la place qu'il occupait dans sa vie. Jacques et lui avaient besoin qu'elle partageât entre eux son cœur. Mais elle - même avait besoin de le leur partager. Chaque jour elle traînait Louise sur la route. Du plus loin qu'elle apercevait le facteur, elle criait. Elle n'existait plus que dans l'attente de leurs nouvelles.

De Jacques, elle recevait de courts billets. " Je suis ennuyé, lui disait-il, je n'aime pas mes petits camarades. Ils disent que je suis une fille. Ils me jouent tout le temps des tours." - "Chère fille, pensait-elle". Elle s'attendrissait à l'imaginer seul. Puis se révoltait contre son attendrissement et l'adjurait au milieu des baisers de ne songer qu'à ses devoirs.

Elle se rabattait sur l'espoir des vacances et se prenait à donner raison à Germain. Elle était de plus en plus tentée de lui donner toujours raison depuis qu'elle avait pris contact avec Louise et son mari. Ses lettres d'ailleurs, bien que sèches, le montraient si désorienté de leur séparation qu'elle mesurait sa place à son tour. Et elle se sentait chaque jour plus honteuse de sa faiblesse et plus impatiente de rentrer.

Quoi qu'elle en eût pensé, elle s'habitua à cette vie simple. Elle se distrait de ses soucis en aidant Louise, comme les moines prient pour se distraire de leurs tentations.

Elle était douée d'une assez étrange faculté.

Elle se possédait si peu qu'après une courte résistance, incapable de réagir aux autres, elle s'y pliait au point de se mettre littéralement dans leur peau et d'éprouver leurs émotions. Cela avait été sensible surtout pendant sa jeunesse. Elle était alors tout à tour de l'avis de tous ceux qui lui parlaient, au point de pleurer avec des gens qu'elle connaissait à peine et de rire sans en avoir le même monde envie. Quelque répugnance qui l'eut écartée d'accord, quelque oubli qu'elle dut en éprouver ensuite. On prenait cela pour lâcheté d'esprit. Il eut au contraire fallu y voir le signe d'un dévouement toujours disponible et comme une absence totale d'égoïsme.

Une inattention de dix années l'avait trop transformée pour que son esprit put la mener encore au même point par les mêmes chemins. Davantage insouciuse des êtres, elle n'abdiquait plus devant eux. Cependant, elle ne parvenait pas à les condamner. Si bien que Louise, dont chaque pas la contredisait, elle se borna à la plaindre puis resta près d'elle et se plut à la seconder.

Les lettres de Germain et de Jacques lui arrivaient avec un rythme régulier. Depuis le moment où le facteur les lui remettait, elle se divisait entre le plaisir de les avoir que chaque heure affaiblissait et l'impatience de celles du lendemain qui ne cessait de croître. Sans doute elle passait, suivant les jours, à travers mille nuances de sentiments mais toutes, au bout de peu de temps, se réunissaient en deux courants qui finissaient par se mêler.

Elle avait emporté leurs photographies. Sur l'une Jacques était encore en petite robe de fille et la chaise où il était assis était la petite chaise qu'elle lui avait donnée. Toutes ses poupées jonchaient la table. Et Marie, debout dans un coin de la chambre, veillait sur lui. Si c'était là l'image de l'enfance de Jacques plutôt que celle de Jacques même, c'était aussi celle de sa jeunesse ressuscitée et déjà reperdue. Et ce portrait qu'elle avait choisi sans bien discerner ses mobiles, elle en tirait la même tristesse que de l'éloignement de son passé.

C'était par un glissement identique qu'elle se dégageait de ce qui, cinq ou six ans plus tôt, avait été elle-même et de la présente de son enfant.

Les lettres de celui-ci lui apportaient des nouvelles auxquelles elle n'avait plus de part. Entre ses propres souvenirs et ces histoires, il y avait comme un flottement. Mais si c'était de moins en moins de leur séparation (que ses visites périodiques au collège compensaient) que de mesurer les progrès de Jacques dans un chemin où il s'éloignait de plus en plus.

Et comme c'est à ce mouvement inévitable de leurs vies que le portrait la forçait à penser et à consentir, le souci de leur séparation même se dérobaient à l'arrière-plan. Ainsi n'avait-elle choisi sans y songer la plus triste de ses photographies que parce qu'elle lui découvrait mieux que toute autre un moyen de se résigner.

180

Elle était égarée dans l'obscurité. Elle
avait perdu son chemin et elle se
trouvait dans une situation désolée.
Elle avait besoin de secours et elle
avait besoin de consolation. Elle
avait besoin de quelqu'un qui
pourrait lui parler et lui
montrer le chemin. Elle avait
besoin de quelqu'un qui pourrait
lui donner de l'espoir et lui
montrer que tout n'était pas
perdu. Elle avait besoin de
quelqu'un qui pourrait lui
montrer que Dieu était avec elle
et qu'il allait lui faire
connaître sa volonté. Elle
avait besoin de quelqu'un qui
pourrait lui parler et lui
montrer le chemin. Elle avait
besoin de quelqu'un qui pourrait
lui donner de l'espoir et lui
montrer que tout n'était pas
perdu. Elle avait besoin de
quelqu'un qui pourrait lui
montrer que Dieu était avec elle
et qu'il allait lui faire
connaître sa volonté.

29

Son mari était sinon plus tendre, plus abandonné dans ses lettres qu'auprès d'elle. Il était obligé d'écrire. Il n'y avait pas moyen d'y échapper. Et cela seul manifestait une intimité à laquelle elle était sensible. Sans doute il leur était déjà arrivé de se séparer mais les circonstances ne s'étaient jamais prêtées comme celles-ci à leur en apporter du plaisir. Et si elle souffrait aussi d'un certain jeu entre ces mots écrits par son mari et le souvenir immobile qu'elle adaptait à sa photographie toutefois la forme à laquelle elle ramenait ses pensées tendait vers elle et lui en semblait à chaque pas plus proche.

Elle était la scène de ce double mouvement aux lenteurs alternées. Les attaches qu'elle avait fixées du cœur de son enfant au sien allaient s'allongeant comme des élastiques tandis qu'elle même, par une métamorphose inverse, se sentait devenir plus petite dans l'ombre de la statue de Germain qui grandissait.

L'éloignement lui valait la certitude charmante et un peu triste d'avoir noyé toutes les causes de ses pleurs. Comme c'est elle qui se trouvait à la campagne, elle avait une trouble impression qu'avec son retour toutes les séparations finiraient. Il y avait en elle un mélange de contradictions qui conspiraient à lui faire accepter que Jacques ne lui appartint plus tant. Et le double objet de ses affections y gagnait une neuve et mystérieuse unité.

A l'attendrissement des lettres qu'elle envoyait

son mari était ainsi plus tendre, plus pen-
sant dans ses lettres qu'aujourd'hui elle. Il était obli-
gés de lui écrire. Il n'y avait pas moyen d'y échapper. Et cela
seul manifestait une intimité à laquelle elle était
accoutumée. Sans doute il leur était déjà arrivé de se sé-
parer mais les circonstances ne s'étaient jamais pré-
sentées de telle sorte qu'il leur en eût fallu. Et si
elle souffrait aussi d'un certain jeu d'esprit, elle
écrivait par son mari et se souvenait toujours de l'écrit
qu'il lui avait écrit. Elle se souvenait de la forme à laquelle elle
renvoyait ses pensées quand elle et lui en avaient
à changer par plus douce.
Elle était la scène de ce double mouvement aux
lignes effrayées. Les attaches qu'elle avait fixées
du secret de son enfant au lieu d'ailleurs comme
des attaches tendues d'elle-même, par une métamorphose
inverse, se sentait devenir plus nette dans l'ombre de
la statue de Corneille qui grandissait.
L'effacement lui valait la certitude char-
monte et au peu triste d'avoir noté toutes les causes de
ses pleurs. Comme c'est elle qui se trouvait à la cam-
pagne, elle avait une trouble impression d'avoir son
retour toutes les opérations finissent. Il y avait
en elle un mélange de contradictions qui commençaient à
lui faire accepter que l'absence ne lui eût rien fait.
Et le double objet de ses réflexions y gagnait une netteté
et mystérieuse unité.
A l'effacement des lettres qu'elle envoyait

à son fils ne participait plus seulement son affection maternelle. Il s'y épanchait la joie de se sentir nécessaire. Un peu de chacun de ses deux amours se mêlait à l'autre. Elle prenait conscience d'elle-même en achevant de s'en déprendre. Et sa faible vie intérieure où tremblaient encore des restes de lumière s'obscurcissait à mesure que son passé s'éloignait et qu'elle laissait le présent s'installer en elle. Cependant cette substitution était encore fragile. Il s'agissait comme d'un rêve. Elle ne songeait pas à s'en étonner.

Mais elle goûtait un tel plaisir à ce demi-mélange de tristesse et de joie dont elle était forcée de dévier le cours, elle goûtait un tel plaisir au plaisir qu'éprouvait Louise de la croire heureuse grâce à elle qu'elle continuait d'avancer à tâtons dans cette nouveauté pleine de silences.

Germain la conjurait de prolonger sa villégiature. Elle croyait faire acte d'amour et obéir en demeurant.

De la moindre défaillance, il lui semblait que son existence dont il était environné eussent profité. Toutefois ce n'était point tant à Marie qu'il songeait. Il résistait à la folie et se survivait pour elle mais il se rapprochait avec une maladresse incroyable.

Son image en elle, s'est cela qu'il lui était impossible de démentir et il se débattait comme un nageur pris d'une crampes entre deux eaux.

Il n'est point bougé, le sort est tourné de la même façon. Ses affaires rétablies, il vint la rejoindre.

son mari était ainsi plus tendre, plus épan-
onné dans ses lettres qu'auparavant d'elle. Il était obligé
à l'écrire. Il n'y avait pas moyen d'y échapper. Et seule-
ment manifestait une inclination à laquelle elle était
sensible. Sans doute il leur était déjà arrivé de se sé-
parer mais les circonstances ne s'étaient jamais présentées
comme celles-ci à leur en rapporter le récit. Et si
elle souffrait aussi d'un certain jeu entre ses dents
écrites par son mari et se souvenait toujours qu'elle s'éga-
rait à sa photographie toujours la forme à laquelle elle
renvoyait ses pensées quand elle et lui en semblaient
à chaque pas plus proches.
Elle était le centre de ce double mouvement aux
lignes éternelles. Les attaches qu'elle avait fixées
du cœur de son enfant au sein d'ailleurs s'allongeaient comme
des élastiques tandis qu'elle même, par une métamorphose
inverse, se sentait devenir plus petite dans l'ombre de
la statue de Gervais qui grandissait.
L'éloignement lui valait la certitude cher-
chée et un peu triste d'avoir noté toutes les causes de
ses pleurs. Comme c'est elle qui se trouvait à la cam-
pagne, elle avait une terrible impression qu'avec son
retour toutes les égarations finiraient. Il y avait
en elle un mélange de contradictions qui consistaient à
lui faire accepter que Jacques ne lui appartenait plus tant.
Et le double objet de ses affections y gagnait une nouveauté
et mystérieuse unité.
A l'atténuation des lettres qu'elle envoyait

à son fils ne participait plus seulement son affection maternelle. Il s'y épanchait la joie de se sentir nécessaire. Un peu de chacun de ses deux amours se mêlait à l'autre. Elle prenait conscience d'elle-même en achevant de s'en déprendre. Et sa faible vie intérieure où tremblaient encore des restes de lumière s'obscurcissait à mesure que son passé s'éloignait et qu'elle laissait le présent s'installer en elle. Cependant cette substitution était encore fragile. Il s'agissait comme d'un rêve. Elle ne songeait pas à s'en étonner.

Mais elle goûtait un tel plaisir à ce demi-mélange de tristesse et de joie dont elle était forcée de dévier le cours, elle goûtait un tel plaisir au plaisir qu'éprouvait Louise de la croire heureuse grâce à elle qu'elle continuait d'avancer à tâtons dans cette nouveauté pleine de silences.

Germain la conjurait de prolonger sa villégiature. Elle croyait faire acte d'amour et obéir en demeurant.

De la rejoindre à l'automne, il lui semblait que les fatigues dont il était environné eussent profité. Toutefois ce n'était point tant à Marie qu'il songeait. Il résistait à la folie et se survivait pour elle mais il en approchait avec une maladresse incroyable.

Son image en elle, s'est cela qu'il lui était impossible de démentir et il se débattait comme un nageur pris d'une crampes entre deux eaux.

Il n'ut point bougé, le sort fut tourné de la même façon. Ses affaires rétablies, il vint la rejoindre.

Il lui semblait que Germain s'identifiait si exactement à l'idée de son devoir et celle-ci était si dissociée des êtres pour qu'il l'accomplissait qu'il lui semblait en devenant irréalisable qu'elle lui enlevât à lui même toute raison de se survivre.

Mais les lettres de sa femme qui ne soupçonnaient rien l'empêchant de se confondre ainsi à ce qui lui échappait le ramenaient à la vie comme dépossédé de lui - même.

Chaque heure l'approchait de leur ruine. Et chaque geste que Marie faisait vers lui le détournait d'un moyen trop facile d'y échapper. Seul, entouré de dangers, il se sentait à chaque instant sur le point de trébucher et devenir fou. Pendant deux mois il se tendit ainsi dans une lutte dont il ne confiait rien à personne. De la moindre défaillance, il lui semblait que les fantômes dont il était environné eussent profité. Toutefois ce n'était point tant à Marie qu'il songeait. Il résistait à la folie et se survivait pour elle mais il en approchait avec une maladresse incroyable.

Son image en elle, c'est cela qu'il lui était impossible de démentir et il se débattait comme un nageur pris d'une crampe entre deux eaux.

Il n'eut point bougé, le sort eut tourné de la même façon. Ses affaires rétablies, il vint la rejoindre.

Ils ne s'avisèrent point qu'ils se parlaient avec aisance. Résignés l'un de l'autre, ils avaient fait route ensemble. Et comme il lui en eut voulu s'ils avaient été ruinés, il lui rendait grâces de jouir de son succès.

Quand il lui raconta ses tristes aventures, loin de souffrir du rôle effacé où il l'avait tenue, elle ne songea qu'à s'émerveiller du sien. C'est qu'elle ne pensait point à elle. Ainsi commencèrent-ils de se sentir unis dans un équilibre tout changé.

Leur couple avait quelque chose de ces couples barbares qui ne s'établissent que par la force triomphante. Et pourtant, comme ils mesuraient leur fragilité! Ils regardaient autour d'eux. Ils étaient seuls avec leur enfant. Personne ne se fut inquiété d'eux ni n'eut tendu le bras pour les sauver. Sans qu'ils y prissent bien garde, ce sentiment de leur solitude s'étendant de l'un à l'autre s'y enracinait et grandissait avec une telle puissance que leurs corps mêmes devenaient véhéments.

En d'autres temps peut être, cette solitude les eut fait se réjouir. Mais s'en seraient-ils avisés? Maintenant ils se décidaient à prolonger ensemble leur séjour à la campagne. De voir auprès d'eux ces deux existences liées comme les leurs mais étrangères adoucissait insensiblement mais renforçait la conscience qu'ils prenaient d'être seuls.

Auprès de cette misère, ils commençaient une lune de miel. Réduits à leurs deux corps, ils s'y cram-

ponnaient comme des naufragés, Marie s'abandonnant à son seul possesseur et Germain se saisissant d'elle comme si cette forme aussi allait lui échapper.

Il ne s'agit même point qu'elle l'aimât. Cela compliquerait encore un attachement à ses propres désirs. Simplement elle laissait se transférer en elle le mouvement de son cœur. Elle était une chose flexible et pliée et, dans les muscles impatients qui la broyaient, elle se sentait s'ensevelir.

Bientôt cependant, il souffrit moins du pathétique de leur solitude qu'il n'était tourmenté du gaspillage que toute solitude à deux implique.

Son attitude vis à vis de leurs hôtes dénonçait ce souci de plus en plus impérieux qui s'était glissé en lui.

Condamnant Maurice, il reprocha à Louise d'être résignée, au lieu de la plaindre. Le ménage de leurs amis qui avait d'abord servi à justifier le secret virement de son devoir l'exédait. Il n'en avait plus besoin. Ils rentrèrent chez eux.

Marie était enchantée. Sans doute elle ne pourrait plus embrasser Jacques si souvent mais ces embrassements n'avaient été qu'un moyen d'amortir la violence d'une nouvelle habitude. Et déjà, qu'elle put être attentive à Germain lui remplaçait la présence de son fils.

D'ailleurs ce n'est point Jacques qu'elle oubliait. Elle ne cessait d'en parler, c'est son plaisir

de l'avoir en près d'elle. Et, en l'embrassant plus,
 poussaient comme des harpes, Marie s'abandonnant à son
 tendresse.

ceci possesseur et Germain se saisissant d'elle comme si
 l'innocence de sa propre brève, ne venait
 cette forme assai était lui échapper.

point à soi, comment est-elle tant à nos plaisirs ? A
 Il ne s'est même point qu'elle l'aimât. Cela
 peine à l'âme, elle s'abandonnait son passé le plus proche.

compliquait encore un étirement à ses propres désirs.
 elle se laissait elle-même ne sachant point se laisser.
 simplement elle laissait se transporter en elle le mou-
 vement de son cœur. Elle était une chose flexible et
 tant de jours de chambre en chambre comme un être en
 glie et dans les masses impalpables qui la protégeaient,
 point, ils rentraient parfois à de jeunes heures, l'après-
 elle se sentait s'envoler.

avait en eux une telle intensité que sa présence
 blâmer cependant, il souffrait même de cette
 n'eut pas été plus sensible à sa mère qu'elle était mai-
 trise de leur solitude en l'état tourmenté de Ger-
 main sans les mains de son mari. Pour la rendre heureuse
 elle se toute solitaire à deux heures.

elle était et toutement tout son être au bonheur que
 son attitude vis à vis de leurs hôtes dénotait
 rien ne l'en dénotait plus.

es avait de plus en plus impérieux qui était glissée
 des dépaysements dégoûtants de l'après, la
 en lui.

délicates malicieuses dont Germain méprisait ses notes, tout le
 comment Marie, il reprochait à l'âme d'être
 portait à se venter, elle ne possédait rien, d'être
 résignée, en lieu de la résignation, le mélange de leurs mains
 une rivière de dévouement. On ne peut même pas dire qu'elle
 qui avait d'abord servi à justifier la servitude vivement de
 les heures de recevoir, elle recevait-elle y avait-elle
 son devoir l'exécutait. Il n'en avait plus besoin. Les ven-
 une attention ou mieux une persécution d'être attentive
 traient chez eux.

qui faisait lever en elle l'illusion de son être. Mais
 Marie était enchaînée. Sans doute elle ne port-
 et elle se joignait à lui, elle encore en s'abandonnant
 fait plus embrasser Jacques et souvent mais ces embras-
 sements n'avaient été qu'un moyen d'émouvoir la violence
 Germain, au contraire, on pouvait à se laisser
 d'une nouvelle habitude. Et déjà, qu'elle fut être atten-
 de l'excessive exigence de son être. Ses plaisirs à lui
 tive à Germain lui remplissait la présence de son fils.
 ne se contentait point. Et les jours, les choses
 d'ailleurs ce n'est point Jacques qu'elle se-
 no lui en donnait. Et il s'abandonnait à posséder ce
 plaisir. Elle ne cessait d'en parler, c'est son plaisir
 corps comme une image de tout ce qu'il souhaitait. Il

de l'avoir eu près d'elle. Et, ne l'imaginant plus, y renonçait.

Inconsciente de sa propre durée, ne tenant point à soi, comment eut-elle tenu à ses plaisirs ? A peine éloigné, elle trahissait son passé le plus proche. Elle se trahissait elle-même ne sachant point se situer.

Et, dans ce grand appartement où il avait erré tant de jours de chambre en chambre comme une âme en peine, ils rentrèrent pareils à de jeunes époux. Jacques vivait en eux avec une telle intensité que sa présence n'eut pas été plus sensible à sa mère qu'elle était malléable dans les mains de son mari. Pour le rendre heureux, elle offrait si fortement tout son être au bonheur que rien ne l'en détournait plus.

Les dépaysements douloureux de Jacques, la défiance maladive dont Germain mêlait ses actes, tout la portait à se renier. Elle ne possédait rien. C'était une rivière de dévouement. On ne peut même pas dire qu'elle fût heureuse de recevoir. Que recevait-elle ? Peut-être une attention ou mieux une permission d'être attentive qui faisait lever en elle l'illusion de son être. Mais si elle se joignait ainsi, c'est encore en s'anéantissant.

Germain, au contraire, cherchait à se délivrer de l'excessive exigence de son âme. Ses plaisirs à lui ne se substituaient point. Ni les êtres, ni les choses ne lui en donnaient. Et il s'acharnait à posséder ce corps comme une image de tout ce qui lui échappait. Il

en éprouvait un instant la densité. Mais le temps n'arrêtait pas son cours. Et sentant tout cela le fuir, il doutait que la forme même qu'il tenait dans ses bras fût réelle.

Prisonnier, le regard renversé sur le fond de son cœur, il prenait parti presque contre sa chair l'accusant, quand elle souffrait, de lui jouer des tours. Il l'occupait en étranger.

La guerre avait renforcé en lui ce sentiment. Comme l'eut-il prise au sérieux. Les corps tombaient autour de lui, lui-même était blessé; cela n'avait pas plus d'importance qu'un jeu de massacre dans une foire. Et les foires, comme il les aimait ! Les corps y sont tellement bruyants qu'enfin il ne voyait plus qu'eux. Maintenant il s'évertuait à réaliser cette permanence de formes. Il y parvenait par instants mais ses obsessions le reprenaient. Marie, qu'il ne discernait déjà plus qu'à peine, s'affirmait du moins par une joie qu'il entendait. Il exigeait cette joie. Et elle tirait ainsi toute sa réalité du doute qui l'obsédait qu'elle fut réelle.

Elle le devinait entouré de dangers. Il n'en parlait pas, mais il était parfois irritable et défiant comme un aveugle qui chemine et ne devenait moins sombre qu'à mesure qu'elle peuplait le silence de ses chants et de sa tendresse.

Il n'était plus gêné des charmes simples de la vie. Il ne se rétractait plus comme du temps qu'il était maladroit à les recevoir. Elle était sirène près de lui.

en éprouvait un plaisir...
 regardait avec une...
 regardait avec la...
 véritable, leur...
 étrange...
 son...
 l'indiquant...
 l'observait...
 tout...
 dans...
 tout...
 plusieurs...
 l'un...
 l'autre...
 Il...
 à...
 l'autre...
 l'air...
 cette...
 qui...
 de...
 parlait...
 donne...
 dans...
 à...
 son...
 vie...
 réalisait...

De son côté, elle devait sa joie au plaisir qu'il en avait. Et, dans cet appartement où des spectres fuyant encore devant ses tristes yeux l'arrachaient à lui-même, leur menaçant passage le ramenait près d'elle. Etrange union, et si solide que Germain, parfois, avait beau la repousser, jamais Marie ne se rebutait. Au contraire, cette intermittente dureté consolidait leur accord, à force de repentirs inavoués. Ils se complétaient sans s'entendre. Et elle achevait de perdre jusqu'à ses traces dans ces sables mouvants délicieux.

Sans Germain, elle n'eut point été disposée pour tant de véhémence quand elle se livrait à l'amour inépuisiblement stupéfaite elle reprenait chaque fois contact avec son corps. Ce n'est qu'au milieu de la frénésie où il semblait la saisir comme pour l'opposer à ses fantômes qu'elle retrouvait l'oubli aveugle et la distraction d'elle-même. Son corps, qui était à Germain assurance de vivre, n'était plus pour elle que l'ombre du sien. Ils se réjouirent de leur solitude. Réduits l'un à l'autre, le soin de leur enfant achevait de les joindre.

Jamais elle n'avait été liée comme maintenant. Il lui semblait que ses bras fussent incapables de se tendre et ses yeux de s'ouvrir. Elle s'enlisait dans ses dévouements mais, entraînée malgré soi à s'immobiliser ainsi, elle n'avait guère le temps de réagir.

A mesure que Germain s'habitua à vivre hors de lui, il devait dur et défiant. Elle mettait une in-

telligence admirable à justifier jusqu'à son injustice à ses propres yeux pour lui épargner d'en souffrir.

C'était comme si, descendre jusqu'au fond de ce coeur, elle eut ramené le souvenir d'une telle lumière qu'il suffisait au reste de ses jours.

Il ne lui importait pas d'être aimée. Comme il avait besoin de sa joie, elle était joyeuse et chantait. Elle demeurait près de lui comme une gardienne de trésors.

Elle était pourtant vaguement tourmentée et n'osait s'en confesser à Germain. Elle sentait un coin de son coeur envahi par l'indifférence, comme un ruisseau par la glace. Elle se fermait aux choses vivantes.

~~Fin~~

intelligence admirable à travailler jusqu'à son injustice
 à ses propres yeux pour lui épargner d'en souffrir.
 C'était comme si, descendant jusqu'en fond de
 ce cœur, elle eût ramené le souvenir d'une telle in-
 justice qu'il lui fallait en rendre compte de ses jours.
 Il ne lui importait pas d'être aimée. Comme
 il avait besoin de sa joie, elle était joyeuse et chan-
 tait. Elle demeurait près de lui comme une gardienne de
 trésors.
 Elle était pourtant vaguement tourmentée et
 n'osait s'en confier à Germain. Elle sentait un coin
 de son cœur envahi par l'indifférence, comme un tris-
 tesse par la glace. Elle se fermait aux choses vivantes.

FIN

Quand Jacques après quelques mois de pension revint pour la première fois, il vit sa Mère, prendre sur ses genoux pour les caresser, les enfants à qui elle chantait des histoires comme naguère pour lui. Il commença de réaliser ce qu'elle voulait dire avec ce petit frère et cette petite sœur dont ses lettres ne cessaient de lui parler.

" Vois disait-elle maintenant ils sont gentils. Ce " sont des petits jouets que j'ai achetés pour Jacques. Mais, bien qu'on l'en laissât disposer à sa guise, le mystère dont était entouré leur arrivée le rebuait. Il regardait toutes choses comme si son absence les lui eût fait devenir étrangères. A cause de ces deux petits enfants qui avaient pris sa place, sa vie était comme désaxée. Que Marie fut tout occupée à les soigner troublait jusqu'au souvenir qu'il avait d'elle. Ne retrouvant plus la même mère comment l'eut-il aimée de même ? Il sentait le quitter une espèce de foi apaisante en l'immutabilité des choses de chez lui.

Il n'avait point d'amis. Il ne jouait à rien. Il n'attendait des heures que de le délivrer d'un tourment qu'il ne comprenait pas. Marie le trouvait étrange et d'abord se réjouit de cette étrangeté. Ce qui la chagrinait autrefois lui valait une nouvelle sorte de plaisir. Chère dévotion maternelle ! C'était comme de ses deux jumeaux. Ne lui semblait-il point qu'elle fut d'autant plus attachée à MANUEL qu'elle le nourrissait et à Geneviève de ne pas le pouvoir ? Après s'être désolée de perdre possession de Jacques elle s'en réjouit. C'est que dans ces quatre être dont naissait la changeante illusion de sa réalité elle pensait que les existences n'étaient organisées qu'en fonction de la sienne. Jusqu'à la réserve où Jacques s'enfermait ajoutait un charme à son enchantement. Ayant cessé de le guider il la menait à son tour à travers des chemins inconnus.

L'admirable était qu'elle ne participât plus à cette forme née d'elle et dont la pesanteur était encore inscrite dans ses bras. Elle regardait avec les yeux de son corps s'éloigner une partie d'elle-même. Elle assistait à la révélation d'une image intérieure qui peu à peu se développait avec des contours imprévus. Une vie étrangère fleurissait ainsi au milieu de sa vie.

Souvent aux passages de Jacques elle entrait dans sa chambre le soir sur la pointe des pieds. Elle arrivait avec des pleurs de joie croyant chaque fois le surprendre endormi et n'ayant comme jadis pas plus de plus grand plaisir que de suivre, assise sur son lit son mystérieux sommeil. Elle aimait tant voir défiler dans sa mémoire toutes les formes successives pour aboutir enfin à celle-ci. Hélas ! elle le trouvait à présent constamment éveillé comme poursuivant un rêve dont ni le bruit qu'elle s'efforçait de ne pas faire ni la lampe éclairée ne parvenaient à le distraire.

Il regardait sa Mère et ne lui parlait pas. Continuant quelques course secrète, ses yeux seuls semblaient l'apercevoir. Et, chaque fois, s'inquiétant de le sentir lui échapper davantage elle embrassait ce corps avec une ferveur accrue et couvrait de baisers ces tièdes petits pieds. Mais il fuyait plus insaisissable dans un

refus plus obstiné de rien dire. Et elle, commençant à souffrir d'une pensée qu'elle ne parvenait plus à étreindre elle faisait de vains efforts pour se dégager d'elle-même, comme si, à force de refouler son être habituel, le secret de cette vie allait lui apparaître. Mais Jacques se pliait sur soi comme un oiseau aux approches du soir. Au bouleversement des choses de chez lui, un autre tourment était venu s'ajouter.

Des grands lui avaient fait refaire pour son compte au milieu de leurs rires la triste découverte de la joie. Les précautions dont, après coup il s'avisa qu'ils s'étaient entourés ajoutaient au silence qu'on observait chez lui sur ces choses. Ne l'y assurait-ont pas qu'il suffirait de regarder telle partie de son corps pour devenir aveugle. Et tout jusqu'à la menace de ce hâtiment automatique conspirait à le remplir d'horreur pour un acte dont il lui semblait avoir été non la victime mais le complice. Son corps à chaque instant le rappelait à ses souvenirs et chaque instant l'éloignait de ce corps comme d'un jardin défendu; mais sa peine ne diminuait point.

Au contraire ! tandis qu'augmentait sa timidité avec l'attention dont il entourait chaque fait de sa vie il devint inquiet au fond de lui, incertain devant les autres. Son corps lui devenait ennemi. Il craignit presque de l'apercevoir dans une glace. Et à qui aurait-il confié son chagrin ?

Que sa Mère s'occupât des deux petits enfants plus que de lui n'était-ce pas la preuve qu'elle le jugeait coupable ? Comme perdu au fond d'une gorge il n'osait ni bouger ni crier. Il n'espérait aucun secours de personne. Bien mieux si Marie venait pour le consoler, il s'efforçait de l'écartier. Il avait la pudeur maintenant de s'anfermer dans son secret. Et quand il retournait à son collège sans avoir donné à sa mère le sourire auquel elle devait un saisissement si délicieux, elle prenait son image auprès d'elle et pensant à Jacques avec une ardente précision elle se consolait, sûre que cette pensée à travers l'espace allait lui porter l'appui dont il avait besoin.

Ainsi se détourna-t-elle de songer qu'elle ne fut plus d'aucun secours à cette âme détachée.

5 N
An bouvement des choses de chez lui, un autre tourment était venu
Mais Jacques se disait sans cesse qu'il avait ses raisons à voir.
son être habituel, le secret de cette vie allait lui apparaître.
efforts pour se débarrasser d'elle-même, comme si, à force de résister
renché qu'elle ne parvenait plus à ébranler elle faisait de vaines
restes plus obéisse de rien dire. Et elle, commentant à se sentir à une

Des grands lui avaient fait faire pour son compte un million
de faire rires la triste découverte de la chose. Les prévisions sont
après coup il s'avisa qu'il s'était engagé à échanger son alliance
qu'on observait avec lui sur ces choses. Ne l'y avait-il pas eu ?
suffisait de regarder telle partie de son corps pour savoir qu'elle
Et tout jusqu'à la manne de ce bâtiment automatique connaissait la
remplir d'horreur pour un acte dont il lui semblait avoir été non la
victime mais la complice. Son corps à chaque instant se ramollait à
ses souvenirs et chaque instant l'éclaircissait de ce corps comme d'un
jardin étendu; mais sa peine ne diminuait point.

An contraire, tandis qu'il se débattait en silence avec l'incertitude
tion dont il entendait chaque fois de sa vie il devint inquiet au
fond de lui, incertain devant les autres. Son corps lui devenait ennemi
Il craignait presque de l'apercevoir dans une glace. Et à qui avait-il
confié son charbon ?

Que sa mère s'occupât des deux petits enfants plus que de lui
n'était-ce pas la preuve qu'elle le tenait complot ? Comme perdu en
fond d'une gorge il n'osait ni parler ni écrire. Il n'aurait aucun
secours de personne. Bien mieux si Marie venait pour le consoler, il
s'efforçait de l'éloigner. Il avait le regard enfoncé dans le sien
sans son secret. Et quand il retournait à son collège sans avoir donné
à sa mère le sourire auquel elle avait un plaisir à le voir.
elle prenait son image avec elle et pensait à Jacques avec une
ardente préoccupation elle se consolait, sur une corde tendue à travers
l'espace allait lui porter l'apport dont il avait besoin.

Ainsi se débattait-elle de sonner qu'elle ne fut plus
d'aucun secours à cette âme détachée.

... que une vie intérieure dont tous ses soins
faisaient se reprocher d'avoir moins de temps que naguère à lui
consacrer. Le relâchement des liens qui l'unissaient à Jacques
lui semblait en définitive résulter moins de son indépendance à
lui que de ses occupations à elle et c'était prétexte plus aux re-
mords qu'à l'amertume.

Si elle accomplissait en effet tout ce qui dépendait d'elle
pour le rendre heureux que valaient ses efforts auprès de ceux
qu'elle eut faits si ses jumeaux lui en eussent laissé le temps.
Mesurant ce que comportait de sacrifices son dévouement à ceux-ci
tout, jusqu'à l'éloignement grandissant de Jacques l'amène à Jouir
de se dévouer.

Enfin elle n'avait plus à craindre que ses amours fussent
égoïstes. Geneviève, sa seule fille, n'avait-elle pas besoin d'être
choyée ? Manuel aussi dont la santé était si délicate. Quant à
Germain elle ne cessait de trembler. Ainsi pouvait-elle successive-
ment convenir avec elle même que chacune de ses affections dûl l'em-
porter sur les trois autres.

S'exagérant des faiblesses qui justifiaient qu'elle fut folle
d'aimer, elle croyait s'enfoncer dans ses amours en s'appuyant sur
les devoirs d'une quadruple charité. Elle avait si grand peur de
s'abandonner à ses plaisirs. Mais vraiment maintenant elle ne pou-
vait plus s'en accuser

Et il est vrai ! Elle n'aimait plus pour son plaisir. Elle ai-
mait comme le cœur bat parce qu'il n'y a plus moyen de se déprendre
de cet entraînement là. Son existence personnelle se résorbait dans
une soumission qui s'étendait en elle comme un cancer. Elle n'avait
même plus l'égoïsme de son corps. Et un jour qu'elle tomba sérieuse-
ment malade son unique souci fut de la négligence ou il lui fallait
laisser son mari et ses enfants. Elle n'existait plus qu'en fonction
d'eux. Peu à peu déguillée de soi-même elle était devenue une ma-
chine admirable pour les servir et pour les adorer.

Comme elle était loin des débuts de son mariage quand l'absence
de caresses la faisait souffrir. Et ce n'est pas que Germain fut
plus tendre. Il était de nouveau la proie de ses ennuis.

Et qu'elle était loin aussi de sa jeunesse. Tandis que les pre-
miers temps de son mariage lui paraissaient une nuit de honteux égoïs-
me ceux qu'elle avait passés à soigner ses parents lui semblaient
maintenant comme le temps de la mort. Ainsi devant ses amours dévo-
rantes toutes les autres pâlissaient au point de s'effacer ou trem-
blaient comme des ombres.

Cependant elle mésestimait ses propres sacrifices. La moindre
souffrance des êtres qu'elle aimait dépassait toutes les siennes.
c'étaient comme si ses douleurs et ses joies ne la concernaient plus
que dans la mesure ou les corps qui l'entouraient y étaient intéres-
sés.

Souvent aussi elle pensait à Louise. Elle l'accusait d'être

égoïste se renfermait dans une vie intérieure dont tous ses soins à elle étaient de s'échapper.

Mais son âme ? Elle n'avait pas le temps d'y songer - d'ailleurs en avait elle une qui distinguât du désir que les êtres pour qui elle vivait fussent heureux ?

Un soir qu'elle se promenait elle entendit des cris derrière des fenêtres d'hôpital. Une es pèce de frisson la saisit. Elle se rappela qu'elle avait voulu dans un temps devenir soeur de charité pour pouvoir soigner les malheureux. Elle avait donc oublié jusqu'à leur misère. Et ces cris maintenant la déchiraient. Mais la pitié qu'elle en eut était plus de la cruauté superstitieuse d'être punie dans les siens de son indifférence aux douleurs des autres que de la part qu'elle y prenait. Ce n'était plus comme jadis quand elle tremblait d'entendre parler d'un être qui souffrait. L'idée de la douleur ne la touchait pas plus que l'idée de la joie. Ni elle n'enviait le bonheur des autres ni elle ne se souciait plus qu'ils fussent lamentables. Pour parler à son coeur il fallait avoir la forme des êtres qu'elle aimait. Et son égoïsme transféré dans les quatre chairs était d'autant plus exclusif qu'il empruntait subtilement les seuls aspects de son devoir.

Quelques fois elle avait voulu aller à l'école à côté de ses frères ou bien trouver un petit atelier où elle pourrait peindre et vendre ses tableaux. Mais elle n'avait pas le temps de le faire. Elle était trop occupée à s'occuper de ses frères et de sa mère. Elle avait une grande pitié pour eux et elle voulait leur rendre la vie plus douce. Elle leur achetait des livres et des vêtements et elle leur faisait des visites régulières. Mais elle ne pouvait pas aller plus loin. Elle était trop égoïste pour cela. Elle ne voulait pas que ses frères et sa mère aient des idées de liberté. Elle voulait qu'ils restent à sa disposition et qu'ils ne s'occupent que de leur famille.

Elle ne pouvait pas aller à l'école à côté de ses frères et de sa mère. Elle était trop occupée à s'occuper d'eux. Elle avait une grande pitié pour eux et elle voulait leur rendre la vie plus douce. Elle leur achetait des livres et des vêtements et elle leur faisait des visites régulières. Mais elle ne pouvait pas aller plus loin. Elle était trop égoïste pour cela. Elle ne voulait pas que ses frères et sa mère aient des idées de liberté. Elle voulait qu'ils restent à sa disposition et qu'ils ne s'occupent que de leur famille.

Mais parfois elle avait des idées de liberté. Elle voulait aller à l'école et travailler. Elle voulait être indépendante. Mais elle ne pouvait pas. Elle était trop occupée à s'occuper de ses frères et de sa mère. Elle avait une grande pitié pour eux et elle voulait leur rendre la vie plus douce. Elle leur achetait des livres et des vêtements et elle leur faisait des visites régulières. Mais elle ne pouvait pas aller plus loin. Elle était trop égoïste pour cela. Elle ne voulait pas que ses frères et sa mère aient des idées de liberté. Elle voulait qu'ils restent à sa disposition et qu'ils ne s'occupent que de leur famille.

4

écrit se renferme dans une vie intérieure dont tous ses soins
à elle étaient de s'échapper.

Mais son âme ? Elle n'avait pas le temps à y songer - à s'illuminer
en avait elle une qui distinguât du bled que les êtres pour qui
elle vivait fussent heureux ?

Un soir qu'elle se promenait elle entendit des cris derrière
des fenêtres d'hôtel. Une sa robe se frotta la saleté. Elle se
rappelait qu'elle avait voulu dans un temps devenir acrobate
pour pouvoir saisir les malheureux. Elle avait donc oublié l'usage
de sa robe. Et ces cris maintenant la déchiraient. Mais la robe
qu'elle en fut plus de la quantité exorbitante d'être nue
dans les stades de son indifférence aux douleurs des autres que de
la part qu'elle y prenait. Ce n'était plus comme jadis quand elle
travaillait d'entraîner parler à un être qui souffrait. L'idée de la
douleur ne la touchait pas plus que l'idée de la honte. Ni elle n'ex-
pliquait le bonheur des autres ni elle ne se souciait plus de la honte
des lamentables. Pour parler à son cœur il fallait avoir la forme
des êtres qu'elle aimait. Et son cœur transpira dans les autres
chair était d'autant plus exaltée qu'il empruntait implicitement
les sens associés de son devoir.

Toute sa vie en somme avait été aiguillée par l'accident de mariage et c'est d'être docile qui l'avait faite heureuse. Elle savait du moins qu'il s'en était fallu de bien peu pour qu'elle passât à côté du bonheur et ne connu rien de ce qui maintenant faisait toute sa vie.

Souvent, quand Germain n'était pas encore rentré, que ses enfants dormaient, les images du passé venaient flotter entre son livre et elle. Elle s'arrêtait dans sa lecture. Elle tremblait pour ce foyer si hasardeusement édifié.

Que tout était fragile autour d'elle ! Et elle ne songeait pas tant à ce qui eut été son sort sans ses être qu'à l'harmonie du groupe qu'ils constituaient ensemble. Mais tout de même l'inquiétude de retomber dans cet état de disponibilité continuelle où elle était jadis animait secrètement ses rêveries.

C'est dans ces moments de silencieux délire qu'augmentait encore la fureur de ses dévouements. L'image des êtres pour qui elle vivait remontant du fond le plus ignoré d'elle-même perceait l'obscurité de sa conscience avec une vivacité telle que l'idée de les perdre qui s'y mêlait aussitôt la faisait presque s'évanouir.

D'autres fois elle risait d'avoir songé jadis à entrer dans les ordres ou bien trouvait un plaisir involontaire à plaindre ces malheureuses, pauvres filles se disait-elle. Sur quoi leurs bras se seraient-ils fermés ? Quelle part auront-elles eu des bonheurs humains ? Le crucifix lui semblait hochet sans consistance - les soins qu'elles donnaient aux pauvres trop anonymes pour valoir de la joie. Comment donc en eut-elle voulu à Germain de ses impatiences, de sa dureté grandissante, des injustes reproches quand elle s'attardait auprès de ses enfants ? Même avec son visage dur - même enfermé dans un mutisme hostile il lui semblait qu'il fut près d'elle.

Elle ne s'offensait même pas qu'il la fit si peu participer à ses soucis. Elle acceptait le mystère de cet être et d'en souffrir. Même elle allait jusqu'à se reprocher qu'il ne tint pas plus qu'il ne semblait le faire à ce bonheur qu'elle lui proposait.

Aussi continuait elle de laisser aller sa vie sans la guider - se persuadant que chaque jour ne pouvait qu'accroître cette espèce de vertige ou jusqu'à présent elle s'était de plus en plus abandonnée.

Mais Germain de plus en plus s'écartait d'elle.

Passionné dans l'accomplissement de ses devoirs, une espèce de changement de perspective le portait enfin à s'interroger sur eux. Tout un côté de son être se dévoilait et le plus clair de lui-même entrait dans l'ombre.

Salvo une impérieuse, il était la proie d'un plus universel abandon.

Si quand il se retournait vers le foyer déoulé depuis son mariage

Toute sa vie en somme avait été remplie par l'écoulement de
marriage et c'est d'être docile qui l'avait faite heureuse. Elle
avait eu moins qu'il n'en fallait de bien pour qu'elle
passât à côté du bonheur et ne connût rien de ce qui maintenant
l'aurait faite sa vie.

Souvent, quand Germain n'était pas encore rentré, ses
enfants dormaient, les pages de livres venant flotter entre
son livre et elle. Elle s'arrêta dans sa lecture. Elle trouva
pour ce foyer et hasardement éblouie.

Que tout était tranquille autour d'elle ! Et elle ne songeait
pas tant à ce qui lui était advenu que d'être d'un livre
du genre qu'elle considérait comme une lecture de même l'in-
quiétude de retomber dans cet état de tranquillité sentimentale
qu'elle était habituée à trouver dans ses lectures.

C'est dans ces moments de tranquillité de l'âme qu'elle
encore la trace de ses événements. L'âme des choses pour qui
elle vivait remontant de tout le passé à l'heure présente
l'obscurité de sa conscience avec une lumière telle que l'âme
de ses rêves qui s'y mêlait aussitôt la faisait presque à l'ave-
nir.

D'autres fois elle était venue à l'âme à entrer dans
les choses ou bien trouvait un instant à plaindre ces
malheureux, pauvres, désemparés, désemparés, désemparés
se voyant les faces à quelle sorte d'âme elle se perdait
humaine ? Le soleil lui semblait braver sans cesse les
soins qu'elle apportait aux autres. Elle se sentait
la force. Comment donc en cette vie à l'âme de ses lectures
ce, de sa vie présente, de sa vie présente, de sa vie présente
s'attachait encore de ses lectures ? Elle avait son visage sur - même
entendu dans un autre monde. Il lui semblait qu'il lui était
d'elle.

Elle ne s'effrayait même pas de cette vie et de son caractère
à son esprit. Elle avait la conscience de son être et à son souf-
frit. Mais elle était habituée à se regarder et à se sentir
plus qu'il ne semblait de l'être à son caractère et à son caractère.

Aussi continuait-elle de l'âme à l'âme de sa vie sans la sur-
fer - se perdant dans ce monde de son caractère et à son souf-
genre de vérité de l'âme à l'âme de sa vie sans la sur-
abandonnée.

Mais Germain de son côté n'était pas éblouie.

Passons dans l'accomplissement de son caractère et de son
de mouvement de son caractère et de son caractère et de son caractère
eux. Tout un côté de son être se révélait et la plus claire de
l'âme entrant dans l'âme.

Cela lui valait parfois cette espèce de chaos qu'on éprouve la nuit dans une auto dont le jeu trop rapide des phares communique à l'esprit le désordre des choses qu'ils éclairent. A mesure que ces obligations augmentaient elles lui semblaient tout à coup si exigeantes et si frêles - elles se mettaient à l'obséder tellement que le désir de s'y accrocher pour les ébranler l'emportait presque sur l'habitude de les remplir - En face d'elles ses devoirs envers lui-même se dressaient impérieux solides et négligés - ~~Elle~~ était comme un homme qui doute au moment de mourir de ne s'être pas trompé dans toutes les démarches de sa vie. Par un mystérieux mécanisme il se devenait étranger.

Tout maintenant lui était sujet d'inquiétude. Et lui aussi se rappelait parfois son existence d'avant son mariage. Les moindres plaisirs qu'il y avait pris l'affectaient de traits si charmants qu'il semblait que ce fût le démon qui prit leur aspect pour le tenter. Avec une précision qui l'étonnait les détails des soirs de fête ressurgissaient de sa mémoire. Il se rappelait tel désordre de jambes, de bouches et de sexes et jusqu'aux paroles qui l'accompagnaient dans telle circonstance de sa vie de garçon - Tout s'entraînait. Les images, ses pensées, la douceur de sa jeunesse; et celle-ci se répandant sur tous les objets auxquels sa mémoire se prêtait multipliait encore de la sienne la grâce qu'ils avaient. Il s'imaginait regretter de n'avoir pas épuisé les joies de son adolescence et ce n'est peut-être que son adolescence qu'il regrettait.

Telle chanson, telle femme, tel toast qu'il portait avec une éloquence juvénile et ridicule, jusqu'à l'émotion de telle caresse tout ce trésor charnel remontait du fond d'une conscience où tant d'années les avaient ensevelis.

Il se sentait solliciter de retourner en arrière et qu'il eut gâché tous ses plaisirs, qu'il n'eut pas pressé ses lèvres sur tant de fruits éphémères dans la saison de leur maturité - que maintenant il fut enfin trop tard faisait enfin couvrir en lui une rancune implacable contre cette femme à qui le destin l'enchaînait. Chaque geste qu'elle faisait le rappelait à l'esclavage où il s'était condamné sans raison - Et comme elle l'entretenait de son propre passé, le remerciant avec des sanglots de joie de l'en avoir arrachée - cette joie qu'elle ne devait qu'à lui, lui rendait sa peine plus amère. Il rêvait de détruire ce bonheur édifié sur le sien et qui l'étouffait. Il aurait voulu piétiner cette femme; il ne pouvait plus en supporter la vue.

Qu'étaient donc les devoirs qu'il s'imposait pour elle ? ce n'était plus seulement de la réalité des corps qu'il doutait mais de toute raison d'être à ses dévouements. Et ils couraient ainsi côte à côte vers leurs destins opposés.

Avec l'objet de ses efforts sa propre identité lui semblait se détruire. Il regardait sa vie et ne la comprenait plus. Au lieu de lutter contre la tentation de ses pensées il s'y laissait glisser et s'enfonçait lâchement dans le piège qu'elles lui tendaient. C'était une manière de folie plus complète qui l'envahissait un déire plus impérieux; il était la proie d'un plus universel abandon.

Et quand il se retournait vers le temps écoulé depuis son mariage

Cela lui valait parfois cette espèce de spasme qu'on éprouve
la nuit dans une auto dont la roue trop rapide des phares communique
à l'esprit le désordre des choses qu'il dédaigne. A mesure que
ces obligations augmentaient elles lui semblaient tout à coup et
exigentes et si frêles - elles se mataient à l'oublier tellement
que le désir de s'y associer pour les éliminer l'emportait pres-
que sur l'habitude de les remplir - En face d'elles ses devoirs
envers lui-même se dressaient insupportables solides et négligés - Il
était comme un homme qui doute au moment de mourir de ne s'être
pas trompé dans toutes les démarches de sa vie. Par un mystérieux
mécanisme il se devenait étranger.

Tout maintenant lui était sujet d'indifférence. Et lui aussi se
rappelait parfois son existence d'avant son mariage. Les minutes
plaisire qu'il y avait pris l'effaçaient de sa mémoire. Les minutes
qu'il aimait que ce fut le démon qui leur eût fait pour la
fente. Avec une précision qui l'étonnait les détails des soirs de
fête réapparurent de sa mémoire. Il se rappelait ses déesses de
jambes, de poches et de sexes et jusqu'aux paroles qui l'accoupa-
rent dans telle circonstance de sa vie de garçon - Tout s'enfuyait
naïf. Les images, ses pensées, la douceur de sa jeunesse; et celle-
ci se répétant sur tous les objets auxquels sa mémoire se prêtait
multipliait encore de la même la grâce qu'elle avait. Il s'im-
aginait regretter de n'avoir pas épousé les filles de son adolescence
et ce n'est peut-être que son adolescence qu'il regrettait.

Telle chanson, telle femme, tel toast qu'il partageait avec une
éloquence juvénile et rigoureuse, jusqu'à l'émotion de telle coquette
tout ce trésor charnel remonta à son fond d'une conscience ou tant
d'années les avaient ensevelis.

Il se sentait sollicité de retourner en arrière et qu'il fut
égoïste tous ses plaisirs, qu'il n'eût pas cessé ses lèvres sur
tant de fruits éphémères dans le salon de leur maturité - que main-
tenant il fut enfin trop tard faisait enfin couvrir en lui une ranche
implacable contre cette femme à qui la destinée l'attachait. Espace
reste qu'elle faisait le rappel à l'esclavage ou il s'était senti
né sans raison - Et comme elle l'entraînait de son propre gré, le
remerciant avec des paroles de joie de l'en avoir arraché - celle-
ci qu'elle ne devait qu'à lui, lui rendait sa peine plus amère.
Il rêvait de détruire sa bonheur éphémère sur le sien et d'être
fait. Il aurait voulu détruire cette femme; il ne pouvait plus en
supporter la vue.

Qu'étaient donc les devoirs qu'il s'imposait pour elle ? ce
n'était plus seulement de la réalité des corps qu'il voulait mais
de toute raison d'être à ses événements. Et ils couraient tout
côté à côté vers leurs destinées opposées.

Avec l'objet de ses efforts se propre indifférence lui semblait
se détruire. Il regardait sa vie et ne la comprenait plus. Au lieu
de lutter contre la tentation de ses pensées il s'y laissait aller
car et s'entrouvrait lâchement dans le piège qu'elle lui tendait
C'était une manière de folie plus complète que l'envie d'un
désir plus impétueux; il était la proie d'un plus universel abandon.
Et quand il se retournait vers la femme égoïste son mariage

tant de jours ne lui semblaient avoir été remplis que d'une creuse excitation et de gestes à battre le vide. Ces jours se séparaient de lui, s'offraient à ses yeux en spectacle et tandis que sa démençe augmentait c'est son passé qui lui semblait injustifiable - sans doute il accomplissait encore ses besognes judicieuses. Par une espèce d'entraînement involontaire ses gestes accoutumés se répétaient; mais tout autour de lui vacillait. Et pour se remettre à son travail il lui fallait maintenant chasser au préalable les tentations de s'y soustraire. Ce n'était plus à ses devoirs qu'il obéissait par impulsion. Les charmes d'une tendre nonchalance lui souriaient d'abord comme si la passion avec laquelle naguère il s'enfonçait en lui il l'a mit à s'en délivrer pour s'accrocher au monde dont la séduction négligée le touchait soudain irrésistiblement.

Jusque dans l'omnibus qui, le menait chaque matin à son bureau; les visages qu'il saluait par habitude, ces gens assis, debouts, fumant, se mordillant les lèvres à force d'impatience tout augmentait enfin sa véhémence désolée.

Quel se disait-il, est-il possible que ces êtres aient fini par s'identifier à leur tâche comme des bêtes de trait. Et suis-je pareil à eux? Ah que n'ai-je tout abandonné quand tout partait à la dérive. Mais il fallait que cette femme fût là pour m'exciter dans mon devoir. Et quels devoirs grabâs dieux!... c'est là qu'il en revenait sans cesse. Et il avait beau s'efforcer au calme, se dire qu'il n'y avait rien à faire et qu'il fallait se résigner, la moindre parole entendue, le moindre geste surpris tout résonnait à travers lui comme si tout fut destiné à nourrir ses remords. Tout le pénétrait avec une ironie qui lui semblait le poignarder. "Suis-je comme eux? ne cessait-il de se répéter" Et toute ma vie aura-t-elle donc tenue dans ce creux d'existence entre le tramway du matin et le tramway du soir - au milieu des mêmes gens sans une minute de répit. Elle, encore; elle a la joie de les élever. Elle les voit grandir par ses soins. Mais moi... Et il se noyait dans sa tristesse comme dans une marée monotone. C'est qu'il prêtait aux choses une tardive et minutieuse attention - elle-même qu'il mettait naguère à se perdre en lui - ainsi la même fièvre le dévorait. Son objet seul avait changé.

Et, chez lui, prenant prétexte du moindre contre temps il se livrait à des colères terribles dont les éclats eussent été ridicules aux jeux de tout autre que Marie. Mais elle y lisait de quels déchirements ce coeur devait souffrir et elle assistait à ce supplice plus martyrisée de ne pouvoir rien pour lui que de la dureté dont il ne cessait de la meurtrir. Et mieux elle lui témoignait de l'aimer plus il lui en voulait de cette tendresse qui le rivait à elle. Elle lui conseillait de prendre du repos et ce conseil qui répondait à son désir le forçait à s'y dérober - chaque mot par

AN

tant de jours ne lui espèrent avoir été remplis que 6 ans
 exerce excitation et de rester à battre le vide. Ces jours
 se déroulent de lui, s'efforcent à ses yeux en approches et
 tandis que sa dévotion augmentait c'est son passé qui lui sem-
 blait injustifié - sans doute il accomplissait encore ses
 besognes judiciaires, par une espèce d'entraînement involon-
 taire ses gestes accoutumés se répétaient; mais tout autre de
 lui vacillait. Et pour se remettre à son travail lui fallait
 maintenant passer au préalable les tentations de s'y soustraire
 Ce n'était plus à ses devoirs qu'il obéissait par habitude. Les
 charmes d'une tendre nonchalance lui souriaient d'instinct comme
 et la passion avec laquelle il s'attachait en lui il
 l'a mis à bien dériver pour s'occuper au moins de la sédu-
 tion physique le forçait à se satisfaire.

Les jours dans l'attente qui, le matin d'un jour, son
 pur; les visages qu'il aperçoit par ailleurs, ces gens seuls,
 habillés, l'absence de tout ce qui se trouve à l'école d'attente
 tout à fait inhabituel à ses yeux.

Il est si facile de se laisser aller à ces rêves
 par d'instincts, pour être comme les autres de tout. Et puis
 le parti à eux? Ah que tout est étonnant quand tout partait
 à la dérive. Mais il fallait que cette femme fût là pour l'exciter
 dans son travail. Et elle devenait si douce, si... était la nuit
 en venant sans bruit. Et il avait dans l'effort un calme, sa
 être qu'il n'avait rien à faire et qu'il fallait se résigner à
 attendre patiemment. La solitude était simple tout résolvait
 à travers lui, et tout fut réglé à son profit ses regards.
 Tout se déplaçait avec elle, tout lui appartenait le monde.
 "Mais je n'aurais pas pu résister à ce regard". Et toute sa vie
 sursauta dans le jour de cette excitation entre le travail
 de matin et le travail de nuit - au milieu des mêmes gens que
 toute sa vie. Elle, encore, elle a la tête à l'élever. Elle
 les voit et tout est réglé. Mais non... Et il se voyait dans
 sa tête comme dans une autre personne. C'est qu'il existait aux
 choses une certaine et certaine attention - elle-même qu'il met-
 tait dans sa vie. Et ainsi, le même regard le dévorait
 son objet et lui-même.

Et, cher lui, grand maître de la vie, contre toute sa
 livrait à son cœur tout ce qu'il avait de plus précieux. Et
 plus aux yeux de tout autre que lui-même. Elle y trouvait de quelle
 étonnement de cœur avait souffert et elle savait à ce sup-
 plice sans savoir de ne pouvoir rien pour lui de la durée
 dont il se souvenait de sa mort. Et ainsi elle lui témoignait de
 l'aimer plus intensément en venant de cette tendresse qui le vivait à
 elle. Elle fut reconnaissante de l'ordre du regard et de conseil qui
 répondait à son être de façon à s'y élever - chaque mot par

8 4/

lequel elle tentait de l'apaiser l'irritait contre soi, contre elle, contre une existence dont il ne parvenait plus à se débarrasser - Et quand, parfois, un reste de conscience lui faisait se reprocher d'être injuste, Marie l'en aimait plus encore s'humiliait davantage. Et ferme dans cette vie il s'y cognait le front il s'y brisait la tête. Il lui semblait se débattre dans un cachot avec la fureur d'une bête acharnée. Et parfois il croyait tituber comme un homme ivre.

C'était un matin d'avril. Une jeunesse insouciuse flottait dans le vent comme si tout à coup dans cette brise imbibée de soleil, les charmes d'un départ impromptu se fussent insinués et comme les délires d'une flottante prairie.

Tout reprochait à Germain avec une tendresse insidieuse et cruelle de n'avoir point vécu - chaque chant d'oiseau, chaque frisson de feuille faisait son coeur s'élancer plus éperdu la poursuite d'un bonheur qu'il laissait fuir encore -

Et quand il arriva à son bureau accueilli du même salut de l'éternel gardien, quand il se fut assis en face de l'éphéméride négligé qui pendait sur cette cheminée couverte de chandalliers et de coupe cigares, devant ces cendriers rappelant, annonçant déjà les mêmes visiteurs alors il n'en put plus. Ces maisons l'écrasaient ces murs l'étouffaient. Tout venait irriter sa sommeillante fureur. Il alla jusqu'au bois, de là jusqu'à Versailles. Ce désespoir, le remords, un appétit inconnu fermentaient en lui avec un vacarme qui commandait à ses pas énervés.

Le parc lui sembla paradis dans le jeune matin - Tour se livrait dans sa première grâce : la chanson des bosquets, l'agitation des branches, le frisson des bassins - Pour la première fois il lui semblait vivre de toute l'étendue de sa peau avec son coeur, ses poumons, ses sens. Et dans cette poitrine que la vieillesse occuperait bientôt, une vie inlassablement émondée se mettait à fleurir.

Ayant vécu au milieu des êtres, doutant de leur existence comme de la sienne même s'étant cependant enfoncé pour eux dans le sacrifice de lui-même il s'avouait enfin qu'il ne tenait à personne, qu'il n'avait besoin de personne, que rien ne lui valait la douceur de cette solitude.

Et que m'est-elle se disait-il cette femme qui m'a volé toute mon existence. Elle m'est accrochée : c'est pire qu'un collage comment ai-je pu la supporter si longtemps? La mère de mes enfants? Et si je mourais à présent? Si je leur donne de quoi vivre ma vie les regarde-t-elle? S'est-elle seulement jamais soucieuse si j'avais des besoins en dehors de mes rapports à eux? Qu sais-je même si ces enfants sont à moi?

Et maintenant cette pensée revenait frapper à sa conscience. Elle établissait en lui ses racines. Elle s'y installait, y grandissait. Et il la laissait croître d'autant plus volontiers qu'il y trouvait un appui pour se justifier.

lequel elle tentait de l'appeler l'irritait contre soi, contre elle, contre une existence dont il ne parvenait plus à se débarrasser. Et quand, parfois, un reste de conscience lui faisait se reprocher d'être injuste, Marie l'en avertissait encore à l'avance. Et même dans cette vie il n'y avait rien de certain. Il n'y avait que le doute. Et parfois il croyait caché avec la terre d'une bête égarée. Et parfois il croyait tomber comme un homme ivre.

C'était un matin d'été. Une jeunesse inconnue flottait dans le vent comme au tour d'un coup de pince indécise de soleil. Les choses d'un départ imprévu se faisaient insaisissables et comme les délices d'une fête passagère.

Tout reprochait à Germain avec une tendresse insaisissable et grêle de n'avoir point vécu - chaque chose était chargée d'être son de femme faisait son cœur s'élever plus haut la nuit encore d'un bonheur qu'il laissait fuir encore -

Et quand il arriva à son bureau assis au même coin de l'éternel gardien, quand il se fit assis en face de l'indécision négligée qui pendait sur cette cheminée couverte de chandeliers et de coupes d'argent, devant ces condiments rappelant, annonçant déjà les mêmes visites alors il n'en put plus. Ces maisons l'ébranlaient ces murs l'ébranlaient. Tout venait frapper sa sensibilité. Et il alla jusqu'au bois, de là jusqu'à Versailles. Ce désespoir, le remords, un espoir inconnu fermentaient en lui avec un vacarme qui commandait à ses pensées.

Le père lui avait gardé dans le jeune matin - Tour de la vie dans sa première grâce : la chanson des oiseaux, l'églogue des branches, la frisson des basses - Pour la première fois il lui semblait vivre de toute l'étendue de sa vie avec son cœur, ses pommes, ses sens. Et dans cette poitrine que la vieillesse commençait à blesser, une vie insaisissable émergeait et mettait à fleur.

Avant vécu au milieu des êtres, durant de leur existence comme de la sienne même s'étant cependant enfouie pour eux dans la solitude de lui-même il s'avouait enfin qu'il ne tenait à personne, qu'il n'avait besoin de personne, que rien ne lui valait la douceur de cette solitude.

Et que m'est-elle de glorieuse si cette femme qui m'a volé toute mon existence. Elle m'est accablée : c'est pire qu'un collage comment ai-je pu la supporter si longtemps? La mère de mes enfants? Et si je mourais à présent? Si je leur donne de quoi vivre ma vie les regarde-t-elle? S'est-elle seulement jamais soucée si j'avais besoin en dehors de mes rapports à eux? Ou suis-je même si ces enfants sont à moi?

Et maintenant cette pensée revenait frapper à sa conscience. Elle était établie en lui ses racines. Elle s'y installait, y grandissait. Et il la laissait croître d'autant plus volontiers qu'il y trouvait un appui pour se soutenir.

Est-ce que Jacques déjà ne m'est pas parfaitement étranger ?
A-t-il la moindre ressemblance avec moi.

Puis il retournait à ses autres griefs tandis que sa défiance s'étendait en lui silencieusement.

" Est-elle assez dégoûtante se disait-il encore cette joie de vivre dans son égoïsme. Puis-je croire d'ailleurs qu'elle soit capable d'une telle réclusion - N'est-ce pas une comédie qu'elle me joue ? Mais maintenant peu m'importe, je lui dirai que mes affaires exigent que je parte. Mais quoi ai-je pitié de sa douleur. Non, non je lui dirai que cette vie ne peut pas continuer.

Et tantôt il s'asseyait sur un banc dans l'ombre d'un massif bien taillé, entre deux belles statues. Et cette ordonnance un instant l'apaisait. Ou bien il s'abandonnait aux parfums comme tendres des premières heures du jour ou s'enfonçait dans les grandes allées le soleil s'y jouait entre des branches à peine chargées. Et cette fraîcheur du vent rafraîchissait ses paupières brûlantes, insinuait en lui le désir d'une aisance légère et de s'abandonner à ses fantaisies.

Il découvrait le monde. Il s'y livrait avec un bonheur de captif délivré.

C'est à partir de ce jour qu'il devint plus irrégulier dans ses besognes, plus défiant chez lui, plus dur envers ces enfants dont il suffisait naguère que Marie lui présentât les tendres sorps pour le calmer.

Souvent, dès lors, au lieu d'aller à son bureau il s'enfonça dans les bois - sans but - ne respirant qu'en marchant - ayant besoin de ne voir personne. Partout ailleurs que sous un ciel libre tout lui rappelait sa servitude dont l'idée seule lui était intolérable.

Mais quand il pensait que Marie l'attendait avec impatience c'était désormais pour s'en réjouir - Incapable de secouer la chaîne de ses devoirs une perversité nouvelle augmentait le plaisir qu'il avait de s'y dérober en secret.

Il mit peu à peu une frénésie inconnue à la faire souffrir. Il rentrait tard, s'affirmant sa liberté dans la mesure où il était capable d'en prendre possession et en même temps prolongeant comme pour se payer des siennes les souffrances de Marie.

Il n'alla plus seulement se promener dans la solitude. Il alla s'asseoir aux terrasses des cafés. Ce monde qui lui faisait horreur il passait des heures à le voir défiler. C'est que peu lui importait maintenant ses désirs insatisfaits. Il ne s'agissait plus que de rompre les habitudes qui le liaient. Et avec une fureur d'autant plus offrénée que l'idée lui en était demeurée plus longtemps étrangère il trompa Marie avec n'importe qui. Il lui semblait se décharger du fardeau de sa vie en accablant celle pour qui il le supportait.

20 47

Mais, le sentant souffrir jusqu'au fond de son âme qu'était pour Marie sa propre douleur auprès de cette détresse qu'elle entendait gronder ? Elle alla jusqu'à simuler la jalousie quand il lui semblait l'apaiser ainsi. Ayant parcouru avec Germain le chemin de son plus clair bonheur, rien ne comptait pour elle que de se sacrifier davantage. Elle ne demandait pas d'être aimée. Elle ne demandait à ceux qu'elle aimait que l'occasion d'être blessée pour eux. Elle multiplia ses soins pour ce malade n'étant elle-même déchirée que de ses souffrances - Toutes les ressources d'une vie intérieure jamais cultivée elle en jouait enfin - N'allait-elle pas jusqu'à s'en vouloir de ne pas souffrir davantage de cet abandon ? Elle s'accusait de froideur quand par excès d'amour elle oubliait de s'arrêter sur soi.

Elle n'avait point de pitié pour son sort. Elle se plaisait à s'anéantir. Calculant les causes de cette misère elle s'accablait de reproches et luttait pour un équilibre car tous les quatre en dépendaient. Ainsi étouffait elle ses propres sentiments sous l'excès du bonheur qu'elle se permettait de les étouffer pour eux.

épousait

Mais, le sentiment qui se trouve au fond de son âme de cette
pour Marie se trouve élargi après de cette dévotion qu'elle
entendait grandir ? Elle alla jusqu'à simuler la jalousie quand
il lui semblait l'oublier ainsi. Avant d'arriver avec Germaine le
chemin de son plus clair bonheur, rien ne comptait pour elle que
de se sentir égarée. Elle ne demandait pas d'être aimée.
Elle ne demandait à ceux qu'elle aimait que l'occasion d'être
passée pour eux. Elle multipliait ses soins pour ce mariage n'était
elle-même égarée que de ses souffrances - toutes les ressources
d'une vie intérieure jamais oubliée elle en faisait enfin - Mal-
fait-elle des jurements ? Elle avait de l'orgueil dans son âme
de se abandonner ? Elle avait de l'orgueil de s'arrêter sur soi.
pour elle voulait de s'arrêter sur soi.

Elle n'avait point de motif pour son sort. Elle ne voulait
s'abandonner. Mais dans les heures de cette misère elle s'abandonnait
de reproches et luttait pour se équilibrer sur tous les points de
dépendaient. Ainsi étonnée elle se proposait d'arriver à son
du bonheur d'être les étonner pour eux.

Comme

41 W

Elle avait un besoin si exclusif du bonheur des siens qu'elle s'ingénia à n'occuper l'existence de Germain que dans la mesure où il y consentait. Le souci de ne pas lui être importune devint sa principale étude. Et comme dans la simple présence de son mari elle trouvait son bonheur elle s'accusa de le chercher.

" Je suis bien triste écrivait-elle à Louise. J'ose à peine l'avouer. Mais toi dont toute la vie n'a été que sacrifice tu peux bien me comprendre - Germain est accablé que d'imaginer sa peine me rend la mienne ~~un peu~~ plus légère - Tu vas rire de trouver sous ma triste plume le mot de bonheur. Eh bien oui je presque heureuse de devoir me renoncer pour lui. Oh ! je n'y ai aucun mérite. Dis plutôt que je suis lâche. Mais que veux-tu j'ai une telle appréhension de le perdre que cette terreur me mène à tous les sacrifices de . Et je ne comprends même pas que je puisse y consentir.

Depuis tant de mois ma vie près de lui n'est plus une vie. C'est au point que l'autre soir comme s'il avait à se venger de moi il a laissé traîner dans la chambre la photographie d'une femme. Te l'avouerais-je ? Il me semble que j'étais heureuse de penser que peut-être il était heureux avec une autre. Je ne sais comment t'expliquer; Parfois il me semble que je n'existe plus? Je me réveille comme d'un rêve ou j'aurais tout oublié de qui je suis, de mes désirs, de ma vie même, je suis comme confondue à ces quatre corps auxquels tout m'a liée et surprise tout à coup de me retrouver en moi. C'est une étrange impression; mais vraiment parfois j'ai la sensation de ne plus exister.

Ainsi, l'autre soir, j'ai bien vu à son sourire qu'il avait fait exprès de laisser traîner cette photographie. J'aurais dû en souffrir, protester, être jalouse, il m'a simplement semblé qu'une espèce devague de pitié se soulevait en moi et je me suis jetée à ses genoux. Ce fut plus fort que moi - j'ai été obligée de lui demander pardon comme si c'était moi qui le forçais à me tromper.

Mais je ne laisse aller à censer avec toi comme si tu étais là - comme nous bavardions jadis, t'appelles-tu lorsque tu me disais en riant " Mon petit cœur est pris " Et voilà maintenant où nous en sommes ! - Ne m'en veuille pas au moins - je n'ai que toi au monde à qui me livrer. Sans doute tu es bien éloigné de tout cela. Mais je ne sais pourquoi il me semble qu'une âme religieuse comme la tienne doit avoir l'intelligence de ces faiblesses - Elles doivent lui paraître moins absurde qu'à d'autres. Et puis je ne sais plus que penser. Je suis si malheureuse - ou plutôt non je ne suis même pas malheureuse. C'est même comme si j'étais heureuse et triste à la fois - c'est cela. J'ai une incompréhensible sensation de bonheur, oh ! un pauvre bonheur mais d'une espèce toute nouvelle et je ne sais pas encore si c'est bien avouable ou si je ne devrais pas plutôt en avoir honte. Enfin il me semble que je suis presque heureuse d'être ainsi maltraitée par Germain. A part le bonheur que je dois à mes petits, dans un coin très profond de moi, il pousse un étrange bonheur d'être humiliée, sacrifiée piétinée par lui - je me dis que c'est indigne. Et en même temps il me semble que je ne l'aimerais pas si

je n'en étais capable. Ce n'est point plus que j'espère le regagner. Cela m'est presque indifférent. Non, c'est plutôt que je me déteste de ne pouvoir rien pour lui et sa colère compense un peu ma faiblesse.

L'autre soir ... mais faut-il que je te dise cela ? Ma pauvre amie je ne m'appartiens plus et cependant j'ai tant besoin de te parler - Ecoute-moi : sans me regarder . Enfin l'autre soir, l'autre nuit il m'a repris avec une véhémence désespérée. Et en même temps il prononçait d'autres noms. Peut-on plonger dans une douleur pire ? C'était comme si mon cœur eut éclaté en morceaux Et comment puis-je l'avouer ? j'ai une espèce d'allégresse moi aussi et quand j'ai pleuré je me demande si la joie ne se mêlait pas à mes larmes.

Tu vois à quel point j'en suis parvenue . Je ne sais même plus donner un nom à ce que j'éprouve. Quelquefois je m'admire d'être capable d'un tel anéantissement de ma dignité, de mon existence même et d'autres fois je me dis que je suis la dernière des filles - que je devrais m'arracher à cet enfer - Hélas je ne m'en sens pas la force. D'ailleurs il ne supporterait pas que nous nous séparions malgré toute l'envie qu'il en a - Enfin je le sens comme possédé - Alors comprends-tu que je ne songe qu'à moi et que je me trouve encore heureuse de le voir ?...

Mais Louise était occupée près de son mari malade. Elle n'eut pas le temps de lui répondre.

je n'en étais capable. Ce n'est point plus que l'empire le réve-
neur. Cela m'est passé l'esprit. Non, c'est plutôt que je me
déteste de ne pouvoir rien pour lui et de colère compense un peu
de faiblesse.

L'autre soir... mais faut-il que je te dise cela ? Je par-
viens à me m'appartenir plus et cependant j'ai tant besoin
de te parler - écoute-moi : sans me regarder. Enfin l'autre soir
l'autre nuit il m'a parlé avec une véhémence déconcertante. Et en
même temps il prononçait d'autres noms. Faut-il donner dans une
douloureuse ? C'était comme si son cœur eût été en morceaux
et comment puis-je l'écrire ? J'ai une espèce d'illusions moi
aussi et quand j'ai pleuré je me demande si je suis ou si j'étais
pas à mes larmes.

Tu vois à quel point j'ai cette cervelle. Je ne suis même
pas tonner en moi à ce que j'éprouve. Je suis capable de
être capable d'un tel élan. Je me suis dit que je suis la dernière
existence même et d'autres fois je me dis que je suis la dernière
des filles - que je devrais m'arrêter à cet instant - Hélas je ne
m'en surs pas la force. D'ailleurs il ne supporterait pas que
nous nous séparions jamais. Enfin du reste - Enfin je
la sens comme possédée - Alors comprends-tu que je ne sois pas
moi et que je me trouve encore l'encre de la voir ? ...

Mais toutes ces choses avec ce non-moi mêlé. Elle n'est
pas le temps de lui répondre.

Reportant provisoirement toute l'ardeur de sa tendresse sur ces deux petits êtres qui l'exigeaient elle ne faisait plus maintenant la découverte du bonheur. Manuel et Geneviève étaient les preuves d'un autre amour dont elle espérait malgré tout le réveil - et comme les gages d'une existence empêchée dans son cours.

Déjà elle ne s'arrêtait plus à leurs charmes présents. Quand elle les portait dans ses bras c'était avec le désir aveuglément confiant que la vie ne pouvait mentir à ces êtres altérés de bonheur.

En somme elle ne distinguait plus entre son ancien amour pour Germain et sa tendresse pour eux. A force d'aimer ceux à qui son existence se mêlait elle les mêlait aussi dans une espèce de confusion où leurs vices étaient interchangeables comme les éléments d'un amour que plus rien d'égoïste ne trouble. Ainsi les chérissait-elle avec une espèce de jalousie anonyme et tragique. Il ne s'agissait plus seulement de protéger leurs faiblesses; mais de veiller sur l'image de ses années heureuses. Elle leur était attachée autant que pour le plaisir de leurs tendres chairs par une espèce de transfert en eux au assassin de cette famille dont elle ne parvenait pas à croire que rien put le détruire.

Et leurs gestes confiants, leurs sourires sans arrière-pensées, leurs fragiles paroles elle les aimait avec des tremblements.

C'était aussi qu'elle avait vieilli tôt. Sa maternité qui n'était plus comme la première une nouvelle enfance se troublait de sentir les jours s'amonceler derrière elle.

Elle était hypnotisée par une stable figure de son bonheur et ces deux petits dans ce temps où tout changeait, demeureraient dans leur lente croissance la seule justification de ses souvenirs et l'engagement du futur. En somme le temps présent était une espèce d'erreur. Elle allait s'effacer devant tel autre qui souriait déjà.

Mais quand Germain un soir revint, plus rongé et plus misérable, quand elle l'entendit crier dans sa chambre, battre les murs, briser les porcelaines puis tomber avec le bruit sourd d'un corps que l'on renverse - quand elle eut entendu ses râles avortés - ses sanglots à demi étouffés comme d'un homme qui étouffe alors elle comprit qu'il lui fallait abandonner tout espoir.

Pendant une semaine Germain flotta dans le délire. Il maudissait sa femme. Il l'accablait d'injures.

Sans en faire le vœu - car elle ne croyait à rien - comme cela en l'air, avec la secrète pensée que tout de même son désir allait finir par s'accrocher, Marie souhaitant sa guérison offrait en échange sa vie. L'idée que cette existence auprès de lui dut finir ou que d'ailleurs elle ne put pas continuer d'avancer dans son ancien chemin révoltait son cœur plus que l'idée de sa propre mort.

Pas un instant en face de cet être qui la déchirait elle ne fit de retour sur elle-même. Et peu lui importait tant son oubli

de soi était profond que le médecin, la garde, les visiteurs entendissent ce que ces lèvres répandaient d'ordures et de confessions. Par une espèce de foi spontanée en des compensations qu'elle ne connaissait pas elle se livrait en détail à des supplices volontaires. Et déjà se nourrissait des injures dont ce cœur du fond de sa nuit débordait comme un torrent.

de soit été souvent par le même, la garde, les visiteurs
entendaient ce que ces livres racontaient d'ordres et de contes.
sions. Par une copie de ces contes en ces conversations elle
ne connaissait pas elle se livrait en détail à ses questions et
tales. Et déjà se nourrissait des images dont se couvrait son
de sa nuit déborderait comme un torrent.

On dut interner Germain - Peu après ce fut Geneviève qui mourut. En vingt quatre heures une crise de faux croup l'emporta. Quand Marie vit ce petit corps immobile au fond de sa boîte blanche déjà rigide et contracté comme un épouvantail elle douta si elle ne rêvait pas. Mais qu'en connaissait-elle après tout ? Quelques sourires et l'espérance qu'elle y avait mise. Ayant confondu les existences de ses deux jumeaux au point de ne plus guère ^{distinquer} ce que l'un ou l'autre possédait en propre, cette disparition la surprit plus qu'elle ne l'affligea - Cela dérangeait une pensée où ses enfants lui semblaient surtout les étages d'un futur bonheur - Mais comme depuis la maladie de Germain son espoir s'en était affaibli cette petite mort ne faisait en somme que confirmer son abandon.

Elle pleura beaucoup; c'était un détour sur sa propre faiblesse.

Elle mit Manuel en nourrice. Et puis il lui fallut quitter son appartement.

Sortir de la maison où sa vie avait subi tant d'alternatives mais dont le simple fait était un peuple de souvenirs (ou la joie était après tout plus distincte que la tristesse) cela constitua sa prise de contact et comme son éveil dans un nouvel état.

La maladie de Germain malgré sa gravité avait laissé subsister quelque espoir de retourner en arrière, de retrouver les grâces du passé.

Mais de ne plus pouvoir entrer dans cette maison où il lui semblait que ses pieds la portassent d'eux-mêmes - au point que souvent dans ce triste automne qu'elle passait seule pour la première fois elle s'y trouvait ramené sans y prendre garde comme conclusion à des mélancolies qu'elle ne dirigeait pas - cela parlait une langue irréfutable. Il n'y avait plus moyen pour elle de douter. Elle se retrouvait devant cette façade blanche, devant l'étroite porte cochère de bois jaune sur qui elle avait des remords de ne pas être accourée plus souvent. Chaque détail de cette rue la frappait soudain comme une chose vivante et elle s'étonnait de remarquer pour la première fois la grille de la maison voisine, la couleur du cadran de l'horloge pneumatique et, vers onze heures les cris du rempailleur et les marchandes qui passaient. Tout lui devint prétexte à s'attarder aux environs de ces lieux. Entraînée par cette existence qui s'engloutissait à jamais elle tendait dans le vide les bras de sa faiblesse.

Mais quand il lui fallut se séparer de ses meubles, chaque guéridon, chaque fanteuil, chaque rideau, sa coususe, la bergère de Jacques et ses grands vases où sa joie était de disposer des fleurs tout s'arrachait de son cœur et c'était comme si ses souvenirs mêmes se fussent déchirés elle découvrait au moment de les rompre mille biens qui l'avaient attachée à d'infimes habitudes dont elle avait vécu sans y songer. Revanche impitoyable, tout cela la possédait à son tour et derrière ses dévouements elle sentait battre comme l'aile d'un ciseau endormi

le goût d'un bonheur dont elle était la prisonnière.

Elle fit revenir Jacques. Ils occupaient un tout petit logement. Et déjà il lui suffisait de voir auprès d'elle cet enfant silencieux, ce regard attentif et détaché pour oublier toutes ses raisons d'être triste et multiplier son courage. Elle vécut pour lui, pour Germain dont les soins étaient dispendieux pour Manuel qui flottait dans son existence comme une barque sans pilote.

Elle n'eut donc pas à accomplir de grands efforts pour surmonter sa détresse. Vivant à ce point de se sacrifier elle en oubliait non seulement ses plaisirs mais ses peines et déjà ne songeait qu'à dépenser de nouveau les trésors d'un cœur oublieux de lui-même.

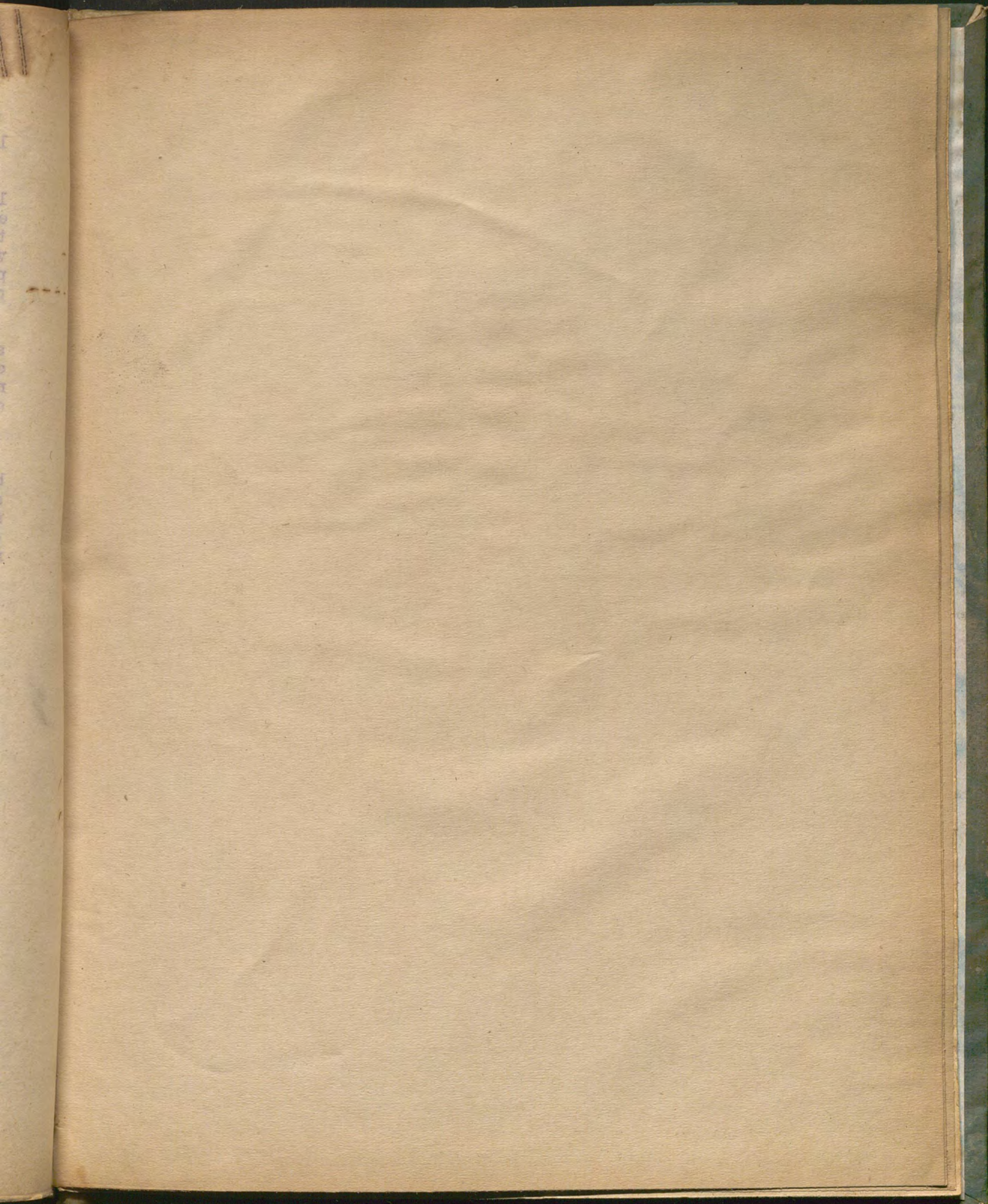
Bref arrêt qu'elle avait consenti; elle était comme une branche noyée qui suit la fantaisie des eaux. Emportée malgré elle sans qu'elle y eut de part, sans qu'elle songeât à résister elle se laissait agir avec une inertie admirable car ces corps bien qu'ils ne lui valussent plus d'autre plaisir que de se dévouer, ne cessaient de commander à tous les mouvements de sa vie.

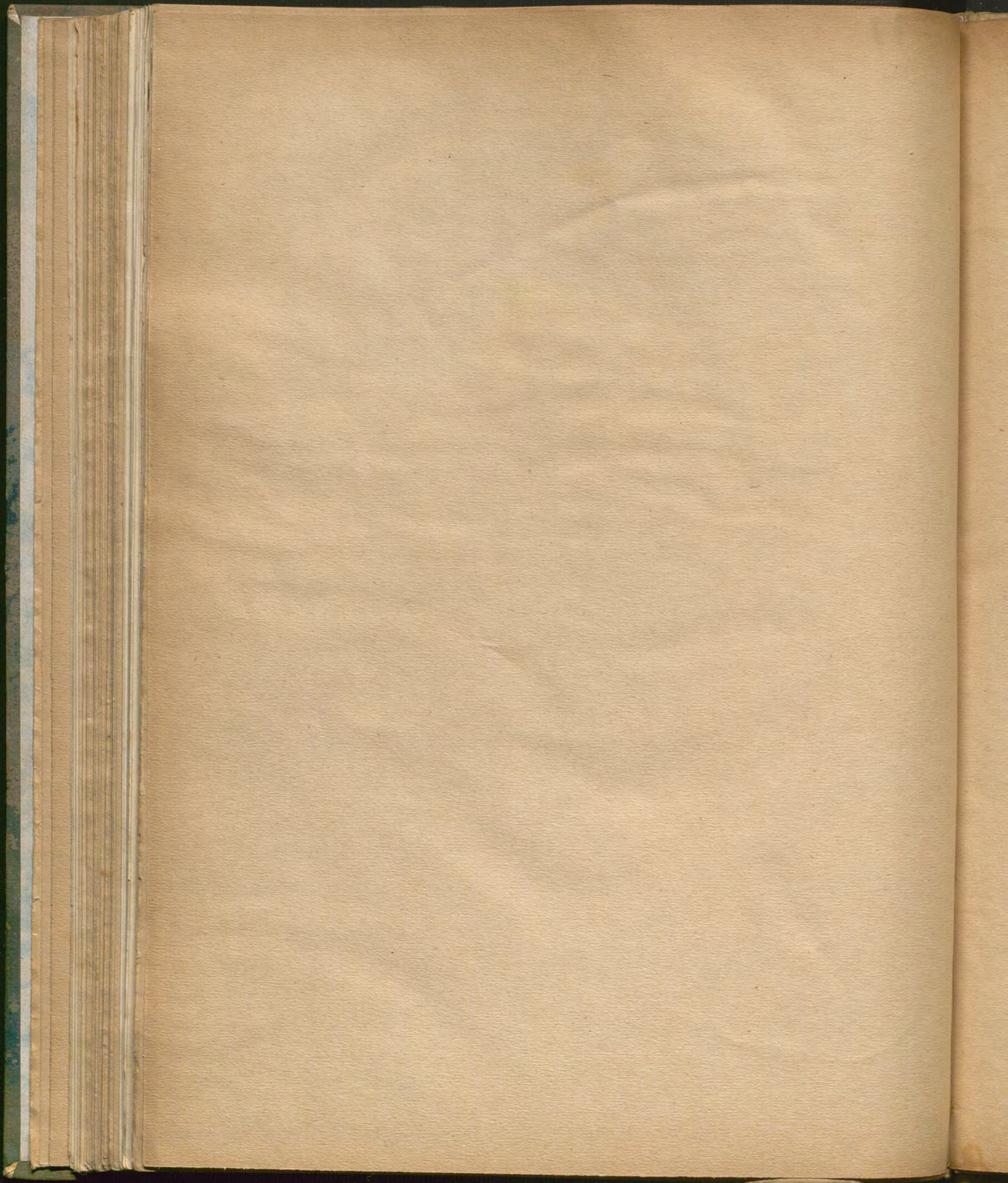
le goût d'un bonheur dont elle était la prisonnière.

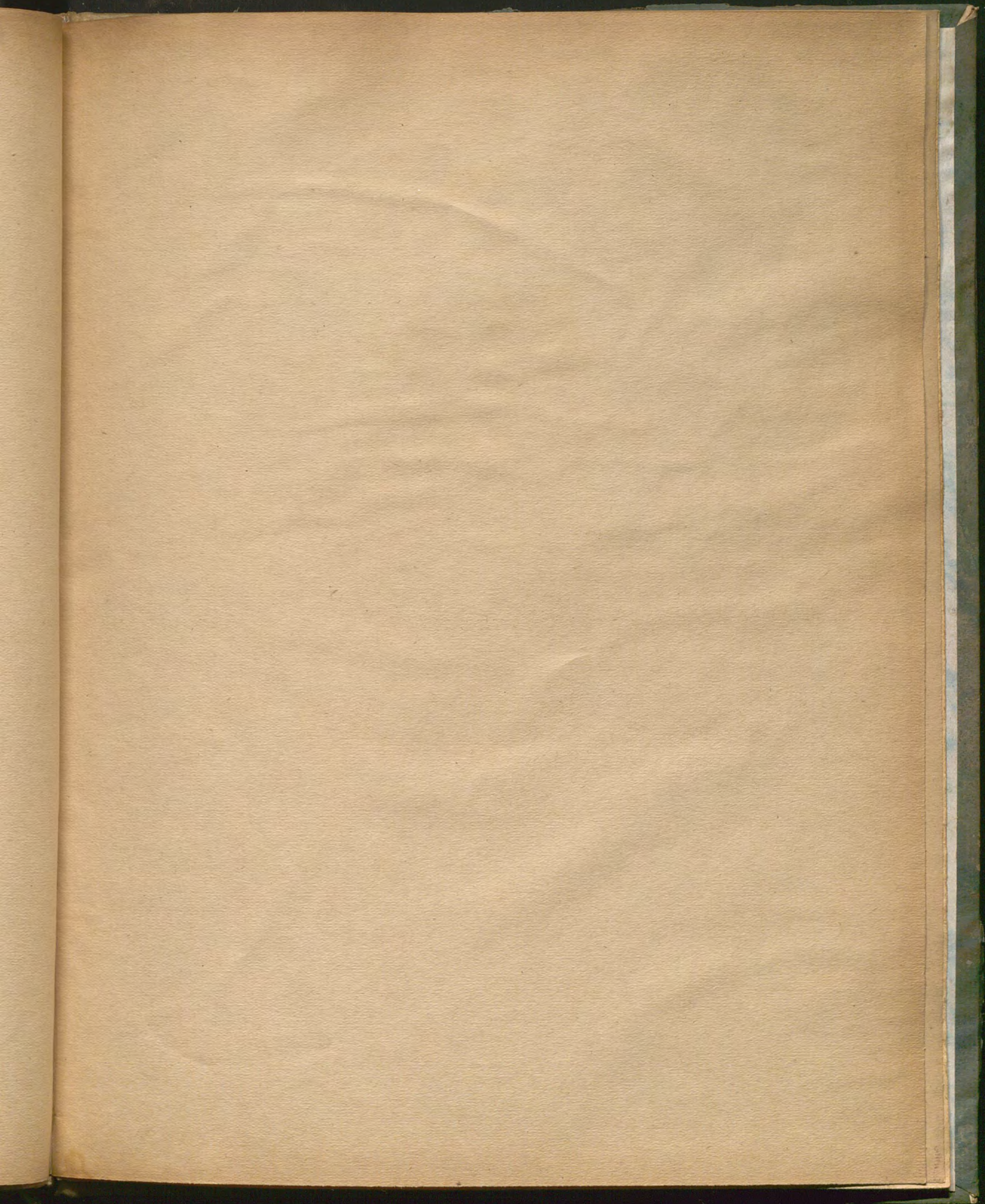
Elle fit revivre l'espérance. Elle se voyait un jour partir
loquement. Et déjà il lui semblait de voir auprès d'elle ces
enfants silencieux, ce regard attendri et détaché pour oublier
toutes ses raisons d'être triste et mécontent. Elle
vêcut pour lui, pour Germain dont les soins étaient dispensés
pour lui seul. Elle était dans son existence comme une parole sans
pilote.

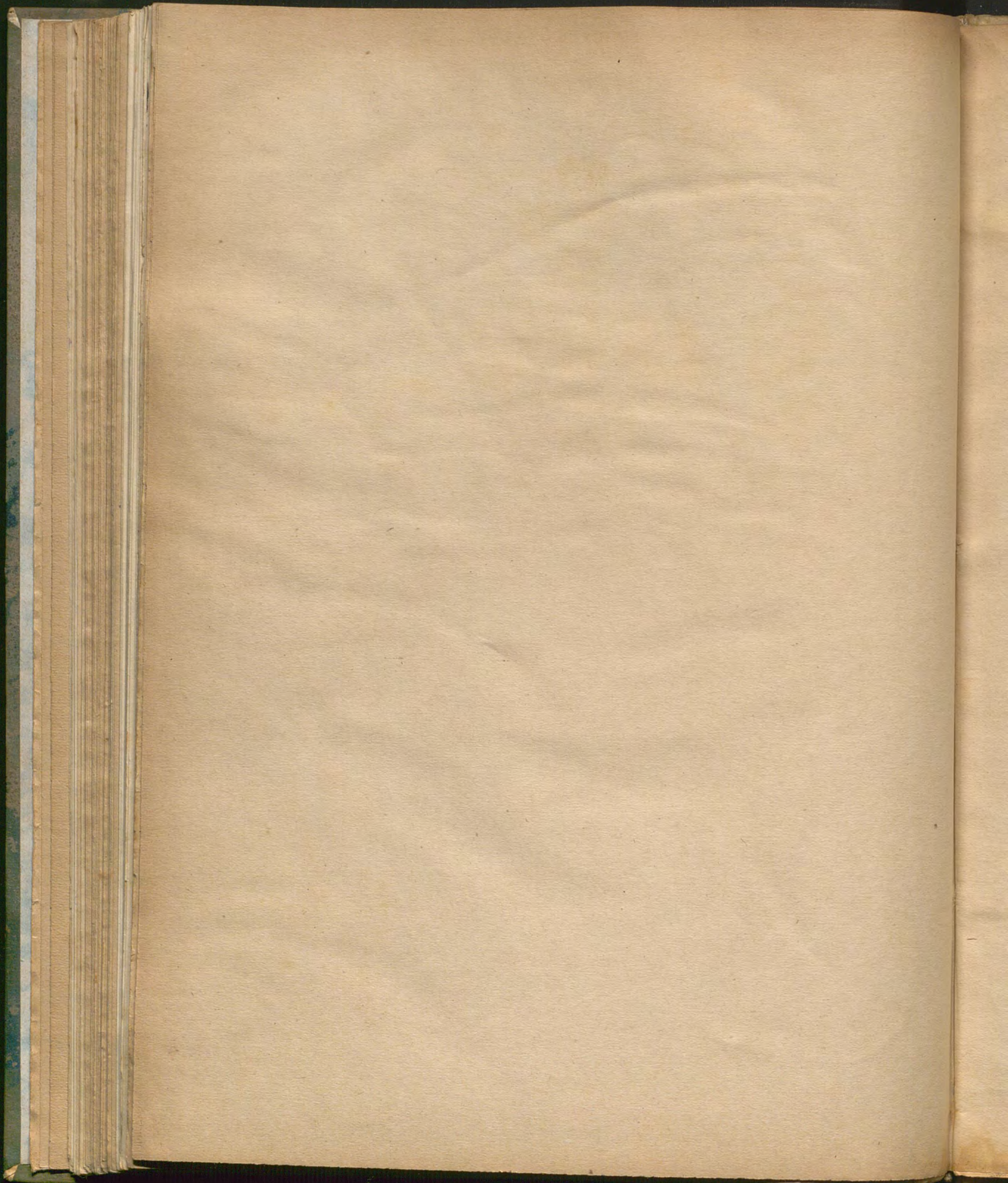
Elle n'eut donc pas à accomplir de vaines efforts pour
surmonter sa détresse. Vivant de ce point de se sentir elle
en existait non seulement son plaisir mais ses raisons et déjà
ne songeait qu'à dépenser de nouveau les trésors d'un cœur
oblivieux de lui-même.

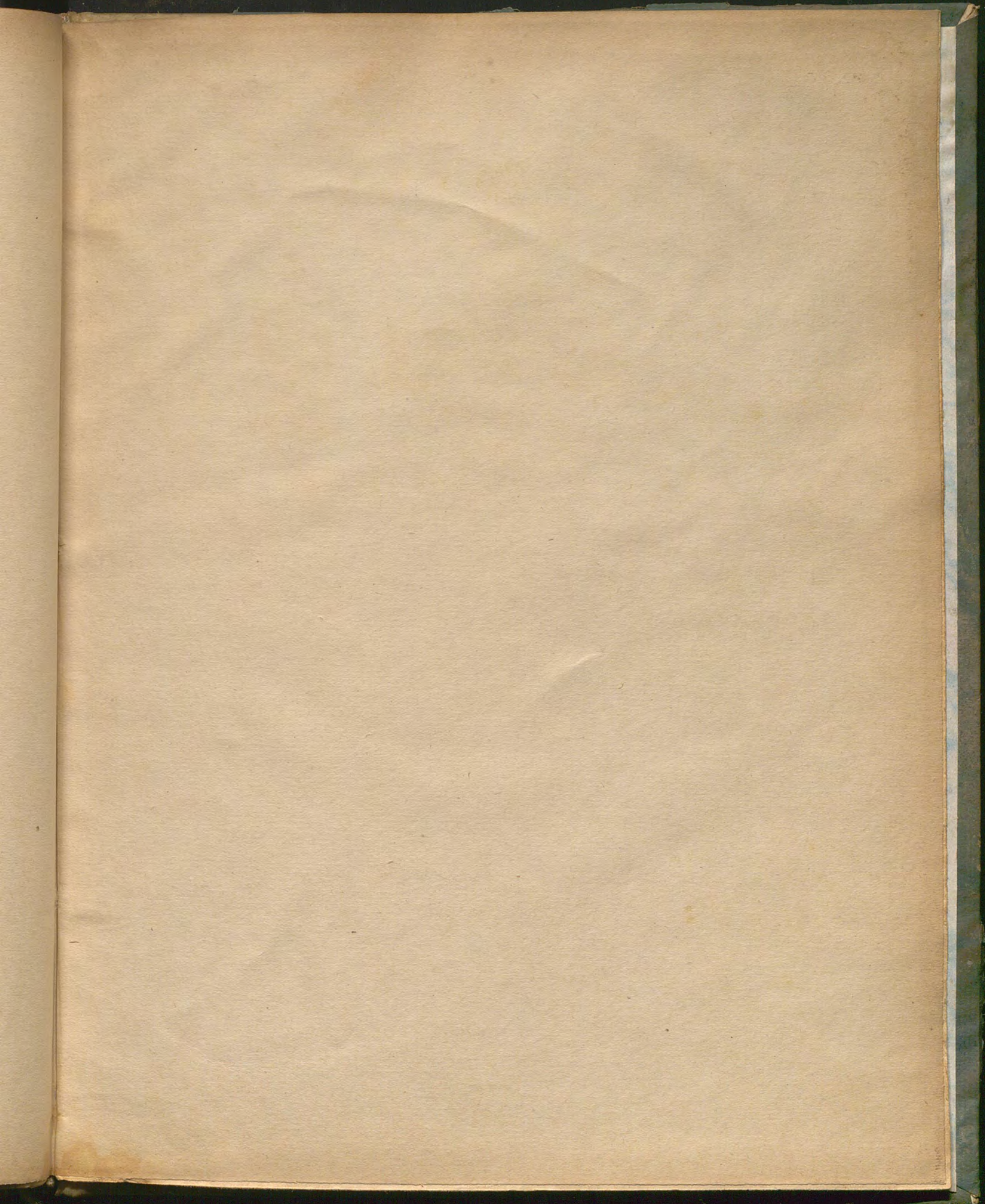
Et cet arrêt qu'elle avait accompli; elle était comme une
branche morte qui suit le lambeau des eaux. Elle était
sans qu'elle y ait le sentiment, sans qu'elle songeât à résister. Elle
se laissait aller avec une humble abnégation sur son corps bien
qu'elle ne lui vint pas à l'esprit. Elle était que de se laisser,
ne cessant de commander à tous les mouvements de sa vie.

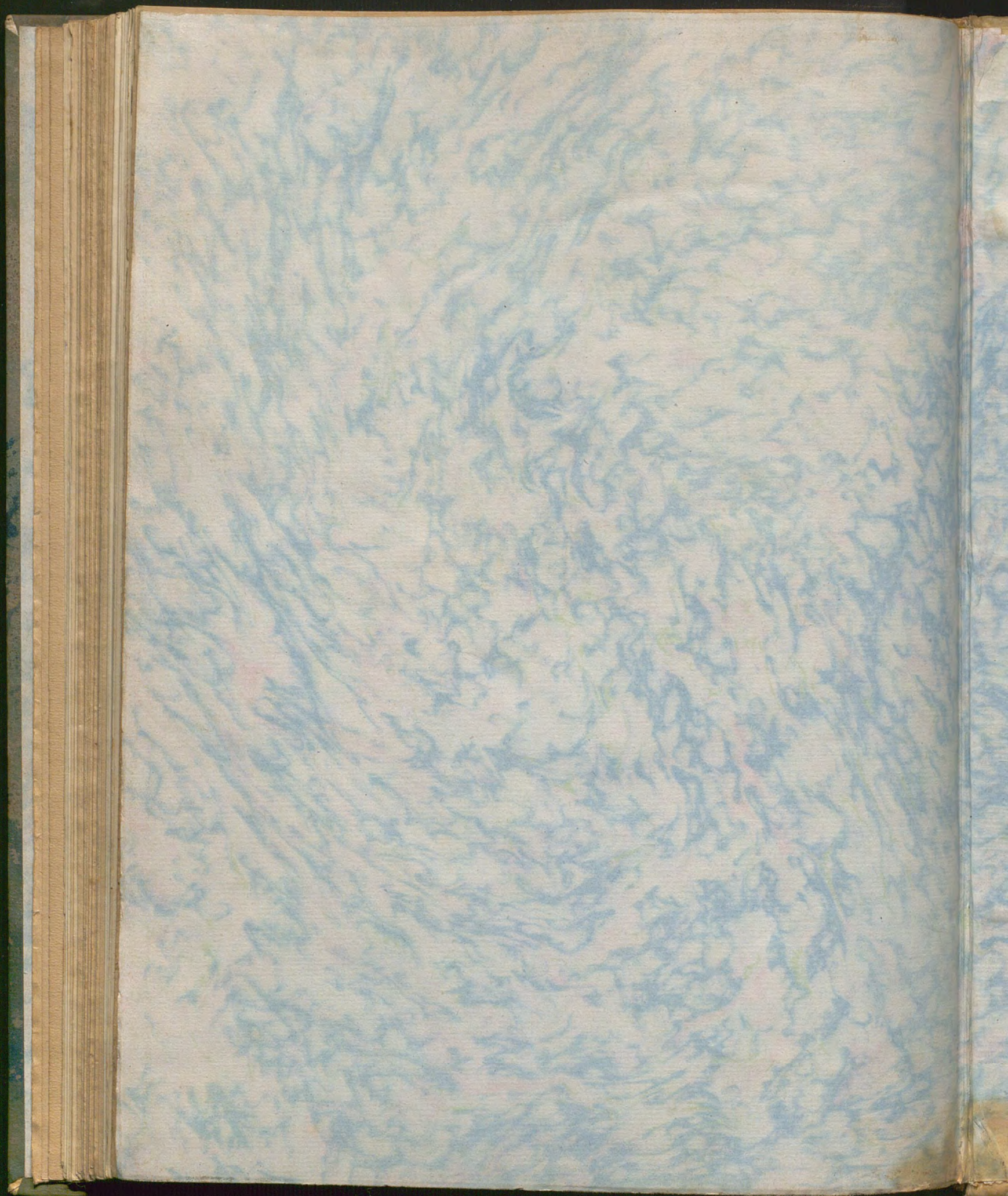


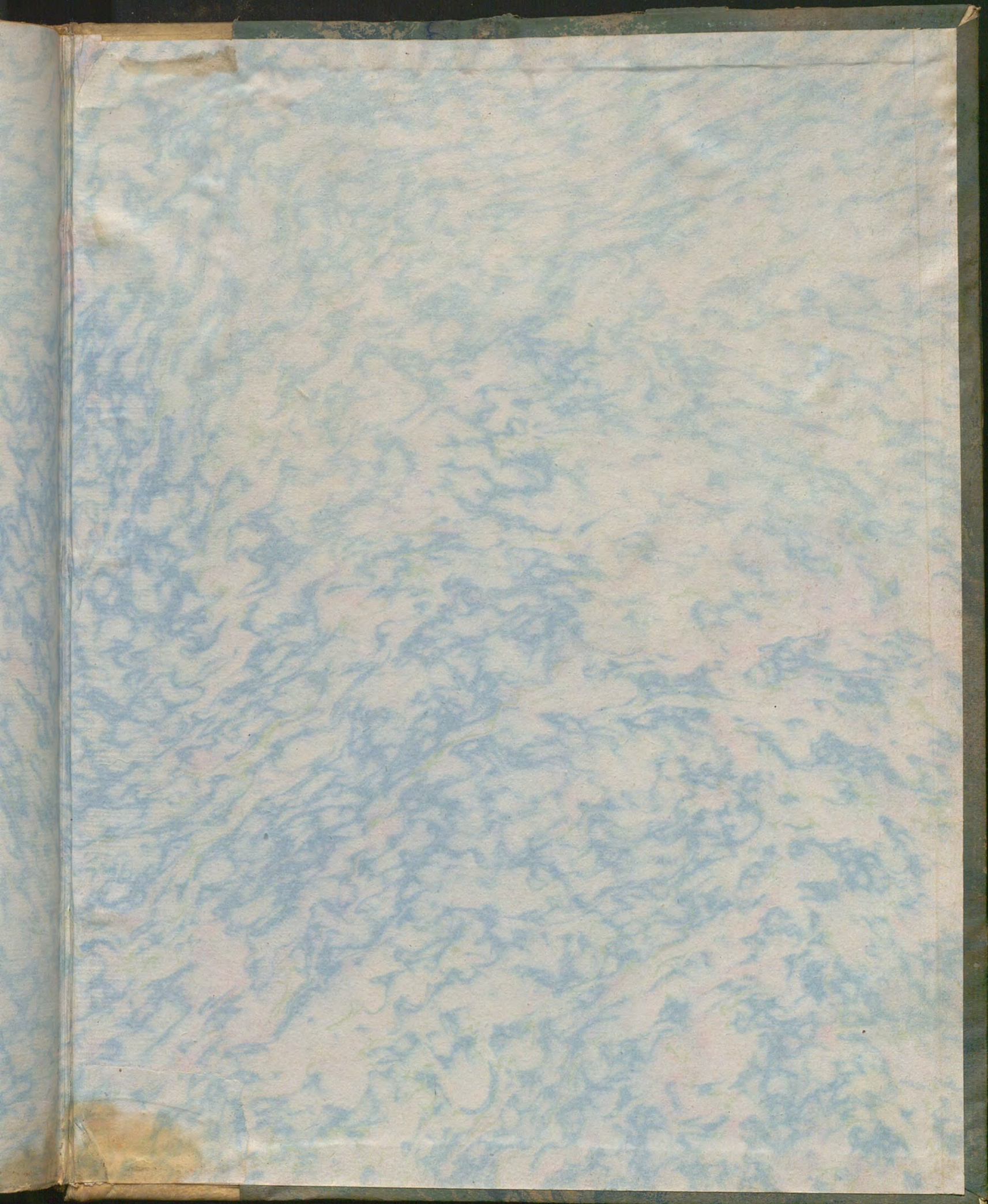














René
Schwob



Schémas

